# Méthode

Revue des Instituts franco-russes

N°15 - Août-Septembre 2019

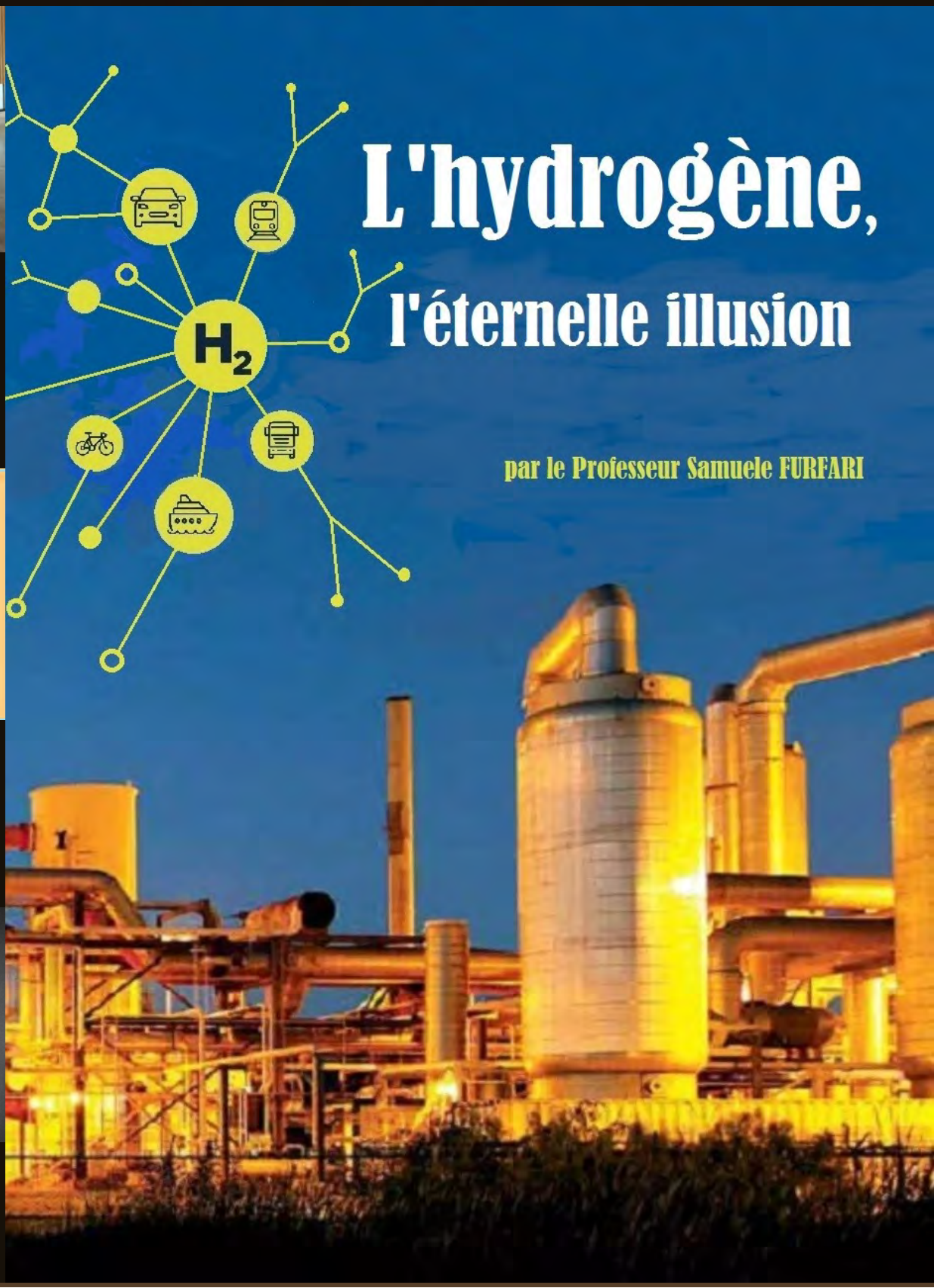

"J'ai toujours eu un extrême désir d'apprendre à distinguer le vrai d'avec le faux pour voir clair en mes actions et marcher avec assurance en cette vie."

René Descartes
Le discours de la méthode (1687)

## UNE RUSSE À LA TÊTE DE L'OFFICE DES NATIONS UNIES À GÉNÈVE

## LE DROIT ET LE CHIFFRE : L'UNION FAIT LA FORCE !

## LA DOUMA HONORE LES ROMANOV




# L'hydrogène, l'éternelle illusion

par le Professeur Samuele FURFARI

**REVUE « MÉTHODE »**

**EQUIPE EDITORIALE :**

**Directeur de la Rédaction :**
François MAURICE
**Rédactrice en chef :**
Elena SYDOROVA
**Secrétaire général :**
Guennady KLIAGUINE

**Rédacteurs :**
Franck ABED – Bruno ADRIE – Alexandre ARTAMONOV – Daniela ASARO-ROMANOFF – Karine BECHET-GOLOVKO – Guillaume BERNARD – Nicolas BONNAL – Gaétan BOUCHARD – Gérard BRAZON – David BRET – Bertrand BRISSET – Valérie BUGAULT – Stanislav BYSHOK – Jean-François CARACCI – Julia CASADO – José CASTANO – Erwan CASTEL – Antoine CHARPENTIER – Françoise COMPOINT – Éric CUSAS – Charles DEMASSIEUX – Aliona DENISSOVA – Slobodan DESPOT – Grégory DUFOUR – Marc DUGOIS – Antoine DUVIVIER – Jean-Louis ETIENNE – Sylvain FERREIRA – Anna GICHKINA – Vincent GOJON – Jean GOYCHMAN – Bruno GUIGUE – Laurence GUILLON – Yannick JAFFRÉ – Alexandre LATSA – Pierre de LAUBIER – Emmanuel LEROY – Anatoly LIVRY – Pascal K. MAS – Olivier MILZA – Nikola MIRKOVIC – Michel MOGNIAT – Xavier MOREAU – Frédéric de NATAL – Roland PIETRINI – Marie-Simone POUBLON – Jean RÉMY – Nicolas SAVY – Jocelyne SIGNOUREL CAMBILLAU – Vladimir TCHERNINE – Sébastien TEISSIER – Pascal TRAN-HUU – Jean -Marc TRUCHET – Christian VANNESTE – Athanase VANTCHEV de THRACY – Jean-Michel VERNOCHET – Alexandre WATTIN – Alexander ZAKATOV

**Contributeurs à ce numéro :**
Julien AUBERT – Olivier BAULT – Lucien CERISE – Pierre CHASTANIER – Roger-Pol COTTEREAU – Henri FENG – Samuele FURFARI – Maria IAKOUBOVITCH – Anne-Charlotte KERVOELEN – François LEJEUNE – Roland PAINGAUD – Olivier PIACENTINI – Bertrand SOUBELET – Roland THEVENET

**NOS CONTACTS :**
Comité de rédaction de la Revue « Méthode »,
58, rue Artiom, 83001 Donetsk,
République Populaire de Donetsk
tél. : + 38 062 305 24 69,
courriel : revuemethode@gmail.com
http://www.revuemethode.org

**RÉSEAUX SOCIAUX :**
https://www.facebook.com/revuemethode
https://vk.com/revuemethode
https://twitter.com/revuemethode

# SOMMAIRE

L'Édito 4
Notre nouveau rédacteur 5

## DONBASS

**Erwan CASTEL**
Photographies à cœur ouvert 6

## RUSSIE

**Frédéric de NATAL**
La Douma honore les Romanov 11

**François LEJEUNE**
L'Islam en Russie : une menace pour le pays ? 15

## FRANCE

**Éric CUSAS**
De quoi le macronisme est-il le nom ? 19

**Bertrand SOUBELET**
La France se mérite, y vivre est un privilège ! 29

## POLITIQUE & SOCIÉTÉ

**François MAURICE**
Une Russe à la tête de l'Office des Nations Unies à Genève 33

**Jean-Michel VERNOCHET**
Thalassocratie vs Eurasie & guerre civilisationnelle 36

**Karine BECHET-GOLOVKO**
Greta Thunberg et le retour du syndrome Samantha Smith 41

**Julien AUBERT**
Pour une écologie humaniste 45

**Henri FENG**
Critique de l'écologie politique 49

**Roland PAINGAUD**
Catholicisme de l'Ouest, saint ou malsain ? 54

**Lucien CERISE**
Nationalisme et révolution : le cas ukrainien (1ère partie) 58

**Bruno GUIGUE**
Hong Kong : l'ingérence occidentale la main dans le sac ! 64

**Marc DUGOIS**
Racisme et sexisme 68

**Olivier BAULT**
Le procès en homophobie de la Pologne après l'ultime provocation du lobby LGBT à Bialystok 71

**Jean GOYCHMAN**
La machinerie mondialiste 75

**Olivier PIACENTINI**
Mondialisation et contre-culture 83

**Anne-Charlotte KERVOELEN**
Le Droit et le Chiffre : l'Union fait la force ! 90

## SCIENCES & TECHNIQUES

**Samuele FURFARI**
L'hydrogène, l'éternelle illusion 95

**Jean-Marc TRUCHET**
Le climat de l'an 763 à nos jours !.. 2/2 106

## HISTOIRE

**Alexandre WATTIN**
Berlin 1989-2019 : 30ème anniversaire de la chute du mur (1ère partie) 113

**Pierre CHASTANIER**
J'ai fait un rêve ! 119

## CULTURE

**Roland PIETRINI**
Chronique d'une ballade en Russie 121

**Nicolas BONNAL**
Griboïedov et l'art d'avoir trop d'esprit aux temps modernes 126

**Graham HARRISON**
Anna Akhmatova. Poète dans le tourbillon (2nde partie) 130

**Franck ABED**
Le christianisme orthodoxe face aux défis de la société occidentale
par Christophe Levalois 137

**Roland THEVENET**
Henri Béraud : La force du temps 140

**Maria IAKOUBOVITCH**
Grandir avec Houellebecq 146

**Michel MOGNIAT**
Lectures d'été 149

**Athanase VANTCHEV DE THRACY**
Ô âme bretonne 154

**Roger-Pol COTTEREAU**
Garder la souveraine 156

**Julia CASADO**
Parlons russe ! Leçon 7. Que faites-vous ? 157

# L'ÉDITO

*Chères lectrices, chers lecteurs,*

*L'été va bientôt prendre fin mais l'équipe de Méthode n'a pas pris de vacances pour ne priver personne d'une lecture de plus en plus attendue par des lecteurs toujours plus nombreux. Nous nous réjouissons bien sûr du succès de notre bimestriel tout comme nous sommes ravis d'accueillir à chaque nouveau numéro de nouveaux rédacteurs tel que Maître Éric Cusas qui rejoint désormais l'équipe de rédaction.*

*Les colonnes de Méthode sont ouvertes aux scientifiques. Aux fines analyses de notre ami Jean-Marc Truchet viennent s'ajouter aujourd'hui les travaux scientifiques du Professeur Samuele Furfari, Professeur de géopolitique de l'énergie à l'Université libre de Bruxelles et Président de la Société européenne des Ingénieurs et Industriels.*

*La géopolitique, l'histoire et l'actualité internationale sont bien sûr toujours très présents dans nos colonnes mais la culture y trouve une place de plus prégnante tant dans l'étude d'œuvres et d'écrivains russes que par les poèmes de nos amis Athanase Vantchev de Tracy et Roger-Pol Cottereau. Mais les photographies de Svetlana Kissileva, qui nous fait souvent le plaisir de partager ses œuvres pour illustrer Méthode, ne manquent pas non plus de poésie et Erwan Castel nous présente une exposition en l'honneur de cette artiste.*

*Bonne lecture à toutes et à tous.*

*Elena Sydorova,*
*Rédactrice en chef*

***Le Comité de rédaction de « Méthode » a le plaisir d'accueillir dans l'équipe de rédaction Maître Éric CUSAS***

## Éric CUSAS

Né à Paris en 1962, Éric Cusas est titulaire d'un Master 2 en droit (option droit économique européen), d'un DEUG en économie commerciale et d'un certificat de l'université de Harvard sur le « Management des sociétés de services professionnels ». Après une première expérience dans la consultance qui l'a amenée à travailler en France et en Espagne pour le compte d'une société américaine, Éric Cusas est devenu avocat aux barreaux de Paris et de Bruxelles et s'est spécialisé dans les contentieux complexes et le droit pénal des affaires.

Il a effectué l'essentiel de sa carrière au sein de grands cabinets anglo-saxons et a fondé et dirigé pendant huit ans la succursale belge de l'un d'entre eux employant soixante-dix personnes. Il fut également, pendant près de dix ans, le seul non Anglais à siéger au conseil d'administration « global » d'un cabinet, présent sur plusieurs continents et comptant un effectif de près de deux mille avocats et employés. Il est lauréat des prix de plaidoirie Boels et Lejeune (Bruxelles) et orateur de la Conférence Berryer (Paris).

Éric Cusas est l'auteur de nombreux articles juridiques, mais aussi politiques et de plusieurs ouvrages de droit dont « Le Statut de la noblesse en France et en Belgique » (Bruylant, 1997 et 2002) qui a connu un grand succès. En 2017, il a en outre publié un conte philosophique intitulé « Cœur de chrétien » (Amazon Direct Publishing, mai 2017) qui traite, sur le mode de la fable, de la faiblesse des sociétés occidentales face à l'islam. Malgré ce parcours très international, Éric Cusas se définit comme un esprit libre qui refuse de communier dans le culte de la mondialisation.

Il persiste à penser que la nation est l'échelle à laquelle doivent se gérer les collectivités humaines partageant un même substrat culturel et historique.

Il est capitaine d'infanterie de réserve et sert, sous ESR, au bataillon de commandement et de soutien de la brigade franco-allemande et est titulaire de la médaille des services militaires volontaires et de la médaille de la Défense nationale (échelon argent). Il est passionné de littérature, d'équitation et d'escrime.

# Photographies à cœur ouvert

**Erwan CASTEL**
Volontaire français en Novorossia

Ce dimanche 21 juillet 2019, j'ai été invité à nouveau à rencontrer la petite communauté de Trudovsky, un quartier du district de Petrovsky situé sur la ligne de front du Donbass, dans l'Ouest de Donetsk, autour d'une première exposition photo lui étant consacrée.
Une occasion pour moi de revenir toujours avec émotion dans ce quartier, sur la ligne de front duquel j'ai servi en 2015 et 2017.
Quand l'actualité est brûlante comme c'est le cas d'une zone de conflit, les fenêtres qui sont ouvertes sur les événements et les personnes sont très différentes et souvent même proposent des regards divergents et contradictoires. Et le Donbass n'échappe pas à la règle, bien au contraire !

Il en est ainsi par exemple des versions des perroquets d'État, courtisans et gamellards propagandistes qui bataillent au-dessus des tranchées sur un front de l'information où tout leur semble permis pour servir une partialité qui aujourd'hui, dans notre monde post moderne hyper connecté, sont plus ridicules qu'efficaces. Et ces nouveaux « chiens de gardes » éborgnent par le mensonge et la censure la déontologie journalistique (quand ce n'est pas la brûler au bûcher d'un fanatisme manichéiste). Il y a aussi les regards des acteurs, militaires ou civils engagés dans le conflit par devoir et non par intérêt, et qui apportent, par leurs témoignages et leurs motivations, une profondeur humaine à la guerre permettant

de mieux comprendre sa vraie nature beaucoup plus complexe que la vision présentée par les propagandes.
Il y a enfin ceux qui ouvrent des fenêtres sur la guerre, sans rideau cherchant à filtrer ses parts d'ombre ou de lumière, et qui laissent le public la liberté émotionnelle d'en ressentir par lui-même toute sa réalité radicale....
La première fois que j'ai croisé

Svetlana Kissileva c'était à Paris, autour d'une discussion sur le Donbass quelques jours avant mon départ vers Donetsk. Plus tard Svetlana a également rejoint, au cours de cette même année 2015, ce pays en guerre qui est aussi sa terre natale. Depuis elle témoigne inlassablement, appareil photo à la main, de la vie quotidienne des femmes et des hommes de cette steppe

russe à nouveau balayée par les vents violents de l'Histoire.
Engagée au sein de l'agence *Novorossiya Today* avec laquelle il m'arrive souvent de collaborer, Svetlana Kissileva a su donner à ses photos la profondeur d'un miroir reflétant l'âme des personnes et l'esprit des lieux rencontrés. Par la sensibilité de son regard et son talent photographique, elle nous offre un des plus beaux témoignages sur cette guerre insensée qui saigne le cœur de l'Europe à l'aube de ce XXI$^{ème}$ siècle.
Dans ses reportages photographique, Svetlana nous ouvre une fenêtre sur le peuple vrai du Donbass, celui qui vit des souffrances quotidiennes et que la guerre a exacerbé au-delà de l'imaginable et souvent du supportable pour les occidentaux ou même certaines personnes du centre-ville de Donetsk, qui vivent dans ces bulles artificielles, où la couleur de la guerre rouge sang et indélébile dans les mémoires n'est plus que le noir d'une encre imprimée entre deux publicités dans des journaux jetables.
Nous sommes allés plusieurs fois ensemble dans ce quartier de Trudovsky, parfois en compagnie d'Emmanuel et Estelle Leroy qui avec leur association humanitaire « Urgence Enfants du Donbass », aident régulièrement ici les victimes de la guerre et ceux qui tentent de les soigner.
Dans ce quartier aux allures de village, à l'ombre d'un grand terril de charbon vit, où plutôt survit, une communauté au milieu des bombardements et des tirs quotidiens débordant la ligne de front située à moins d'un kilomètre. Chaque soir les familles, encore nombreuses, se calfeutrent chez elles derrière les murs les moins exposés aux tirs, aux fenêtres renforcées de plaques ou dans les caves de leurs maisons aux murs griffés par l'acier. D'autres personnes, principalement des grands-mères, rejoignent un ancien abri antiatomique datant de la guerre froide où elles ont déménagé, pour certaines depuis 5 ans, après un bombardement destructeur important de leur maison.
Devant l'intensité de la guerre et surtout sa durée exceptionnelle on se demande immédiatement comment ces femmes, ces enfants et ces hommes peuvent être

toujours là debout et sans sombrer dans la folie ou le désespoir.
Il existe beaucoup de paramètres répondant à cette question parmi lesquels l'héritage d'une histoire douloureuse où les souffrances des guerres précédentes sont devenues des exemples dans leurs transmissions mémorielles; une vie sociétale fondée autour d'une activité minière difficile et dangereuse ayant éprouvée depuis des générations les corps et les esprits; la capacité développée d'une résilience et d'une solidarité issues du système soviétique; une fidélité à cette terre charnelle où reposent les morts et où les vivants cultivent leurs souvenirs et espérances transmises; etc. ... autant de ces qualités certainement consubstantielles à un inconscient collectif russe qui traverse intact les cycles de son Histoire.
Dans cette région d'Europe où les traditions sont encore sacrées et vivantes, il est important d'observer le rapport entretenu et l'apport réel de la foi religieuse pour mieux comprendre comment, mais aussi pourquoi, cette population du Donbass écrasée par les bombardements depuis plus de 5 ans, est toujours là debout au milieu de ses quartiers en ruine.
Et je ne veux pas faire ici de prosélytisme particulier lorsque j'évoque cette dimension sociétale de la foi et affirme qu'elle constitue un pilier important du Donbass, surtout dans le cadre de la guerre qui le frappe. Car il s'agit de la foi naturelle, ce dynamisme religieux universel diversement décliné dans les espaces et les temps humains, et qui est depuis les débuts de l'Humanité une fonction vitale dans l'architecture ontologique de toutes les communautés de l'Être et même dans celles de l'Avoir qui caractérisent ce monde moderne où l'on peut observer sans conteste le transfert du sentiment religieux dans un fétichisme non moins organisé de la marchandise.
Lorsque j'observe la foi, en dehors de toute conviction religieuse personnelle, force est de constater qu'elle permet à l'être humain - à condition toutefois qu'elle ne construise pas un fatalisme victimaire, - de mieux résister aux épreuves individuelles de la vie et celles collectives de l'histoire. Et je tiens

*Le père Alexandre, au milieu du centre d'accueil attenant à l'église bombardée de Trudovsky*

d'ailleurs le même discours lorsque j'évoque la foi musulmane de la communauté tatare près de laquelle je vis à Oktyabrsky

C'est pour cela que parfois dans le Donbass, les lieux de culte restent ces centres d'équilibre privilégiés autour desquels gravitent l'harmonie et la cohésion d'une communauté et pour laquelle le mot « église », avant de désigner un bâtiment de pierre ou de brique, est d'abord une « assemblée » dans le sens étymologique initial du grec « ekklesia » (ἐκκλησία) et dans laquelle les personnes restaurent et entretiennent et mettent en commun leurs forces mentales.

Mais, au cours de cette guerre abjecte, Trudovsky la martyre a vu également son sanctuaire touché par l'artillerie ukrainienne, et ses orages d'acier qui ont gravement endommagé ce lieu de prière, de réconfort et d'entraide de cette petite communauté aux lisières occidentales de Donetsk.

Depuis 4 ans, autour du père Alexandre, qui anime à la fois avec charisme et humilité cette paroisse de Trudovsky, les habitants ont entrepris, pierre par pierre et poutre après poutre la restauration de leur sanctuaire qui est religieux mais aussi historique car élevé sur le lieu du martyr de dizaines de partisans et prisonniers russes torturés et assassinés par la Gestapo pendant la dernière guerre mondiale.

A l'occasion de ses reportages Svetlana Kissileva a décidé de mettre son talent au service du projet de sauvetage de ce lieu qui pour les habitants représente le cœur de leur communauté martyrisée et le champ où ils sèment leurs espérances vitales.

Ce dimanche a donc eu lieu la première présentation publique d'une sélection initiale de photographies et qui vont être prochainement complétées par de nouvelles photos de Svetlana mais aussi enrichies par celles de Kristina Melnikova, une jeune reporter de l'agence EA Daily et dont le talent de photographe n'a pas à rougir de celui de Svetlana.

L'embryon de cette exposition photos a été présentée pendant toute la journée dans un parc au centre du district urbain de Perovsky et dont dépend le quartier de Trudovsky. Plusieurs dizaines de personnes mais aussi des promeneurs dominicaux sont venus à la rencontre de ces photographies de leur propre histoire. Cela a été l'occasion d'échanger des témoignages, souvenirs et histoires de vie autour de cette tragédie qui se joue toujours à la lisière de leur cité.

Dans les semaines et les mois à venir de nouveaux reportages et d'autres expositions photographiques à cœur ouvert pour témoigner de ce martyr du Donbass qui éclabousse de sang de larmes et de honte cette Europe du XXIème siècle toujours en proie avec ses vieux démons.

*E.C.*

# LA DOUMA HONORE LES ROMANOV

Frédéric de NATAL
Journaliste historien

L'information a fait les titres de tous les principaux journaux russes. Pour la première fois de son histoire post-soviétique, la Douma (parlement) a décidé d'honorer la mémoire des Romanov par une minute de silence. Exécutés dans la nuit du 16 au 17 juillet 1918, le Tsar Nicolas II et sa famille font toujours l'objet de fantasmes en tout genre. Sanctifiés en 2000 par l'église orthodoxe, deux ans après que leurs restes aient été inhumés dans la forteresse Pierre et Paul, ce sont aujourd'hui des centaines de milliers de russes, qui chaque année, participent à la longue procession qui converge en direction d'Ekaterinbourg, devenue un lieu de culte pour les partisans et nostalgiques de la monarchie.

À l'exception du Parti communiste de la Fédération de Russie qui a souhaité boycotter cette cérémonie, l'hommage aura été unanime et les applaudissements nourris lors de cette session plénière historique. Filmé pour la postérité, l'événement a même été mis en ligne sur la page officielle du Facebook russe (Vkontakte) de la Douma afin que tous puissent vivre l'intensité du moment. C'est

au leader du parti libéral-démocrate de Russie, Vladimir Jirinovski, que l'on doit cette initiative. Le député, qui représente officiellement la seconde force d'opposition au régime, est un partisan avoué du retour de la monarchie. Déjà l'année dernière, il avait tenté de faire adopter le « Dieu sauve le tsar » comme hymne officiel. En vain.

« Le fait que toutes les factions politiques de la Douma d'État aient honoré la mémoire du Tsar et de sa famille constitue un bon point de départ pour parler de l'avenir » a fait remarquer dans son discours le président de la Douma, Vyacheslav Volodin,

Avant d'ajouter que cet hommage, lié au souvenir de ceux tombés durant la guerre civile (1917-1922), permettait aux russes « autant de se réconcilier avec (leur) histoire que de comprendre que ce genre d'événements ne devaient jamais plus se répéter».

« Beaucoup se définissent malheureusement toujours comme des rouges ou des blancs, se disputant avec une certaine rage avec leurs adversaires. Aujourd'hui, le parlement russe a montré que nous devions respecter notre passé et aller de l'avant - un avenir où il ne devrait y avoir aucune place pour une nouvelle guerre civile » a renchéri alors le premier vice-président du parlement, Andrei Isaev qui a pris la parole à la suite de Vyacheslav Volodin.

Selon un récent sondage VTsIOM, 57 % des russes affirment que l'assassinat organisé par les bolcheviques sur les membres de la famille impériale devrait être regardé comme « l'acte le plus horrible de l'histoire russe ». Un avis largement partagé par 67% des 18-24 ans qui ont redécouvert une

histoire tronquée par soixante-dix ans de communisme et qui se la réapproprie doucement.
L'ombre du Tsar Nicolas II plane encore sur la sainte Russie qui n'en finit pas de faire son mea culpa et de réhabiliter les membres défunts de la maison impériale. De nombreuses statues ont fait leur apparition dans toute la Russie, parfois inaugurées par le président Vladimir Poutine lui-même qui cultive avec le même égard une nostalgie de l'ère impériale ainsi que celle du stalinisme à travers une seule idée, celle de la Grande Russie éternelle.

Il cajole son électorat monarchiste bien que la restauration de la monarchie « ne soit pas sur son agenda » avait-il tenu à préciser au producteur Oliver Stone venu l'interviewer en 2017. Une année coïncidant avec le centenaire de cette révolution qui avait provoqué la chute d'une dynastie tricentenaire et amené les bolcheviques au pouvoir.
Pour autant les russes souhaitent –ils vraiment le retour d'un Tsar alors que l'après Poutine se dessine, un régime presque usé par presque deux décennies de pouvoir, avec des générations entières de jeunes russes qui n'ont connu que cet ancien officier du KGB comme président ?
Un quart d'entre-deux (28%) se disent prêt à soutenir le retour d'un empereur à la tête de l'état, bien que divisés sur la forme que prendrait le retour de cette monarchie

Alexandr Polegenko/Sputnik

comme le nom du candidat.
D'ailleurs, certains n'ont pas hésité à proposer le nom du président comme probable Tsar et s'activent en ce sens. L'idée séduit ces mêmes jeunes qui ont été très enthousiastes à soutenir le président russe Un « système de gouvernement désormais envisageable » avait expliqué au magazine Le Point, le sociologue Stépan Lvov qui

Alexander Demianchuk/TASS

confirme que 33 % des 18-24 et 35 % des 25 -34 ans adhèrent à l'idée monarchique.
Quant aux Romanov, leur respect à l'égard du pouvoir n'a d'égal que leur amour à la mère patrie. « La maison impériale et la majorité des personnes qui nous sont fidèles, pensent que Vladimir Poutine défend avec succès les intérêts de son pays » a déclaré le grand-duc héritier Georges Romanov, issu de la branche des Kirillovitch.

Et pour certains députés, la passion envers la famille impériale est source de dévotion mystique comme en témoigne la députée Natalia Poklonskia n'a pas manqué de rajouter sa voix à cet hommage : « Il y a plus de cent ans, dans la nuit du 16 au 17 juillet, un crime terrible a été commis (...) Je suis fier de notre dernier empereur et il sera toujours pour moi un exemple de service à la patrie (...). Notre souverain Nicolas II et sa famille sont l'âme de la Russie et resteront toujours dans le cœur des russes » peut-on lire sur les réseaux sociaux de la part de celle qui est considérée comme une pasionaria et qui est également apparue dans une vidéo aux côtés d'acteurs russes, déclamant son amour au monarque défunt et sa famille à travers un très long poème émouvant. Il en va de même chez les oligarques.
À la tête d'une école qui prépare les futurs fonctionnaires impériaux de demain, l'homme d'affaires Konstantin Malofeev est à la tête du mouvement monarchiste « Aigle Bicéphale » et celui qui « murmure à l'oreille de Vladimir Poutine ». Il a été un des coordonnateurs de la procession de cette année vers Ekaterinbourg, en tête d'un cortège de 200 000 personnes.
« De nombreux députés sont favorables à faire du 17 juillet, un jour férié consacré à la mémoire de la famille impériale et de tous ceux qui ont été les victimes innocentes de la guerre civile en Russie » a déclaré Andrei Isaev qui a conclu, que cette journée, « était un pas très important sur la voie de la réconciliation nationale ».

*F.de N.*

# L'Islam en Russie : une menace pour le pays ?

François LEJEUNE
Chroniqueur Radio

*La présence de l'Islam en Russie peut paraitre comme un facteur de crise en Russie ces dernières années. Le président russe ainsi que les différentes instances politiques du pays ont été particulièrement impliquées pour traiter de ce sujet.*

*En effet, arrivé en 1999 en tant que Premier Ministre, Vladimir Poutine a la confiance de Boris Eltsine et de son entourage. Il hérite de deux conflits internes : la Tchétchénie (1996) et le Daghestan qui fait face à une rébellion islamiste. Deux républiques majoritairement musulmanes étaient en proie à un désordre de nature religieuse.*

*En tant que premier ministre puis Président de la Fédération russe, il doit faire face à la réislamisation des autres républiques comme le Tatarstan et à leurs tendances centrifuges. Voulant éviter une explosion de la fédération russe, il a essayé de construire un Islam russifié afin de faire apparaitre un sentiment d'appartenance et de s'imperméabiliser aux influences des pays du Golfe.*

*Très récemment, les plus farouches opposants à l'intégration de la Crimée à la fédération de Russie étaient des islamistes Tatars de Crimée. En réponse le pouvoir a utilisé les mêmes méthodes.*

*Certains affirment qu'il s'agit de la politique de « la main tendue mais ferme ». Cette main tendue qui pourrait finir dans la figure de ceux qui la refuseraient.*

Si les deux tiers de la population russe toutes ethnies confondues sont orthodoxes, l'Islam tient la deuxième place. L'Islam en Russie est avant tout la religion de nombreuses minorités ethniques de

Russie malgré des conversions récentes de Slaves. Il est inexacte de parler d'un Islam mais plutôt d'une mosaïque. « *Chaque région russe interprétera le terme d'islam traditionnel différemment. Le Tatarstan, la Bachkirie et le Caucase ont chacun leurs coutumes* ». a constaté l'expert de religions Igor Zagarine, de l'Académie présidentielle russe de l'économie nationale et de l'administration publique. La plupart des musulmans vivent au Nord-Caucase, ainsi que près de la Volga et dans l'Oural.

Mais cette implantation musulmane historique s'additionne avec une autre beaucoup plus récente. En effet depuis la chute de l'URSS, les populations musulmanes turcophones migrent pour des raisons économiques vers les grandes villes russes. Cette immigration étrangère serait de l'ordre de 3 à 4 millions.

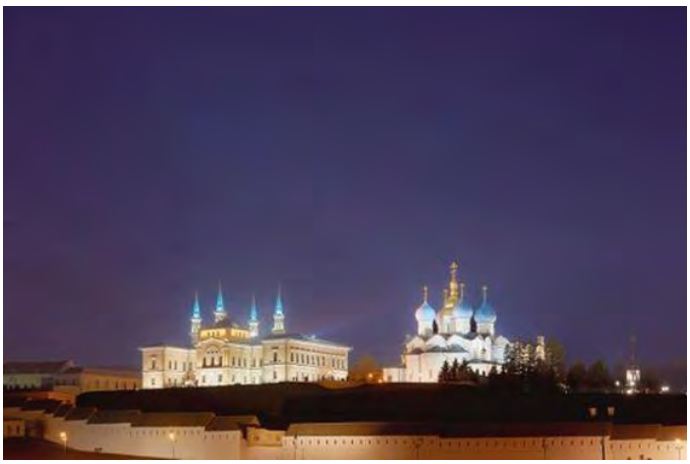
Bien que la plupart des sources donnent une proportion de 10 % soit 14 millions, il n'est pas possible d'évaluer précisément le nombre de musulmans pratiquants au sein des « musulmans ethniques » et des adeptes des autres religions. Les différentes organisations d'état ne disposent pas de telles données. Les chiffres des immigrés ouzbeks ou kirghizes restent flous et fausses les statistiques.

Néanmoins, le taux de natalité des peuples musulmans de Russie reste plus élevé que celui du peuple russe et des peuples chrétiens en général. **Malgré la guerre, depuis l'indépendance de la Russie, le nombre de Tchétchènes a augmenté de 50 %, le nombre de Lesghiens au Daghestan de 60 %, et même de 90 % pour les Ingouches.** Ces chiffres officiels sont toutefois remis en cause par l'opposition politique russe.

Face au décroissement démographique de la Russie (148 millions d'habitants en 1991 contre 143 millions en 2001, mais 148 millions en 2018), certains nationalistes russes orthodoxes manifestent une forte crainte d'un accroissement majeur du poids des peuples musulmans au sein d'une communauté de peuples plus petite qu'auparavant. **À leurs dires, la Russie serait islamisée à la fin du XXIe siècle, le nombre de musulmans passant de 15 % à 50 %.** À contrario de ces craintes, le taux de natalité de la plus nombreuse minorité musulmane, les Tatares, est nettement sous le seuil de renouvellement de la population. **De plus l'immigration ukrainienne et géorgienne, ces dernières années ont consolidé la domination orthodoxe. Cette dernière a été renforcée par 2 millions de conversions de musulmans ethniques vers l'Orthodoxie. (Recensement de 2010).**

Sur les bords de la Volga, on dit qu'il est souvent plus facile de bâtir des mosquées de pierre que de réveiller la foi dans l'âme des croyants. On dit aussi que « la vodka dissout le Coran ». Rafik Mukhametshovich, le recteur de l'université islamique de Kazan, le concède. « *La moitié des Tatars musulmans ne fréquentent jamais la mosquée, boivent de l'alcool et mangent du porc* ». Les Musulmans russes sont vus comme de piètres pratiquants.

La politique du pouvoir russe depuis 20 ans



a été très simple en interne : **éviter une nouvelle guerre civile avec une lecture religieuse. Celle-ci pourrait amener à l'explosion de la fédération de Russie et à se mettre à dos de manière radicale le monde musulman dans son ensemble.**

**Pour cela le pouvoir a distingué les problèmes liés à ce sujet pour les combattre un part un.**

En ce qui concerne la rébellion islamiste dans le Caucase, l'État russe a fait usage de la force. Sur un point répressif, les organismes d'état ont traqué les islamistes et combattu les rebelles des républiques musulmanes en Tchétchénie et au Daghestan. Le cout militaire et policier a été très fort et l'État reste vigilant. Les forces russes se sont vues renforcés par des anciens rebelles amnistiés en échange de leurs loyautés. Pour acheter, la paix l'État a fait un certain nombre de concessions en acceptant l'islamisation de la Tchétchénie. Et la Tchétchénie est décrit comme une république islamique vassalisée à la Fédération.

Contrairement aux craintes de certains, la guerre de Tchétchénie n'a pas provoqué de solidarité majeure des musulmans du monde entier contre la Russie. Ce qui s'était passé avec l'URSS avec l'intervention en Afghanistan.

Bien au contraire, certains États musulmans par crainte de l'islamisme encourageaient la Russie à faire régner l'ordre par la force. Au niveau interne, des intellectuels tatares ou bachkirs musulmans critiquaient le fait qu'à peine un million de Tchétchènes placent leur intérêt national au-dessus du bien de la communauté musulmane.

De la sorte, ils empoisonnent les relations entre la Russie et le monde musulman, qui sont importantes pour beaucoup de musulmans. En outre, les Tchétchènes ont obtenu l'aide des chrétiens de Géorgie car anti russes, ce qui leur a valu de nouveaux reproches de Tatares. En effet, les Ingouches, voisins des Tchétchènes, ont soutenu surtout le nationalisme géorgien contre les Ossètes (Perses mais chrétiens), car les Géorgiens étaient eux aussi des Caucasiens.

Sur un plan politique de la politique locale, Poutine tout au long de ses mandats a gardé la même ligne : accorder une certaine autonomie aux ethnies musulmanes en échange de leurs loyautés. Si l'État central achète la loyauté des élites politiques et économiques des minorités musulmanes, il demande aux autorités religieuses de rester à leurs places. Aussi hétéroclite que soit l'islam en Russie, l'État est favorable à ses manifestations qui ne déploient leur activité que dans le domaine culturel et social, sans s'attaquer à la politique.

**Des villes aux villages, les arrestations préventives se sont multipliées. Les rares organisations de type salafistes ont été démantelées et leurs membres font profil bas. Cette méthode a été faite très rapidement en Crimée afin que la minorité des Tatars de Crimée ne rallie pas les islamistes internationaux.**

**D'un autre coté la politique de la main tendue a été effectuée. C'est pourquoi de manière officielle l'État a multiplié**

**les actes de sympathies envers les musulmans en rénovant ou construisant des gigantesques mosquées.** Des rencontres avec les dirigeants religieux sont fréquentes. Lors de rassemblements militaires, les troupes venant de républiques musulmanes ont le droit de faire la prière en public.

**Néanmoins l'alliance marche dans les deux sens, car ces républiques musulmanes ont vu l'implantation d'églises orthodoxes et des conversions de musulmans qui en découlent. Certains peuples à l'origine entièrement musulmans se sont vu christianisés peu à peu.** Certains convertis orthodoxes venant de l'Islam ont vu leurs carrières politiques décoller : on peut citer l'ancien ministre de l'intérieur Rashid Nurgalyev, le président du Daghestan Vladimir Vasilyev et Vyacheslav Bitarov le président d'origine tchétchène d'Ossétie Nord.

Le 23 septembre 2015, veille de l'Aïd el-Kébir (fête du Sacrifice), Vladimir Poutine a inauguré avec faste la nouvelle grande mosquée de Moscou. Le président russe a pour sa part cité le Coran avec ce verset : *« Efforcez-vous de rivaliser entre vous dans l'accomplissement du bien »*, et a rendu hommage aux leaders des républiques musulmanes de la Fédération de Russie qui *« opposent une résistance courageuse et héroïque »* à *« ce qu'on appelle l'État islamique »*. Ce dernier, selon le président russe, ne fait que *« nuire à une grande religion »*et s'est *« bâti sur le mensonge »*.

L'État a aussi engagé une refonte totale des institutions musulmanes en Russie. En effet afin d'allier l'Islam tatar, le caucasien et celui des immigrés d'Asie centrale, Moscou en est devenu le centre de gravité institutionnel. Les convertis musulmans russes slaves sont surreprésentés dans ces institutions.

Même si la religion orthodoxe domine la vie politique et sociale, il est clair que la Russie est obligée de par sa géographie physique et humaine de composer avec l'Islam et les musulmans. Ce constat est d'autant plus évident que la Fédération russe entend gagner une place internationale au Moyen Orient et de plus en plus en Afrique musulmane.

Néanmoins la Sainte Russie reste la 3eme Rome et le danger qu'elle devienne la deuxième Mecque est largement éloigné.

*F.L.*

# De quoi le macronisme est-il le nom ?

**Eric CUSAS**
Auteur et juriste
Avocat aux barreaux de Paris et de Bruxelles

L'élection de M. Macron à la présidence de la République, le 7 mai 2017, a secoué la vie politique française comme un violent orage d'été bouleverse en un instant un paysage paisible et le met sens dessus dessous. Qui aurait parié, quinze mois plus tôt[1], sur les chances de ce jeune ministre de l'Économie, certes bardé de diplômes[2] (quoique, finalement, pas davantage que la plupart des Rastignac de la même eau qui hantent les états-majors des partis ou les couloirs des ministères à la recherche d'une once de pouvoir ou de quelque prébende) mais, aussi, un peu vert pour la fonction qu'il briguait et qui, de surcroît, ne s'était jamais soumis aux suffrages de ses concitoyens, ainsi que l'exigeait l'usage de « *l'ancien monde* » ?

Vraiment, qui pouvait imaginer que celui qu'on percevait encore comme un fidèle de M. Hollande, président plus moqué que détesté, sorte de notaire de province ou de maire de Champignac-en-Cambrousse échoué, un peu par hasard, sur les marches de l'Élysée, surprendrait la confiance de son mentor et le contraindrait à renoncer à une candidature qui, il est vrai, ne se présentait pas sous les meilleurs auspices ? À peu près personne, du moins parmi le bétail électoral, tant il est vrai qu'on a depuis attribué à ce nouvel enfant chéri des urnes moultes soutiens occultes, les Attali, Minc et consorts, chantres de la mondialisation financière qui, depuis des décennies, vibrionnent autour des puissants – ou de ceux qui se croient tels – quelle que soit leur couleur politique.

On a comparé le coup d'éclat (ou plutôt le coup d'État « *démocratique* ») de M. Macron au 18 Brumaire ou au 2 décembre 1851, moins la gloire d'une jeune dynastie (sauf si le prince répudie sa Joséphine) et les lauriers de l'Empire. Il s'agit évidemment d'un parallèle commode pour journalistes en quête de couvertures faciles (Napoléon fait vendre) ou pour séduire un vieux peuple réfractaire (prenons le mot et faisons-en un étendard) toujours prêt à saluer une victoire à la hussarde. Laissons là ces fadaises !

À seize ans, Napoléon le Grand était officier d'artillerie au régiment de La Fère et ignorait tous des choses de l'amour. L'amour – ou plutôt la chair – il ne le découvrirait qu'un peu plus tard, dans les bras d'une putain du Palais-Royal, selon le récit qu'il en fit lui-même.

Au même âge, le jeune Macron jouait au saltimbanque et séduisait, son professeur de français

(ou se faisait séduire par lui, on ne sait trop), dans l'espoir de perdre un pucelage qui lui devenait importun.
À vingt-six ans, Bonaparte était général quant à cet âge, M. Macron achevait d'user ses fonds de pantalon sur les bancs d'une école d'administration.
Napoléon, tout jeune homme, courait sus à l'ennemi, commandait sous le feu, triomphait dans cent batailles, alors que le seigneur de l'Élysée, qui n'a jamais enfilé un uniforme, n'est stratège qu'en reptation de couloirs comme toutes les filles de joie de l'époque post-démocratique.
L'Empereur a pris le pouvoir à la pointe de la baïonnette tandis que le Bel Ami qui nous gouverne s'en est emparé en jouant au Stratego sur la bedaine flasque de celui que M. Mélenchon appelait un « *capitaine de pédalo* » tandis que M. Matzneff lui décernait le titre de « *tourte molle de l'Élysée* ».
Quant au neveu, que la haine recuite du vieil Hugo (girouette politique entre toutes) fit injustement passer à la postérité sous le sobriquet infamant de « *Napoléon le Petit* », on ne lui déniera ni énergie, ni audace, ni romantisme, depuis la tentative de soulèvement de Strasbourg, le débarquement manqué de Boulogne-sur-Mer, l'emprisonnement au fort de Ham jusqu'à la consécration par le rétablissement de l'empire le 2 décembre 1852. Cet empereur-là non plus, quelque comparaison que des journalistes ignares aient voulu faire, n'a rien à voir avec l'énarque apatride qui nous dirige malgré le piteux épilogue de Sedan. Certes autoritaire, il ne méprisait pas les pauvres, ceux qui « *ne sont rien* » ces fainéants qui se complaisent dans la misère, la crasse et la bêtise et coutent un « *pognon de dingue* ». Loin de réduire les « *APL* » ou de « *flexibiliser* » (horrible anglicisme) le marché du travail au profit d'une minorité, il fut l'auteur (en 1844 !) d'un livre sur l'extinction du paupérisme, fit reconnaître le droit de grève, fonda la Société du Prince impérial destinée à prêter de l'argent aux ouvriers et à aider les familles temporairement dans le besoin, tenta de créer une inspection générale du travail (le Conseil d'État s'y opposa), instaura les caisses d'assurances contre les accidents du travail, favorisa l'extension des écoles congréganistes en faveur des plus démunis, fit bâtir les premiers logements sociaux de Paris (et donna même personnellement 50 000 francs pour aider à la construction de cités ouvrières destinées au remplacement des logements insalubres de la capitale), etc. Pour Napoléon III, le libéralisme économique ne pouvait coexister avec la grande misère. Cet homme ne confondait pas la réussite des meilleurs et la loi du plus fort !
Que M. Macron ait été choisi d'emblée comme le champion d'une petite minorité de multimilliardaires, plus puissants que bien des États, vivant de (et par) la mondialisation financière, ennemis déclarés des frontières et des patries et contrôlant, de surcroît (directement ou indirectement), le quatrième pouvoir, qu'il ait été vu comme la roue de secours idéale lorsque le candidat sur lequel toutes les « *élites* » pouvaient s'accorder (M. Juppé) fut piteusement défait à la primaire de la droite par le maire de Sablé-sur-Sarthe (qu'il devenait dès lors impératif de supprimer), qu'il ait lui-même organisé l'assassinat politique de M. Fillon ou (faisons preuve de candeur) que son élection soit simplement la conséquence d'un extraordinaire concours de circonstances, importe finalement assez peu. L'homme est en place, il rompt la routine bourgeoise de la vie politique française (ce qui est plutôt bien) et il ne fait pas l'unanimité (délicat euphémisme). Il s'agit même, semble-t-il, du premier président de la V$^{ème}$ République à réussir l'exploit de susciter à la fois une adulation

presque sectaire chez ses partisans les plus fervents[3] et une haine corse dans une bonne partie de la population, tous horizons politiques (et donc toutes motivations sous-jacentes) confondus. Or, précisément, ce que je voudrais essayer de comprendre, ce sont les raisons pour lesquelles M. Macron engendre des sentiments aussi extrêmes, qui vont bien au-delà de la simple opposition politique. Je livre donc au lecteur mon analyse, qu'il partagera ou non mais qui, à tout le moins, ouvre un débat.

## Un vague début [4]

En dehors des concepteurs de la campagne de M. Macron (car ce demi-dieu n'a pas tout fait seul, ni sans bailleurs de fonds intéressés à sa réussite) j'aimerais que quelqu'un m'explique en quoi consistait exactement le projet qu'il allait beuglant (il n'y a pas d'autre mot) de réunion électorale en réunion électorale, comme possédé par un démon ou sous l'emprise de quelque substance illicite (ce n'est qu'une analogie, pas une accusation). Je peinerais à dresser le relevé exhaustif des sottises absconses et pseudo-intellectuelles dont le candidat à la pensée complexe émaillait les discours destinés à ses dévots ou aux hérétiques en voie de conversion. Pointons tout de même quelques-unes de ces perles glanées sur la toile afin de nous divertir un peu. Que penser, par exemple, de cette profonde réflexion : « *l'identité c'est A égale A et moi, je n'ai pas envie que A égale B* » (je suppose qu'il veut dire qu'il est contre l'identité) ? Ou encore de celle-ci : « *Nous sommes tous des enracinés, et parce que nous sommes des enracinés, il y a des arbres à côté de nous, il y a des rivières, il y a des poissons, il y a des frères et des sœurs* » (serait-il pour l'identité mais néanmoins contre ou, plus simplement, hostile à la pêche) ? Quel projet se dessine derrière cette citation : « *J'ai toujours assumé la dimension de verticalité, de transcendance, mais en même temps, elle doit s'ancrer dans de l'immanence complète, de la matérialité* » (diable ! une transcendance matérielle !) ? Quelle stratégie visionnaire la phrase qui suit laisse-t-elle entrevoir : « *Vous avez envie de vivre dans une boîte vous, moi non. Et donc notre vie est toujours "en même temps" ; elle est plus*

*complexe que ce qu'on veut réduire* (*sic* – *requiem* pour la langue française) ». Que faut-il comprendre de la stratégie du prince lorsqu'il nous dit : « *Ce qui constitue l'esprit français* (ndlr : tiens, il y en a un ?) *c'est une aspiration constante à l'universel c'est-à-dire cette tension entre ce qui a été et la part d'identité qui est cette ipséité stricte et l'aspiration à un universel, c'est-à-dire à ce qui nous échappe* » (vite un Nurofen !). Et enfin, cerise sur le gâteau (ne boudons pas notre plaisir) : « *Je ne suis pas leibnizien dans l'écriture de l'histoire, c'est pour ça que je ne vous le dis pas aujourd'hui parce que ça serait intempestif au sens nietzschéen du terme* », etc.[5]

Bien entendu cet intellectualisme de Prisunic, cet indigeste galimatias, était surtout destiné à la caste journalistique (il s'agit essentiellement d'extrait d'entretiens). Lors des réunions électorales, notre télévangéliste en bras de chemise simplifiait son discours pour en rendre le vide plus accessible au *vulgum pecus*, se bornant, entre deux phrases creuses, à demander de « *penser printemps* » (c'est-à-dire, en gros, à être optimiste – le beau programme !) et à faire de la France une « *start-up nation* » (comme si un pays était une entreprise), oubliant, au passage, que 90 % des start-up font faillite. Et pour clore, celui qui allait devenir l'homme du 7 mai, à défaut de pouvoir être celui du 18 juin, hurlait dans le micro, enjoignant ses apôtres d'aller porter partout en France un projet inexistant, tandis que des groupies, mâles et femelles confondus, subjugués qui par sa jeunesse, qui par sa beauté supposée (le noble motif d'engagement !) qui, enfin, par le vent (prétendument) nouveau qu'il faisait souffler sur t une vie politique assoupie, agitaient mécaniquement de petits drapeaux de droite à gauche et que M. Castaner bondissait comme un cabri en glapissant « *qui ne saute pas n'est pas Macron* ».

À la vérité, celui qui un jour se disait socialiste tout en assurant le lendemain qu'il ne l'était pas, fut élu sans programme (ce qu'il reconnaissait d'ailleurs de bonne grâce, estimant que seule importait la « *vision* ») et propulsé sur le marché électoral comme une marque de lessive. Sa pierre philosophale, le fameux « *ni droite ni gauche* », qui a tant surpris acteurs et spectateurs de la compétition électorale, était à l'innovation politique ce que la désormais célèbre poudre de perlimpinpin est à la magie. Le RPF de Charles de Gaulle entendait déjà surmonter ce clivage[6] de même, il faut le souligner, que tous les régimes d'inspiration fasciste comme René Rémond (notamment) l'a souligné dans l'un de ses plus célèbres ouvrages[7]. Au reste, une fois M. Fillon évincé du second tour, après un pilonnage d'artillerie dont on a vu peu d'exemples à la veille d'une élection, était-il besoin d'un programme ? Face à Mme Le Pen, présentée depuis beau temps comme l'Antéchrist et qui sait, à l'occasion, être elle-même son pire ennemi, un singe avec un chapeau aurait triomphé. M. Macron ne s'y est pas trompé qui fêta sa victoire avec ses amis dès le soir du premier tour, administrant au passage aux électeurs auxquels il n'a pas l'heur de plaire la première d'une longue série de nasardes.

## L'homme qui a dit oui

On aura compris, j'imagine, que je ne suis ni en marche, ni près de me mettre en mouvement. Le charme de la nouveauté et de la modernité, qu'on prête à M. Macron, n'opère guère sur le vieux conservateur ascendant réactionnaire que je suis. Je fais pourtant partie de ceux qu'il est convenu d'appeler les « *gagnants de la mondialisation* », cette (prétendue) élite diplômée pour laquelle la misère n'est guère plus qu'un mot. J'opère toutefois une stricte distinction entre la sphère privée et la sphère publique. S'il n'est pas illégitime de gagner de l'argent – ni même beaucoup d'argent – dans le cadre d'une activité professionnelle, cela ne peut se faire au détriment de la collectivité plus large à laquelle on appartient. L'État est là pour y veiller.

Celui qui accède à la magistrature suprême, dans quelque pays que ce soit, a pour mission première de veiller au bien-être de

*tous* ses concitoyens, non celle d'agir en fonction des intérêts d'une fraction de la population. Il ne lui appartient pas davantage de se soucier (ou de feindre de se soucier) de toute la misère du monde si cela ne correspond pas à l'intérêt de son peuple. Qu'on ne se méprenne pas, je ne suis pas un partisan de l'assistanat généralisé. Ma pente me porte plutôt au libéralisme en économie et au conservatisme sur les questions de société. Mais ce mot de libéralisme est tellement galvaudé qu'en fin de compte, il ne veut plus rien dire. Il s'agit aujourd'hui d'un anathème qu'on emploie à tort et à travers pour désigner autre chose que son objet. Le véritable libéral n'est pas adepte de la loi du plus fort, du chacun pour soi et Dieu pour tous ; il demande seulement à l'État de favoriser l'initiative privée ou, *au minimum*, de ne pas la décourager. Et cet objectif *ne peut être atteint* par le sacrifice d'une partie de la population. Un régime libéral ne peut survivre dans la durée s'il laisse par ailleurs la pauvreté se développer. C'est ce qu'avait compris Napoléon III.

D'autre part, le libéralisme ne se confond pas avec ce que l'on nomme improprement « *l'ultralibéralisme mondialisé* », qui n'est en réalité qu'un capitalisme de connivence pour lequel les frontières (et donc les intérêts nationaux) sont importunes. Il existe des libéraux souverainistes ; c'est d'ailleurs mon cas.

Quoiqu'on veuille à toute force lui coller cette étiquette, le macronisme n'est pas une forme moderne de libéralisme. Comment qualifier ainsi un gouvernement – et bien sûr son chef – qui invente une nouvelle taxe tous les quinze jours, alors que les prélèvements obligatoires montent déjà à 57 % du PIB ? Vous avez bien lu : 57 % de la richesse nationale est aspirée par un État vampire ! Seuls échappent (en tout cas partiellement) à cette ponction les capitalistes de connivence qui usent de la technostructure européenne pour réduire à presque rien la souveraineté des nations et, dès lors, accroître leurs profits en se jouant des frontières. Ce sont eux les mandataires de M. Macron tandis qu'au rang des macronistes on trouvera la foule compacte des cadres, des petits chefs, des avocats et des banquiers d'affaires, sans oublier les politiciens arrivistes tous n'étant, au fond, que les valets des véritables seigneurs.

Alors que le général de Gaulle à force de volonté, de courage et d'amour de sa patrie devint « *l'homme qui a dit non* » (à la défaite, à l'occupation, au renoncement), M. Macron est « *l'homme qui a dit oui* » (à la mondialisation, au credo multiculturaliste, à l'affaissement de la nation, à la destruction des structures sociales).

Quant aux macronistes, je les vois bien plus près de Vichy que de Londres. Non par l'idéologie, bien sûr, mais par l'attitude. Les ralliés ne furent-ils pas prompts à abdiquer leurs « *convictions* » (beaucoup viennent du socialisme, comme le personnel de Vichy) et à saluer, ainsi qu'une « *divine surprise* », l'élection de celui qui intitulait son livre de campagne « *Révolution* » (nationale ?) et se présente comme le champion du « *souverainisme européen* » (joli contresens !).

Oui, les macronistes sont décidément, comme leur maître, de ceux qui *obtempèrent*, qui se plient aux événements et s'en dédouanent en les proclamant « *inéluctables* » (aujourd'hui l'intégration européenne et les abandons de souveraineté, hier l'occupation allemande), de ceux qui se pensent plus forts dans le Reich (l'Union) qu'en dehors de lui, dussent

-ils pour cela abandonner au bord du chemin soixante à soixante-dix pourcent de ceux qu'ils ne nomment plus que du bout des lèvres leurs « *compatriotes* », tant ils les trouvent bornés, rancis, mal éduqués et réfractaires à la « *modernité* ».

## Le Grand-prêtre de la déconstruction

Qu'on ne s'y trompe pas, tous les gadgets sociétaux issus du « *libertarisme* », ce droit reconnu à chacun de faire de sa vie à peu près tout ce qui lui plaît, même si le bon sens (et souvent le bon goût) le plus élémentaire en est offensé, pourvu que soient préservés les dogmes de l'Union (libre concurrence, abolition des frontières, transferts de souveraineté), participent du projet d'anéantissement de la nation. Le système auquel M. Macron et les siens sont *soumis* et qu'ils *promeuvent* avec servilité se nourrit de la *valorisation de l'individualisme*, ce nouvel horizon indépassable, depuis que Dieu est mort[8] et qu'il n'y a même plus de religions séculières[9]. Un citoyen centré sur son seul bien-être, sur la seule satisfaction de ses aspirations individuelles, quelles qu'elles soient (si folles qu'elles soient) n'appartient plus à une collectivité englobante et *ne s'oppose plus*. Pourvu qu'on lui donne ce qu'il demande, il se soumet et même, parfois, il adhère dans l'espoir d'obtenir davantage encore. Ainsi, le libertarisme, conviction peut être sincère chez certains, est-il pour l'« *élite* » (je ne peux mettre ce mot autrement qu'entre guillemets) un instrument de domination, un moyen d'imposer ses vues en anesthésiant les esprits.

Il en va de même de l'immigration et du multiculturalisme, aujourd'hui érigés en religion politique[10]. De bonne ou mauvaise grâce, chacun est sommé, sous peine de procès en fascisme ou en racisme, de reconnaître ces deux frères jumeaux comme une chance et une source d'enrichissement, alors que la réalité, observable par ceux qui en vivent quotidiennement les conséquences, est toute différente. Cet enrichissement n'est cependant rien d'autre qu'une pétition de principe, un axiome asséné comme une vérité première, quoique jamais démontré parce qu'indémontrable (c'est d'ailleurs le propre d'un axiome). Comment ne pas voir, pourtant, que l'implantation, sur un territoire, quel qu'il soit, d'une population dont la culture et les mœurs diffèrent profondément de ceux du pays d'accueil est un facteur d'éclatement de la société, en particulier lorsque les nouveaux arrivants – voire leurs descendants de la deuxième ou troisième génération – refusent l'assimilation et exigent le droit de perpétuer leurs traditions (religieuses, vestimentaires, alimentaires, etc.), même radicalement incompatibles avec celles des autochtones, auxquels elles deviennent pourtant opposables ?

Il n'est pas jusqu'aux droits de l'homme, initialement conçus pour protéger les citoyens de l'arbitraire des gouvernants,[11] qui ne soient détournés de leur but pour devenir l'instrument de revendications identitaires de toute nature (sexuelle, religieuse, ethnique, culturelle, etc.) et contribuer à fragmenter la société en autant de groupes qu'il y a de communautés d'intérêt distinctes.

Ainsi la destruction (délibérée) des identités nationales passe *aussi* par la déconstruction de la famille traditionnelle, par la théorie du genre, par l'immigration de masse, par la valorisation du multiculturalisme et par une interprétation déviante des droits de l'homme qui s'écartent de leur finalité protectrice pour se mettre au service d'une idéologie.

Bien entendu, toute la population ne se reconnaît pas dans ce « *projet* », d'ailleurs partiellement occulte (en ce sens que tout le monde n'en perçoit pas le but ultime). Pour beaucoup de ceux qui vivent dans cette « *France périphérique* », si bien analysée par Christophe Guilly[12], pour bon nombre de ces victimes de la mondialisation, l'identité nationale, l'attachement à des valeurs culturelles ancestrales est parfois tout ce qui reste comme objet de fierté.

Comme l'écrit Pierre de Senarclens « *en exaltant la grandeur de leur État, de son passé, de sa position sur la scène mondiale, (le nationalisme) offre aux individus, notamment à ceux qui appartiennent à des groupes défavorisés, un support narcissique. Il comble leur désir de reconnaissance*[13] ». L'immense majorité des êtres humains, j'en suis intimement convaincu, aspire à une forme de transcendance afin de donner un sens à une existence qui, sans cela, peut en paraître dépourvue. Cette aspiration s'est longtemps exprimée à travers le sentiment religieux mais, depuis que celui-ci s'est effondré en Europe, engendrant la crise morale de l'Occident, qui culmine aujourd'hui[14], il lui faut des substituts. Ainsi que l'écrit Durkheim, « *la vue du néant nous est un supplice intolérable* ».

Le Grand-prêtre de cette *religion de la fracture* a pour nom Emmanuel Macron et les macronistes en sont les fidèles. Le « *projet* » auquel le président de la République se soumet avec zèle, ce projet dont il est, en quelque sorte, l'élève-modèle (n'a-t-il pas reçu le prix Charlemagne, d'une certaine façon la « *Croix de fer* » de l'Union) ne se borne pas à faire prévaloir une conception de l'économie ou de l'organisation de la société sur une autre ; il *divise*, comme d'un violent coup de hache, la collectivité en deux parts inégales (les dominants étant, en l'occurrence, les moins nombreux), ces deux parts ayant des visions *radicalement inconciliables* de la destinée commune.

Cette religion a son dieu, le vieux Mammon, l'argent. Je l'ai dit, il n'est pas illégitime de gagner de l'argent, ni même d'en gagner beaucoup pas plus qu'il n'est pas illégitime d'hériter. Si l'on veut vivre au sein d'une collectivité humaine harmonieuse, s'enrichir ou simplement être rémunéré à la hauteur de sa contribution, selon la loi de l'offre et de la demande, doit relever du domaine du possible.

Mais la poursuite de l'enrichissement personnel relève de la sphère privée ; elle ne saurait tenir lieu de morale dans la sphère publique. Les vieilles droites catholique et gaulliste n'avaient en rien le culte du « *fric* », comme l'a justement rappelé cet homme de gauche qu'est Emmanuel Todd[15]. Les sociétés qui n'ont que le profit individuel pour boussole finissent toujours mal parce qu'elles se disloquent inévitablement. L'idée de bien public et le sens du sacrifice sont immolés sur l'autel de l'intérêt personnel.

Cette religion a ses démons qu'elle nomme extrême-droite, fascisme, populisme, autoritarisme, intolérance (alors qu'elle fait elle-même preuve de la plus grande intolérance et d'un autoritarisme rarement égalé), intégrisme (de préférence catholique), amalgame, stigmatisation, démons souvent sans consistance précise,

qu'on agite comme des épouvantails devant celui qui serait soupçonné de les révérer ou que l'on veut disqualifier par avance.
Cette religion à ses dogmes, j'en ai cité certains : le multiculturalisme, l'ouverture à l'autre, la liberté sexuelle *sans limite*, l'abolition des frontières, l'affaiblissement des nations, entre autres.
Cette religion a ses prêtres, les médias, pour l'essentiel acquis au libertarisme et au multiculturalisme, dont la langue contribue à la fabrication du consentement, comme l'a montré Ingrid Riocreux[16] et aussi une classe politique, une « *élite* », coupée du peuple, et se moquant bien de ses aspirations. Cette classe politique met en œuvre le principe de Goebbels qui soutenait que c'était le droit absolu de l'État de présider à la constitution de l'opinion publique.
Cette religion a son opium, le divertissement, dont la téléréalité est le plus bel exemple, mais hélas pas le seul, opium qui vise à maintenir la population dans un état d'abêtissement, d'apathie et de soumission.
Cette religion possède sa Sainte Inquisition : les associations prétendument représentatives, toujours à l'affut du *« dérapage »*, du propos « *controversé* », mais aussi, une fois encore les médias qui jouent le rôle de police de la pensée, parfois – hélas - avec la complicité de la magistrature.
Ainsi qu'**Anastasia Colosimo** l'a démontré, notre société a rétabli en catimini le délit de blasphème[17]. Comment expliquer autrement qu'un historien comme Alain Pétré-Grenouilleau ait été vertement critiqué pour avoir évoqué les traites négrières arabo-musulmanes dans le cadre d'un ouvrage *d'ensemble* consacré à l'esclavage[18] ?

Comment expliquer autrement, de même, que le médiéviste Sylvain Gougenheim se soit trouvé cloué au pilori pour avoir démontré que les auteurs grecs ne nous sont pas parvenus exclusivement grâce aux Arabes, mais aussi grâce au travail des moines d'Occident, notamment ceux du mont Saint-Michel[19] ? Et Marcel Gauchet, intellectuel plus que respecté et plus que mesuré, à qui l'on a voulu interdire de participer aux Journées de Blois sous prétexte de ses idées prétendument réactionnaires ? Et l'historien Georges Bensoussan renvoyé en correctionnelle (et heureusement relaxé) pour avoir osé parler de l'existence d'un antisémitisme propre aux musulmans ? Et Alain Finkielkraut, et Éric Zemmour, grand habitué de la 17ème chambre du tribunal correctionnel de Paris spécialisée dans les délits de presse ?
Cette religion, ce culte orwellien, possède son langage. Elle interdit certains mots à travers la contrainte sociale et, parfois, en modifie insidieusement le sens. Elle réduit *à dessein* le champ lexical. On songe à Humpty dumpty dans la fable de Lewis Caroll :

> **« - Lorsque j'utilise ce mot, dit Humpty Dumpty avec un certain dédain, il signifie exactement ce que j'ai décidé qu'il signifierait, ni plus, ni moins.**
> **- Mais le problème, dit Alice, est de savoir si on peut forcer les mots à dire des choses si différentes.**
> **- Le problème, répondit Humpty Dumpty, est de savoir qui sera le maître, c'est tout. »**

Cette religion, en fin de compte, sous couvert de libertarisme, contribue à la création d'une société post-démocratique. La liberté, presque absolue, n'est octroyée que si elle participe *à la dissolution du lien social*, à l'effritement de la communauté nationale.
Dans quel but ce culte est-il institué ? C'est tout simple : parce qu'il constitue *la condition nécessaire* à l'avènement du

capitalisme de connivence mondialisé. Pour que les sociétés multinationales ou les banques d'affaires apatrides, qui ont pris le pas sur les États, poursuivent leur logique folle de profits illimités, il leur faut, précisément, moins d'État, moins de frontières, moins de règles, *moins d'idéal*. Et bien sûr, davantage d'intégration européenne.
Le libertarisme et le multiculturalisme, qui détachent l'individu de la communauté nationale, c'est-à-dire d'une famille à laquelle il ne se sent plus appartenir *qu'administrativement,* et le centre sur ses aspirations égoïstes, conjugué à l'abêtissement des masses par le divertissement, l'assistanat et l'effondrement éducatif, *sert les intérêts de la mondialisation financière*. Et en fin de compte, les oligarques qui nous gouvernent, M. Macron en tête, ne sont que les *factotum* de ce système, des mercenaires à gage, des gagne-petit, qui exécutent docilement le plan.

## Le CEO de l'entreprise France

On ferait preuve d'injustice ou de cécité en attribuant à M. Macron l'entière responsabilité d'une œuvre de destruction qu'il ne fait que parachever. Depuis la mort prématurée de M. Pompidou, à peu près tous les présidents qui se sont succédé, de droite comme de gauche, lui ont, par ambition, paresse ou cynisme, pavé le chemin. L'un dilue l'identité nationale en faisant adopter le regroupement familial, l'autre soutien le traité de Maastricht qui marque le début des abandons de souveraineté, le troisième, « *de la faïence dont on fait les bidets* » (Marie-France Garraud), nous embarque dans l'aventure de l'euro après nous avoir mis en garde, quelques années plus tôt contre le « *parti de l'étranger* », un quatrième s'assied sur le « *non* » au référendum sur le projet de Constitution européenne en faisant ratifier, par voie parlementaire, le traité de Lisbonne qui en est la copie servile, etc.
Mais celui qui préside à nos destinées a quelque chose de plus : il ajoute au cynisme une forme de candeur, feinte ou réelle, il jette le masque derrière lequel ses prédécesseurs dissimulaient pudiquement leurs mauvaises actions. Ce n'est pas tout à fait un hasard. Jusqu'au 7 mai 2017, les véritables maîtres de l'État – des États - devaient composer avec des politiciens professionnels, rompus à la courbette électorale et aux culs de vache du salon de l'agriculture ; et ceux-là faisaient mine d'avoir à cœur l'intérêt public (même si, en réalité, ils s'en fichaient bien). Avec l'élection de M. Macron, cependant, c'est enfin un des leurs – un capitaliste de connivence - qui prend le contrôle de l'entreprise France. Car le président de la République est *avant tout* un banquier d'affaires qui se voit – ou du moins se comporte – comme un *Chief Executive Officer* (CEO). Les mesures qu'il adopte (dans les limites extrêmement ténues de ses pouvoirs, compte tenu de la perte de toute souveraineté monétaire) ne sont pas absurdes du point de vue d'une société qui cherche à rationaliser les coûts et à assouplir les conditions du recours au facteur travail. Mais un pays n'est pas une entreprise ! La politique comporte une dimension affective et émotionnelle qui est tout à fait absente de la vision du président ; elle n'a pas pour but de maximiser le profit (même si l'équilibre des finances publiques est un enjeu d'importance). L'objet même de la politique consiste d'abord et avant tout à assurer, autant qu'il est humainement possible (l'unanimité n'existe pas), la cohésion de la nation et le bonheur *moyen* le plus élevé de la population (sans sombrer pour cela dans la folie doctrinaire de l'égalité *par* la loi). Mais bien entendu, cela semble incompatible avec la « *feuille de route* » que le président a reçu de ses mandants, feuille de route centrée *exclusivement* sur l'économie et sur le respect des critères de Maastricht en vue d'une intégration européenne toujours plus poussée. Le gouvernement a, bien sûr, dans ses cartons des « *sujets de société* » (PMA,

GPA, etc.), mais outre qu'ils divisent plus qu'ils ne rassemblent, ils n'ont pour *réel objet,* je l'ai déjà dit, que de distraire la population en centrant les individus sur eux-mêmes et d'atomiser la société en détruisant les appartenances traditionnelles.

Je ne me prétends pas, il s'en faut de beaucoup, l'égal de M. Macron que ce soit par l'intelligence, le succès ou l'habileté manœuvrière. Cependant, je connais par cœur le monde dont il vient parce que c'est le mien depuis plus de trente ans. Ses processus mentaux, la façon dont il réfléchit, l'origine de son arrogance, sa déconnection de la réalité, je les fréquente chez ses semblables depuis des décennies. Rares sont ceux qui, dans cet univers, conservent les pieds sur terre (il y en a quelques-uns toutefois).

Dans ce monde, les hommes sont des chiffres et on ne les juge qu'à cette aune. Il crée parfois de la prospérité, mais toujours pour une minorité et au prix d'une infinie misère morale.

*E.C.*

**NOTES**

1. La fondation du parti En Marche ! qui révèle les ambitions présidentielles de M. Macron, date du 6 avril 2016 soit un peu plus de douze mois avant son élection.

2. Encore qu'il ait échoué trois fois au concours d'entrée à l'ENS et une fois à celui de l'ENA, ce qui n'en fait pas un sujet d'exception.

3. Environ 30% de "satisfaits" selon les plus récents sondages.

4. Sur "*l'inconsistance*" du projet de M. Macron, je recommande vivement le livre de M. Radu Portocala, "*Le Vague tonitruant*", Kryos, 2018

5. Tous ces extraits proviennent de la chaine YouTube de Franceinfo et, pour la dernière, de Ridicule TV

6. "*Ce n'est pas la droite, la France ! Ce n'est pas la gauche, la France !*". Charles de Gaulle, entretien avec Michel Droit diffusé à la télévision française le 15 décembre 1965.

7. René Rémond, "Les droites aujourd'hui", Audibert, 2005.

8. À ce sujet, lire Emmanuel Todd, "*Où en sommes-nous – Une esquisse de l'histoire humaine*", Seuil, 2017.

9. "*Je propose d'appeler religion séculières les doctrines qui prennent dans les âmes de nos contemporains la place de la foi évanouie et situant ici-bas, dans le lointain de l'avenir, sous la forme d'un ordre social à créer, le salut de l'humanité.*" (Raymond Aron).

10. Mathieu Bock-Côté, "*Le Multiculturalisme comme religion politique*", Cerf, 2016

11. Jean-Louis Harouel, "*Les Droits de l'homme contre le peuple*", Desclée De Brouwer, 2016

12. Christophe Guilluy, "*La France périphérique, comment on a sacrifié les classes populaires*", Champs Actuel, 2015

13. Pierre de Senarclens, "*Nationalisme, le passé d'une illusion*", Armand Collin, 2010. Comme le titre l'indique, M. de Senarclens n'est pas particulièrement favorable à l'idée nationale. Néanmoins cette citation (moins le mot "*narcissique*", inutilement dénigrant) rend bien compte du besoin d'appartenance à une communauté valorisante de ceux qui ne sont pas les "*gagnants de la mondialisation*" c'est-à-dire, en fin de compte, la majorité de la population.

14. Emmanuel Todd, *op. cit.*

15. Emmanuel Todd, *op. cit.*

16. Ingrid Riocreux, "*La Langue des médias, destruction du langage et fabrication du consentement*", L'Artilleur, 2018

17. Anastasia Colosimo, "*Les Bûchers de la liberté*", Stock, 2016

18. Olivier Pétré-Grenouilleau, "*Les Traites négrières*", Gallimard, 2005

19. Sylvain Gougenheim, "*Aristote au mont Saint-Michel : les racines grecques de l'Europe chrétienne*", Seuil, 2008

**Général Bertrand SOUBELET**

***Pour le Général Soubelet, vice-président d'Objectif France, l'État doit résoudre sans traîner la ségrégation religieuse, sociale et ethnique qui s'instaure dans les « ghettos » français. Dans cette tribune, il enjoint le Président de la République et le gouvernement à tenir sans tarder un discours de vérité.***

Finalement la situation intérieure est plus grave que prévu. C'est le triste constat de ceux qui gouvernent le pays et qui ont été sourds aux avertissements et aux informations des acteurs de terrain qui vivent quotidiennement les dérives de notre société.

Mais depuis le départ de Gérard Collomb, les langues se délient.

Souvenons-nous du funeste discours du ministre de l'Intérieur sortant qui, au détour d'une phrase, prophétise que nous vivrons bientôt « face à face » !

Mais c'est déjà le cas dans beaucoup de quartiers de nos villes de France.

« De France ? » rétorqueront les adeptes de la provocation, tant il est difficile d'imaginer que certaines rues avec leurs échoppes, leurs commerces divers et le profil des passants ont un lien avec les racines de notre pays.

Faire ce constat, ce n'est pas offenser ceux

qui ont rejoint la France à différentes époques venant des pays d'Afrique noire, subsaharienne et du Maghreb. Ils se sont organisés. Tout seuls.
La colère qui s'exprime de plus en plus ouvertement ne doit pas s'adresser à tous ces « nouveaux résidents » arrivés dans notre pays, mais aux gouvernants et aux élus qui ont préféré fermer les yeux et ne jamais expliquer qu'un pays comme la France se mérite.
Oui, il se mérite, parce que vivre en France est un privilège. Nous avons une histoire, des lois, des règles, des usages, une organisation sociale protectrice et une tradition d'accueil.
L'accueil ne se résume pas à dire bonjour, faire un sourire commercial, fournir un logement à loyer modéré et une couverture sociale à des déracinés.
C'est encourager les arrivants « légaux » à s'inclure dans un monde nouveau avec des explications et un accompagnement. Tout doit leur être inculqué : notre modèle, notre langue, notre devise, notre mode de vie.
Finalement, par manque d'attention et parfois par calcul, les élus ont laissé des communautés se constituer et s'organiser. Cette cohabitation avec le reste de la société est devenue un affrontement, car toute une génération issue de cette ghettoïsation ne se sent pas française et essaie de régler ses comptes.
Elle le fait sur fond de radicalisation, dans deux registres : religieux et économique. Sur le plan religieux, les prosélytes de la charia n'ont pas de mal à promettre un monde meilleur à des jeunes majoritairement nés en France mais sans véritables racines, et qui sont en attente d'une reconnaissance. Sur le plan économique, c'est l'obtention d'un « statut social » et donc de l'argent par n'importe quel moyen qui motive bon nombre d'entre eux.
L'argent devient souvent la seule vraie religion.
Beaucoup de quartiers sont gangrenés par le commerce souterrain. Le trafic de stupéfiants et le régime de terreur qui l'accompagne rythment la vie d'un grand nombre de barres d'immeubles, où les jeunes délinquants perçoivent des rémunérations dignes de cadres et de chefs d'entreprises, qu'ils soient guetteurs, nourrices ou têtes de réseau.
Cette économie parallèle fait vivre au bas

mot des centaines de milliers de personnes, et s'y attaquer causera une déstabilisation dont personne ne mesure l'ampleur et qui effraie nos gouvernants. Des solutions existent. Elles sont sur la table.

Face à ces graves difficultés une réaction s'impose. Sans tarder, car l'inaction augmente la difficulté et les dégâts potentiels.

L'islam radical doit être combattu car il menace les fondements de notre démocratie. Donnons des signaux forts.

Ayons une vraie stratégie pour lutter contre les fichés S.

Sanctionnons les appels publics à la violence de certains imams, qui plus est dans une langue qui n'est pas la nôtre. S'ils sont Français, ils doivent être jugés et interdits de prêcher dans les mosquées. S'ils sont étrangers, ils doivent être expulsés et définitivement interdits de territoire français.

Arrêtons de tolérer une pratique vestimentaire interdite, en particulier le niqab et la burqa, pour des raisons qui relèvent à la fois d'une certaine conception de la femme, du respect de la loi et d'impératifs de sécurité. Ces tenues n'ont aucun fondement religieux et sont surtout une provocation à laquelle, par lâcheté, personne ne réagit.

Et ne nous laissons pas impressionner par les déclarations du Comité des droits de l'homme de l'ONU sur le port de la burqa. L'interventionnisme de certains comités d'experts dans la vie interne des États est intolérable.

En acceptant tout, au nom d'une conception dévoyée de la tolérance défendue par des pseudos défenseurs de la « diversité », des Français, parfois eux-mêmes issus de l'immigration, se sentent déjà étrangers dans leur propre pays.

La vérité est qu'il n'y a pas de place en France pour les pratiquants d'une confession qui considère que les prescriptions religieuses prévalent sur les lois de la République.

qui a marginalisé très longtemps les défenseurs des principes et des valeurs de ce qui fait la France.
Triste résultat : la montée des extrêmes.
Traitons ces questions sans peur et sans calculs.
Le rôle de la puissance publique est de protéger efficacement tous les Français quelle que soit leur origine, leur couleur de peau, leur religion, leurs opinions, qui souhaitent vivre paisiblement. Nous devons affirmer haut et fort le principe intangible de la primauté des lois de la République, et les appliquer sans faiblesse.
Avec humanité et mesure, mais de manière impitoyable pour ceux qui ne respectent rien et ne raisonnent qu'en termes de rapports de force.
Monsieur le Président, Mesdames et Messieurs les Ministres, nous n'en attendons pas moins de vous.

Il faut le dire clairement.
Pourquoi, depuis si longtemps, avons-nous peur d'assumer ce que nous sommes ?
D'une part parce que les pouvoirs successifs ont tout fait pour donner à chacun le minimum afin qu'il ait plus à perdre qu'à gagner en manifestant son désaccord.
D'autre part, en raison d'un prêt-à-penser

*B.S.*

# Une Russe à la tête de l'Office des Nations Unies à Genève

François MAURICE
Directeur de la rédaction, essayiste

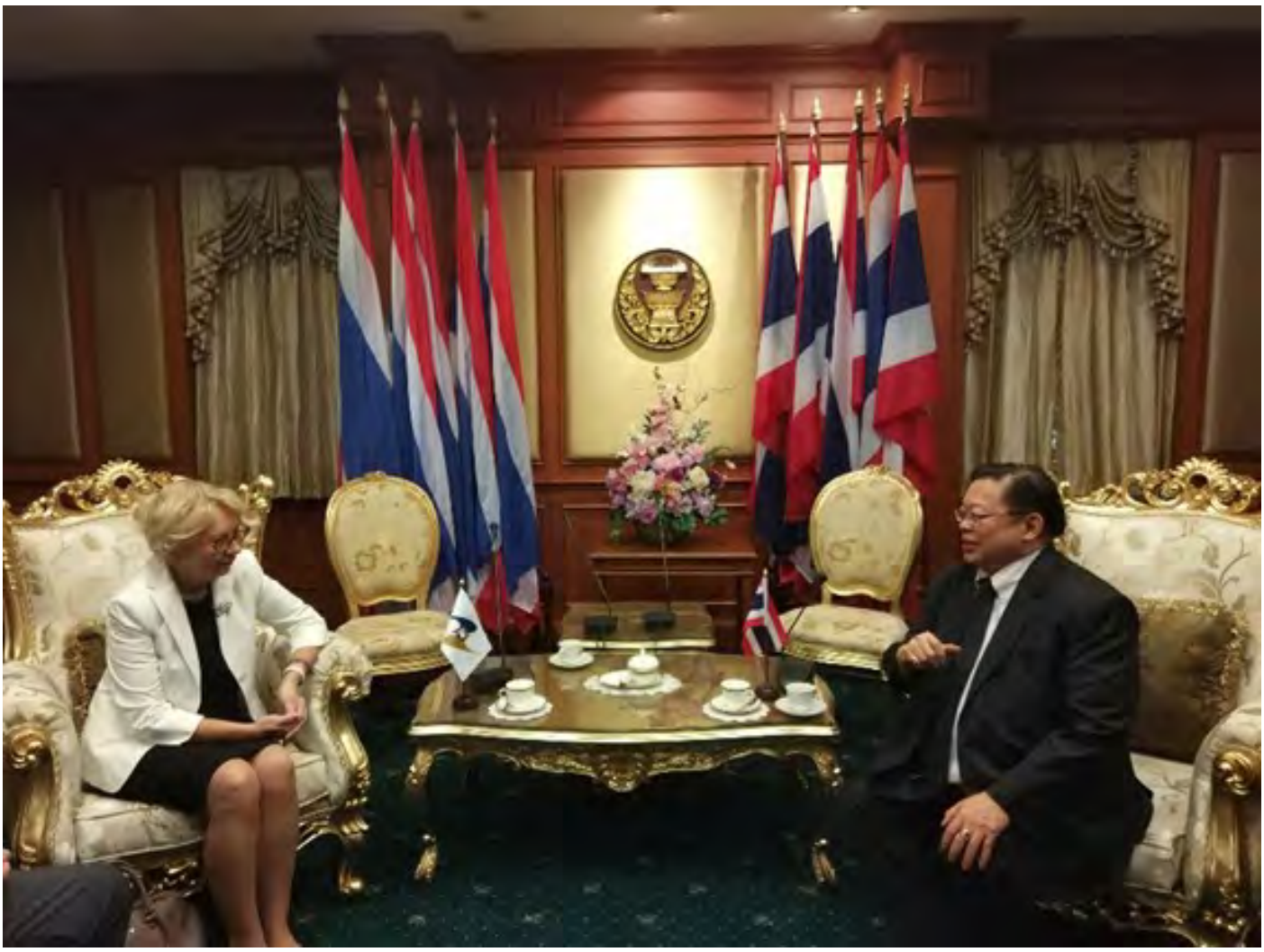
On avait appris sa nomination par le Secrétariat général des Nations unies à la fin du mois de mai de cette année mais la nouvelle Directrice générale de l'Office des Nations Unies occupe désormais son poste à Genève. Dans le contexte diplomatique actuel et le mouvement russophobe porté par les mondialistes, il pouvait déjà paraître surprenant que M. António Guterres, Secrétaire général de l'ONU choisisse un citoyen russe à la tête du siège de Genève mais cette nomination est d'autant plus remarquable que Tatiana Valovaya devient la première femme nommée à cette fonction.

A 61 ans, Tatiana Valovaya, succède ainsi au Danois Michael Moller qui dirigeait le siège européen de l'ONU depuis 2013. D'autres représentants russes ont bien sûr occupé ce poste entre 1993 et 2011, mais Mme Valovaïa demeurera la première femme nommée Directrice générale de l'ONU à Genève.

Mme Valovaya apporte avec elle une vaste expérience de plus de 35 ans dans le journalisme, la diplomatie et la fonction publique. Elle était jusqu'alors membre du Cabinet et Ministre chargée de l'intégration et de la macroéconomie à la Commission économique eurasienne, l'organe exécutif de l'Union économique eurasienne (UEEA) chargé de la mise en œuvre des décisions, du respect des traités et de la gestion des affaires courantes.

Diplômée, en 1980, de la Faculté de Relations économiques internationales de l'Institut des Finances de Moscou, Tatiana Valovaya intègre, en 1983, la « G*azette économique* » (Экономическая газета) d'abord en tant que correspondante, puis en tant qu'éditrice adjointe du Département en charge de l'économie mondiale.

Durant six années dans ce journal, elle écrit de nombreux articles sur les relations monétaires internationales, sur l'intégration économique européenne ainsi que sur la



*Tatiana Valovaya, à Bangkok, avec le vice-ministre thaïlandais des Affaires étrangères, Virasakdi Futraku*

coopération avec les États membres de la Communauté des États indépendants et soutient avec brio sa thèse doctorale en sciences économiques devant l'Académie des Finances de Moscou.

Tatiana Valovaya débute sa carrière dans le Gouvernement russe en 1989 où elle va occuper plusieurs postes dont ceux de Troisième puis Deuxième Secrétaire à la Mission permanente de la Fédération de Russie auprès de l'Union européenne entre 1989 et 1994.

De 1995 à 1997, Mme Valovaya poursuit sa carrière au sein de l'Administration présidentielle de Russie en tant que Chargée de relations avec les organes statutaires de la Communauté d'États indépendants (CEI). Elle occupe ensuite le poste de Cheffe de la Division de la politique monétaire et financière au sein du Ministère des affaires relatives à la CEI.

Au sein de l'Administration publique de la Fédération de Russie, elle devient Directrice adjointe puis Directrice du Département de la coopération internationale de Russie, de 1999 à 2012.

En 2012, elle rejoint la Commission économique eurasienne en tant que membre du Cabinet et Ministre chargée de l'intégration et de la macroéconomie.

Notamment en charge de la mise en œuvre des politiques d'intégration au sein de la Commission, de la coordination des processus d'élaboration du Conseil économique eurasien suprême, et de la négociation d'accords de libre échange entre la Communauté économique eurasienne et les pays tiers, elle s'occupe également des relations avec les organisations internationales.

*Le 20 mars 2019 à Santiago du Chili*

La nouvelle Directrice générale est désormais responsable de toutes les activités de l'Office des Nations Unies à Genève. Bien que le travail de l'ONU Genève reste en grande partie méconnu du public, il n'en est pas moins primordial pour les Nations Unies et ses partenaires. Siégeant au sein de l'historique Palais des Nations, l'ONU Genève fournit le soutien nécessaire aux Nations Unies et à ses partenaires afin de servir la communauté internationale et de communiquer le message de l'Organisation au public.

Une priorité essentielle de la nouvelle Directrice générale est d'améliorer la sensibilisation du public au travail de l'ONU Genève, abattre les cloisonnements et développer de nouveaux partenariats. Cette prise de fonction par Tatiana Valovaya est donc une bonne nouvelle pour la paix en Europe. Dans un monde de plus en plus fragmenté, Genève est devenue la ville de prédilection pour les médiateurs et les envoyés spéciaux essayant de rassembler les parties prenantes afin d'éviter ou de mettre fin aux conflits. Des pourparlers sur les activités nucléaires de l'Iran, sur la Syrie, la Géorgie, la Lybie, le Yémen et Chypre – pour ne citer que ceux dont la visibilité est la plus importante – ont eu lieu au Palais des Nations ces dernières années. Souhaitons que la nouvelle Directrice générale parviendra à mettre en œuvre des pourparlers pour résoudre le conflit qui ensanglante la République Populaire de Donestk (RPD) et permettre ainsi au peuple du Donbass de sortir de cette guerre qui dure depuis cinq longues années.

*F.M.*

# Thalassocraties vs Eurasie
## & guerre civilisationnelle

Jean-Michel VERNOCHET
Essayiste et journaliste

Alors que dans le Golfe persique les escarmouches se multiplient – nouveaux épisodes : le 18 juillet 2019 les ÉU abattent un drone iranien dans le très névralgique goulet d'étranglement d'Ormuz, incident faisant suite au détournement deux semaines auparavant d'un tanker iranien par les Britanniques devant Gibraltar et à l'arraisonnement le 14 juillet par les Gardiens de la Révolution iranienne d'un pétrolier britannique suspect de contrebande pétrolière, toujours dans le détroit d'Ormuz - il ne faudrait cependant pas que les éternelles guerres du Proche-Orient soient l'arbre qui cache la forêt proliférante de la Grande guerre civilisationnelle que nous livre l'ultralibéralisme judéo-protestant.

Parce que le conflit larvé - et plus que cela - en cours contre la République islamique d'Iran (l'actuel blocus, en particulier pétrolier), est évidemment déjà une forme aiguë d'agression, un moyen de soumettre un pays autrement que par les armes. Mais ce n'est là que l'un des aspects – certes spectaculaire - de la guerre totale que livrent les forces messianiques pour l'Unification du marché mondial et la Gouvernance planétaire. Les enjeux liés aux énergies

fossiles sont une chose, et ils occupent légitimement une place importante dans le tableau du grand dérangement global aux côtés de considérations géostratégiques plus larges[1], mais ils ne constituent en aucune façon l'*ultima ratio* – le moyen ou le but ultime - de la reconfiguration politique et idéologique des continents à laquelle nous assistons… sans bien nous rendre compte que ce qui se passe sur le plan culturel et sociétal. Un phénomène pourtant - géopolitiquement parlant - peut-être similaire à la constitution (dans l'ordre géologique) de la Pangée au cours du Carbonifère, ceci avec aujourd'hui, la formation d'un super *continent métaculturel*. Ceci se passe sous nos yeux couverts d'épaisses écailles, sans que nous sachions interpréter dans ses vraies dimensions (ou tirer les mortelles conséquences) de ces mouvements sociétaux en action… ni des séismes qui accompagnent la subduction des socles historiques littéralement avalés par la montée des nouvelles plaques métahistoriques postmodernes[2].

## *Métahistoire et postmodernité*

Nous parlons ici des grandes mutations *culturelles* actuelles, lesquelles annulent ou falsifient le passé, l'histoire politique et anthropologique de l'homme pour le précipiter dans l'éternité d'un présent consumériste sans la moindre épaisseur ontologique. Or si les guerres ouvertes en sont l'expression géopolitique visible (mais rarement perçues ou interprétées comme telles), elles couvrent par ailleurs une guerre d'une toute autre ampleur parfaitement intelligible pour qui accepte de faire l'effort d'y réfléchir. Cette dernière entend en effet *reformater* le genre humain selon une idéologie (autrement pernicieuse et virulente que le marxisme) et peut s'interpréter – là où le communisme a échoué à le faire - comme la tentative d'édifier une nouvelle religion… athéiste, matérialiste, antinomique contra naturelle et *monadologique*, c'est-à-dire hyper individualiste au sein d'un corps social atomisé à l'extrême… chaque être humain devenant un *universel* en soi et rien de plus, toute distinction et toute différenciation étant abolies d'un individu à l'autre.

Ne jamais oublier que le père spirituel de l'Europe en Marche, **Coudenhove-Kalergi**[3], fut le théoricien précurseur du grand brassage des peuples devant en principe aboutir – sauf à ce que nous y mettions le holà ! – aux sentines génétiques promises pour très bientôt. Et en vérité les choses avancent vite depuis le discours de Palaiseau le 17 décembre 2008[4] par lequel le président Sarkozy nous prévenait que le "*métissage*" était érigé au rang d'obligation d'État, au besoin en recourant si nécessaire à la force de la Loi !

Au total, une religion et une *world culture* profondément régressives faisant appel à toutes les ressources de la pensée prélogique et des structures archaïques de l'imaginaire collectif… Tous égaux et misérables sous le soleil de Satan ! Cette guerre de l'esprit se livre contre l'Homme et la nature humaine qu'il s'agit de déconstruire – et selon nos critères, d'avilir – en application du Troisième principe de la thermodynamique[5]. L'Humanité, morne plaine, étant conviée *in fine* à tendre vers un encéphalogramme plat… Exception faite bien entendu de la caste sacerdotale appelée

à régner sans partage ! Le règne de la marchandise désacralisant tout - à commencer par l'homme essentiellement en son principe masculin sauf une soi-disant Terre Mère érigée en idole - égalise et ne différencie plus le vivant qu'au regard d'une valeur marchande, essentiellement quantifiable et contractualisable, unique hiérarchisation acceptable dans un monde substantiellement normé et uniformisé (*standardisé*).

## La guerre est globale, ni dehors, ni dedans

Nous avions naguère évoqué les *guerres du dehors*, guerres de conquête hégémonique que lancent régulièrement l'Amérique et ses tributaires (au premier rang desquels la France depuis 1991[6]), et celles *du dedans* que l'État et des classes dirigeantes dévoyées conduisent avec assiduité contre la Nation et *le pays réel*. Il faut maintenant changer d'échelle et penser le champ de bataille comme localement ou régionalement circonscrit, mais bien comme ne pouvant s'appréhender de nos jours hors d'une dimension globale, planétaire… La Terre tout entière étant devenue le *champ de bataille* où s'affrontent deux conceptions du monde, deux univers mentaux antagonistes (*Battlefield Earth*). Affrontement matériel par le truchement de guerres à multiples facettes (hybrides, conventionnelles, cyber, financière, économique, et cætera) et surtout psychique car il ne s'agit plus à présent d'uniquement soumettre des corps physiques, mais au-delà, d'asservir les âmes. Guerre culturelle, spirituelle et civilisationnelle désormais étendue à l'Humanité toute entière, qui nous attrait au quotidien et dont les ravages sont les pires de tous… cancer silencieux, apparemment inodore, incolore et sans saveur tant le poison est puissant et qu'il est parvenu à neutraliser nos élémentaires défenses immunitaires… Soumises qu'elles sont au puissant matraquage de la propagande perfusant dans nos organismes par tous les pores de notre peau et tous ses orifices sans même que nous nous en rendions compte[7]. En attendant, revenons un instant aux guerres de surface et à l'architectonie des tensions et des affrontements potentiels, en gestation ou en évolution (*in process*) !

## Doctrine russe de la résistance au Nouvel ordre mondial

Le deuxième jour du Forum Économique International de Saint-Pétersbourg, le 7 juin 2019, le président Poutine prenait le contre-pied de la bienséance internationale et de l'ordinaire géopolitiquement correct. Certains y ont vu un – sans doute à juste titre – un deuxième discours de Munich[8]

annonçant *ubi et orbi* qu'à partir de maintenant la Russie ne reconnaît définitivement plus le système établi de domination mondiale des États-Unis, plus gracieusement appelé *unilatéralisme*. La Russie lance de ce point de vue un défi au système judéo-protestant et entend s'unir à la Chine et aux nations du monde qui n'ont pas encore perdu le désir ou la volonté d'échapper au joug américain [Cf.A.Khaldeï11juil19][9]. C'est dire sans ambages que deux « blocs » antagonistes dorénavant se font face. Ce qui était encore récemment implicite - et quoique que des pudeurs de jouvencelles aient empêchés jusqu'ici les diplomates de l'admettre ouvertement – devient donc une réalité particulièrement fâcheuse… et le rugueux fondement de la doctrine géopolitique officielle de la Fédération de Russie… Laquelle entend s'établir sur un ferme pouvoir d'État et une souveraineté non discutable.

Une telle politique, affirmée dans le discours du 7 juin, prend à rebrousse-poil les élites cosmopolitistes (*progressistes* à Paris et *occidentalistes* à Téhéran) qui se présentent partout dans le monde développé comme les seules forces de progrès et contre pouvoirs valables (quant ils ne sont pas aux Affaires comme en France). À l'instar des Démocrates américains, ils ne veulent pas entendre parler de frontières ni d'intérêts qui ne soit pas strictement ceux de groupes privés étrangers à l'intérêt public et a priori indifférents à la défense du bien commun. En un mot ces élites *apatrides* par vocation "exigent la subordination des intérêts nationaux de la Russie et de sa classe dirigeante souverainiste aux intérêts des oligarchies anglaises et américaines.

En l'occurrence, Vladimir Poutine n'a fait, au fond, que nommer une situation que les mots et les postures ne parvenaient plus à cacher… Une situation palpable en Syrie, dans le Golfe persique et ailleurs où la concurrence pour intégrer tel ou tel État à la sphère d'influence de l'un ou de l'autre n'en finit pas de dégénérer et d'évoluer vers une confrontation directe. L'étincelle fatidique ne s'est pas encore produite mais rien n'empêche d'imaginer maintenant une *guerre de soixante-douze secondes* au cours de laquelle des échanges de tirs nucléaires interviendraient contre des bases ou des points d'appui stratégiques des deux blocs belligérants avec pour théâtre d'opération, la Grande périphérie de l'État hébreu, 51e état américain et hypothalamus de la Maison-Blanche, de l'Indus à la confluence des deux Nils.

Il a fallu attendre douze années pour que Poutine reprennent l'avertissement solennel à l'Occident - trop sûr de lui et dominateur - contenu dans son intervention de Munich, prévenant que le monde approchait d'une dangereuse confrontation et que dans l'éventualité d'une telle rencontre l'occident se fourvoyait en surestimant ses forces. Cette fois-ci Poutine annonce l'intention de la Fédération de Russie d'inciter l'Europe à

se séparer des États-Unis en soulignant l'existence d'une irréductible contradiction entre les intérêts vitaux de l'Europe et une soumission de plus en plus prononcée et coûteuse aux lois coercitives et aux règles envahissantes américaines[10]. La somme des desiderata américains faisant qu'à ce jour l'Union européenne est devenue davantage un conglomérat de nations vassalisées à l'Amérique et un marché captif, qu'un allié entretenant des relations de partenariat sur la base de la réciprocité. Bref l'union européenne ne serait guère plus qu'une zone de chalandise ou pire, une "ressource". Une dépendance ou une réserve économique d'intérêt stratégique (comme il existait autrefois des *tribus garde-manger* dans certaines îles du Pacifique) au sein d'une relation qui serait celle de prédateur à proie. On voit bien à l'œuvre ce type de rapports dans le cas des grands groupes industriels ou bancaires européens littéralement rackettés[11] par l'Administration américaine sous couvert du respect des embargos unilatéralement décrétés par le Département d'État [ibidem]. L'Europe découvre – ou feint de découvrir – que l'amitié américaine se paye au prix fort et qu'elle – la vache à lait - est de plus en plus ouvertement vouée à être traite jusqu'au sang. C'est ce que personne n'osait dire ni même penser et que Poutine vient de dire haut et fort.

***Le 17 juillet 2019, cinquantième anniversaire de l'alunissage supposé des cow-boys américains sur Séléné.***

À suivre…

***J-M. V.***

## NOTES

1 Tel l'établissement sur le *Rimland* d'un cordon sanitaire d'États vassalisés (et clients) afin de contenir l'espace continental eurasiatique. Soit, faire avancer les pions de la thalassocratie anglo-américaine sur l'échiquier géopolitique.

2 Comparaison et analogie métaphorique avec la « tectonique des plaques » théorisée par Alfred Weneger (1880/1930).

3 « Praktischer Idealismus » (*Idéalisme Pratique*) Richard Nicolaus Coudenhove Kalergi (1894-1972) http://balder.org/coufr

4 https://www.youtube.com/watch?v=VF6MezJ884M

5 La notion d'entropie (étymologie *transformation*) apparaît en 1865 sous la plume de Rudolf Clausisus pour désigner les processus physiques de désorganisation de la matière : "Plus l'entropie du système est élevée, moins ses éléments sont ordonnés, liés entre eux, capables de produire des effets mécaniques"… Comprenons que l'édifice civilisationnel se situe aux antipodes du nivellement entropique généralisé auquel nous vouent nos maîtres de l'heure.

6 « *L'Europe c'est la paix* » et la démocratie la guerre à tous les étages… Pour les grandes étapes : l'Irak en 91 ; cela se poursuit en 99 au Kossovo pour culminer en Libye en 2011 et où, depuis, le *bain de sang* que nous étions censés prévenir n'a jamais cessé (et ne parlons pas de la Syrie où nous avons soutenus activement et hypocritement diverses factions terroristes).

7 « *Au sein de la matrice, nous baignons dans le liquide amniotique du mensonge* », des impostures et des falsifications en tous genres… Cela fait un demi siècle que l'Homme est censé avoir marché sur la Lune et dix-huit ans qu'à Manhattan la Tour n°7 s'est effondrée spontanément.

8 Le 10 février 2007, Vladimir Poutine prononçait un discours – lors de la Conférence sur la Sécurité collective à Munich – traçant quelques lignes directrices pour l'avenir immédiat des relations internationales, critiquant à cette occasion les États-Unis pour leur conception d'un monde unipolaire et leur volonté d'imposer leurs "valeurs" aux autres pays.

9 rusreinfo.ru/fr/2019/07/poutine-annonce-la-doctrine-de-la-confrontation-globale-avec-les-etats-unis/

10 Poutine a par exemple souligné que le gazoduc Nord Stream 2, en contradiction flagrante d'avec les intérêts américains, correspondait au contraire à des besoins fondamentaux pour l'Europe.

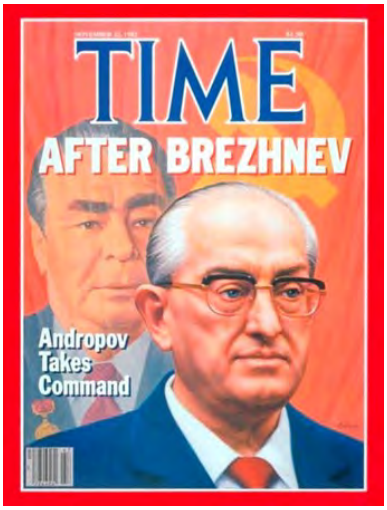
11 BNP, Volkswagen, Deutsche Bank, Commerzbank, HSBC, Alsthom, Total, le Crédit Agricole … Les sanctions financières pleuvent et sont devenues une manne pour la Justice américaine et un puissant instrument de domination pour les États-Unis. La banque française a ainsi écopé d'une pénalité supérieure à dix milliards de dollars (7,34 milliards d'euros) et d'une suspension temporaire de ses activités aux États-Unis, l'empêchant alors d'effectuer des transactions en dollars, cela pour des violations entre 2000 et 2010 de l'embargo américain contre Cuba, l'Iran et le Soudan. À partir du *Foreign Corrupt Practices Act* de 1977, l'Administration américaine va se doter d'un arsenal complet d'outils et d'armes juridiques pour mettre à genoux les concurrents de ses propres groupes industriels et financiers, ce seront dans les années 90 les lois *Helms-Burton* et *D'Amato*, lesquelles se trouveront à leur tour renforcées après le 11 Septembre par les lois *Patriot Act I* et *II*.

# Greta Thunberg
## et le retour du syndrome Samantha Smith

**Karine BECHET-GOLOVKO**
Enseignante juriste

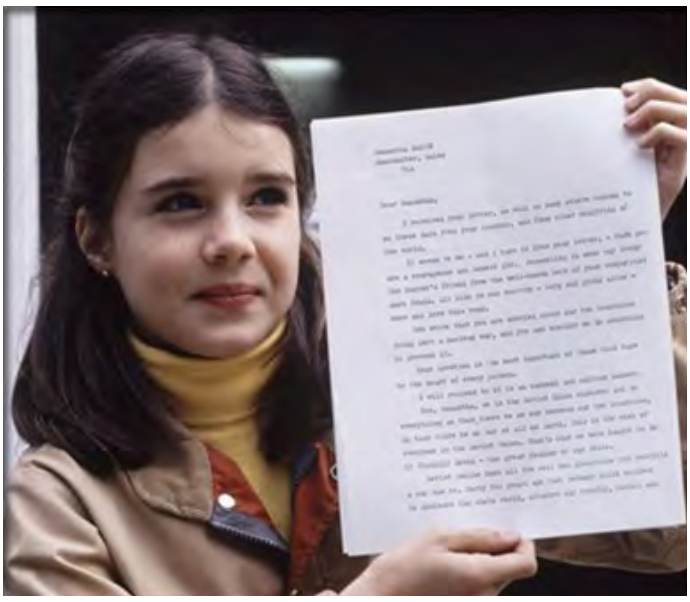
L'icône Greta Thunberg n'est pas une nouveauté, elle est le signe de la soviétisation de nos dirigeants.
Incapables de gouverner réellement un monde devenu trop complexe pour eux, incapables de donner confiance en l'avenir, ne pouvant que faire semblant de rajeunir des méthodes qu'ils ne comprennent plus, ils se tournent et nous entraînent avec eux dans l'impasse du mythe de la jeunesse idéale.
Jeunesse qu'ils idéalisent à la mesure de leur échec personnel à saisir l'avenir. Avant Greta Thunberg, il y eut Samantha Smith - sous Andropov. L'histoire se répète. La voici.
Nous sommes en 1982, après la mort de Brejnev, à l'époque où le « monde libre »

*Samantha Smith, la première Greta Thunberg*




fait monter les enchères de la guerre nucléaire, provoquant une véritable hystérie collective en Occident en général et aux Etats-Unis notamment. C'est dans ce contexte, quelques jours simplement après le décès du dirigeant soviétique, que la jeune écolière américaine, Samantha Smith, envoie une lettre à Yuri Andropov, nouveau secrétaire général du parti communiste de l'URSS, dont le passé fait peur aux dirigeants de l'Ouest. L'on appréciera le timing. Voici la lettre :

**« Cher M. Andropov,**
**Je m'appelle Samantha Smith. J'ai dix ans. Félicitations pour votre nouvelle fonction. Je me suis inquiétée à propos d'une guerre nucléaire entre la Russie et les États -Unis. Est-ce que vous allez voter pour avoir une guerre ou pas ? Si vous ne le voulez pas, dites-moi s'il vous plaît comment vous allez faire pour qu'il n'y ait pas de guerre. Une autre question à laquelle vous n'êtes pas obligé de répondre, c'est que j'aimerais savoir pourquoi vous voulez conquérir le monde ou au moins notre pays. Dieu a fait le monde pour que nous y vivions ensemble dans la paix, pas pour nous combattre.**
**Bien à vous,**
**Samantha Smith »**



Andropov lui répond et l'invite, ce qui sera fait dès 1983.

**« Chère Samantha,**
**J'ai bien reçu ta lettre, qui ressemble à tant d'autres m'étant parvenues de ton pays et d'autres pays à travers le monde.**
**Il me semble –à en juger par ta lettre– que tu es une fille courageuse et honnête, semblable à Becky, l'amie de Tom Sawyer dans le célèbre livre de ton compatriote Mark Twain. Ce livre est connu et apprécié aussi dans notre pays par tous les petits garçons et toutes les petites filles.**
**Tu écris que tu es inquiète de l'éventualité d'une guerre nucléaire entre nos deux pays. Et tu demandes si nous allons faire quelque chose pour que la guerre n'éclate pas.**
**Ta question est la plus importante parmi celles que tout homme sensé peut poser. Je vais te répondre avec**

---

Дорогая Саманта!

Получил твое письмо, как и многие другие, поступающие ко мне в эти дни из твоей страны, из других стран мира.

Мне кажется, - я сужу по письму, - что ты смелая и честная девочка, похожая на Бэкки, подружку Тома Сойера из знаменитой книги твоего соотечественника Марка Твена. Эту книгу знают и очень любят в нашей стране все мальчишки и девчонки.

Ты пишешь, что очень обеспокоена, не случится ли ядерная война между двумя нашими странами. И спрашиваешь, делаем ли мы что-нибудь, чтобы не дать вспыхнуть войне.

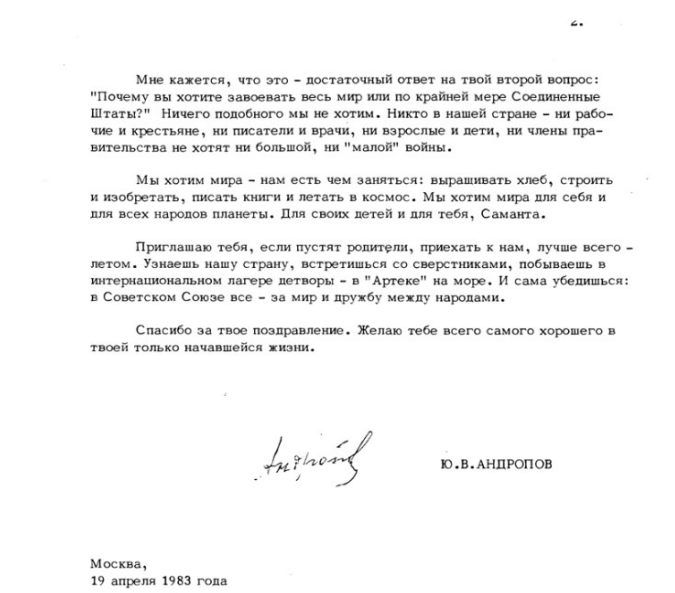
Твой вопрос - самый главный из тех, что мог бы задать каждый думающий человек. Отвечу тебе на него серьезно и честно.

Да, Саманта, мы в Советском Союзе стараемся делать все для того, чтобы не было войны между нашими странами, чтобы вообще не было войны на Земле. Так хочет каждый советский человек. Так учил нас великий основатель нашего государства Владимир Ленин.

Советские люди хорошо знают, какая ужасная вещь война. 42 года тому назад нацистская Германия, которая стремилась к господству надо всем миром, напала на нашу страну, сожгла и разорила многие тысячи наших городов и сел, убила миллионы советских мужчин, женщин и детей.

В той войне, которая закончилась нашей победой, мы были в союзе с Соединенными Штатами, вместе боролись за освобождение от нацистских захватчиков многих народов. Я надеюсь, что ты это знаешь по урокам истории в школе. И сегодня мы очень хотим жить в мире, торговать и сотрудничать со всеми своими соседями по земному шару - и с далекими и с близкими. И конечно с такой великой страной как Соединенные Штаты Америки.

И у Америки, и у нас есть ядерное оружие - страшное оружие, которое может в один миг убить миллионы людей. Но мы не хотим, чтобы оно когда-либо было пущено в ход. Именно поэтому Советский Союз торжественно, на весь мир объявил, что никогда - никогда! - не применит ядерное оружие первым ни против какой страны. И вообще мы предлагаем прекратить его дальнейшее производство и приступить к уничтожению всех его запасов на Земле.



Мне кажется, что это - достаточный ответ на твой второй вопрос: "Почему вы хотите завоевать весь мир или по крайней мере Соединенные Штаты?" Ничего подобного мы не хотим. Никто в нашей стране - ни рабочие и крестьяне, ни писатели и врачи, ни взрослые и дети, ни члены правительства не хотят ни большой, ни "малой" войны.

Мы хотим мира - нам есть чем заняться: выращивать хлеб, строить и изобретать, писать книги и летать в космос. Мы хотим мира для себя и для всех народов планеты. Для своих детей и для тебя, Саманта.

Приглашаю тебя, если пустят родители, приехать к нам, лучше всего - летом. Узнаешь нашу страну, встретишься со сверстниками, побываешь в интернациональном лагере детворы - в "Артеке" на море. И сама убедишься: в Советском Союзе все - за мир и дружбу между народами.

Спасибо за твое поздравление. Желаю тебе всего самого хорошего в твоей только начавшейся жизни.

Ю.В.АНДРОПОВ

Москва,
19 апреля 1983 года

**sérieux et honnêteté.**
**Oui, Samantha, nous en Union soviétique.**
**Tâchons de tout faire pour qu'il n'y ait pas de guerre sur Terre. C'est ce que veut tout Soviétique. C'est ce que le grand fondateur de notre État, Vladimir Lénine, nous a enseigné.**
**Les Soviétiques savent à quel point la guerre est une chose terrible. Il y a quarante-deux ans, l'Allemagne nazie, qui visait à la suprématie mondiale, a attaqué notre pays, brûlé et détruit plusieurs milliers de nos villes et villages, tué des millions d'hommes, de femmes et d'enfants.**
**Dans cette guerre, qui se termina par notre victoire, nous étions alliés avec les États-Unis : ensemble nous avons lutté pour la libération de nombreux peuples face aux envahisseurs nazis. J'espère que tu sais tout cela grâce à tes cours d'histoire à l'école. Et aujourd'hui nous voulons ardemment vivre en paix, commercer et coopérer avec tous nos voisins sur cette planète, qu'ils soient proches ou éloignés. Y compris bien entendu avec un aussi grand pays que les États-Unis d'Amérique.**
**En Amérique et dans notre pays il y a des armes nucléaires – de terribles armes pouvant tuer des millions de gens en un instant. Mais nous ne voulons jamais avoir à les utiliser. C'est précisément la raison pour laquelle l'Union soviétique a solennellement déclaré à travers le monde entier que jamais –jamais– elle n'utiliserait ses armes nucléaires en premier contre aucun pays. De manière générale nous proposons de mettre un terme à leur production et de procéder à la suppression de tous les stocks existants.**
**Il me semble que cela suffit à répondre à ta deuxième question : « Pourquoi voulez-vous faire la guerre au monde entier ou au moins aux États-Unis ?» Nous ne voulons rien de ce genre. Personne dans ce pays – ni les ouvriers et les paysans, ni les écrivains et les médecins, ni les adultes et les enfants, ni les membres du gouvernement – ne veut d'une guerre, grande ou petite.**
**Nous voulons la paix – et nous avons d'autres occupations : faire pousser du blé, construire et inventer, écrire des livres et s'envoler dans l'espace. Nous voulons la paix pour nous-mêmes et pour tous les peuples de cette planète. Pour nos enfants et pour toi, Samantha.**
**Je t'invite, si tes parents sont d'accord, à venir dans notre pays, l'été étant la meilleure saison. Tu découvriras notre pays, tu rencontreras des jeunes gens de ton âge en visitant un camp international pour enfants –Artek– au bord de la mer.**
**Et tu le constateras par toi-même : en Union soviétique, chacun est pour la paix et l'amitié entre les peuples.**
**Merci pour ta lettre. Je te souhaite le meilleur dans la vie.**

**I. Andropov**

Alors comme maintenant, les enfants doivent sauver le monde de l'incompétence et de la folie des adultes. Le problème

fondamental de cette position étant qu'ils grandissent (inévitablement), leur incompétence et leur folie n'est donc qu'une question de temps. Il est alors fondamental, à la fois de les bloquer dans l'enfance (par exemple, Greta n'a plus besoin d'aller à l'école) et d'agir très vite pour leur donner une dimension médiatique, le temps joue contre eux.

À l'époque aussi la dimension médiatique a été parfaitement maîtrisée de part et d'autre. Non seulement les médias soviétiques ont largement couvert l'évènement, mais les grands journalistes américains se battaient pour des interviews de la jeune « ambassadrice de la paix » et l'accompagnent lors de son séjour. Elle va, tout comme Greta, se rendre devant l'organe représentatif du pays, à savoir le Soviet suprême, mais Andropov, pour raison de santé ne pourra la rencontrer personnellement, en revanche il discutera avec elle au téléphone. Ensuite, elle écrira un livre sur son voyage en URSS, où finalement elle a découvert des êtres humains.

Les enfants sont toujours utilisés dans les opérations de com politique, car ils sont (et ont) le visage de l'innocence. Les gens les croient donc sur parole. L'on se rappellera la mise en scène des Casques blancs avec la fausse attaque chimique de Douma en Syrie, démentie par l'enfant lui-même. Étrangement, la presse occidentale s'est beaucoup moins intéressée à lui à ce moment-là.

Samantha Smith alors, Greta Thunberg aujourd'hui, sont les jouets de gouvernants qui ont besoin d'une baguette magique pour résoudre ce qu'ils ne peuvent faire. Et quitter le pouvoir, ils n'en ont pas l'intention. Alors Samantha continue après l'URSS d'être « l'ambassadrice de la paix dans le monde » et mourra dans un crash aérien en 1985.

Une carrière très courte. Greta fait le tour du monde des Parlements pour diffuser des messages apocalyptiques.

Les temps ont changé, les messages des adultes aussi. Dans les années 80, l'Occident avait une victoire à mener sur l'URSS et la faiblesse grandissante de celle-ci l'encourageait. La Pax americana se rapprochait, elle pouvait avoir le visage de Samantha. Aujourd'hui, nous sommes en plein zastoï (stagnation) néolibéral, le message n'est plus un message d'espoir, mais de peur. Nous avions une Samantha souriante et pleine de vie, nous héritons d'une Greta cyborg, image d'une humanité en perte d'elle-même.

Finalement, les temps changent, les technologies restent.

K.B-G.

# « Pour une écologie humaniste »

**Julien AUBERT**
Député, Président d'Oser la France

Oui, nous faisons l'expérience d'une évolution climatique historique. Oui, cette évolution constitue un vrai défi pour les conditions de vie de l'espèce humaine.

Devons-nous nous arrêter pour autant aux propos catastrophistes de **Greta Thunberg** ?[1] L'espèce humaine a connu très régulièrement des annonceurs de la fin du monde, particulièrement pendant les périodes troublées. On les appelle « millénaristes » et leur pensée est souvent plus de l'ordre de la croyance que de celui de la raison. Sur la question du climat, nous ne pouvons pas nous laisser submerger par l'émotion, voire par la peur, mais exercer notre raison, surtout quand la propagation de cette peur est financée par des milliardaires et des lobbys dont les intérêts sont bien opaques.

Quatre grandes divergences majeures existent entre ceux que l'on peut appeler « les écolo-millénaristes », qui prônent le grand effondrement, et les promoteurs d'une écologie humaniste, une écologie de Droite. Il est urgent de les expliciter.

## *Première divergence : les efforts de chaque Nation doivent être proportionnés*

Les écolo-millénaristes proposent comme solution au réchauffement climatique[2] de diviser par 6 ou 8 les émissions de $CO_2$, sans tenir compte de la situation de chaque pays. En France, où nous pesons 1 % du problème, cela revient à consentir à des efforts hors normes pour bouger quelque dix millièmes de température. Que se passe-t-il concrètement à Washington, Pékin et New Delhi, là où se joue le cœur du problème ? On nous rétorque que la France doit faire autant d'efforts que les autres, alors que nous sommes de biens meilleurs élèves, « pour montrer l'exemple ». Qui peut croire que si demain la France renonçait à la bombe nucléaire, Pékin la suivrait, par exemple ? C'est naïf.

# *Deuxième divergence : adapter nos modes de production ne veut pas dire les détruire*

Les écolo-millénaristes n'expliquent jamais ce que signifie exactement cette division par 6 ou 8 des émissions de $CO_2$ : la fin de l'élevage[3] car il produit des GES (d'où l'insistance sur le véganisme), la fin d'une partie de l'industrie, la fin des déplacements aériens (et donc des échanges, et du tourisme). Ce sont donc des millions d'emplois concernés. Faut-il jeter une partie du pays dans la pauvreté pour leur bien ? Pourquoi n'a-t-on pas de débat démocratique ?

l'Opinion

Se connecter S'abonner

Politique Economie International Opinions Dossiers Vidéos Blogs THE WALL STREET JOURNAL. Conférences

Accueil › Economie › Jean-Louis Peyraud (Inra): « Elevage et climat, arrêtons les discours simplistes ! »

INTERVIEW

Mise au point

## Jean-Louis Peyraud (Inra): « Elevage et climat, arrêtons les discours simplistes ! »

Irène Inchauspé · Muriel Motte · 06 janvier 2019 à 17h45

Si on peut envisager une diminution de 10% à 15% de la production de viande, les ruminants jouent un rôle essentiel dans la préservation de la biodiversité

Jean-Luc Peyraud, chargé de mission auprès du directeur scientifique agriculture de l'INRA à Paris, en charge des recherches en productions animales.
© Capture Space TV

## *Troisième divergence : il faut explorer le champ des technologies existantes ou nouvelles qui peuvent nous permettre de relever le défi*

En effet, les écolo-millénaristes refusent que la Science puisse régler le problème du $CO_2$ : on ne peut pas « tricher » en captant le $CO_2$ dans le sol, la diminution des émissions ne peut passer que par un alter-modèle. Seul un changement de modèle capitaliste au profit d'un modèle malthusien (diminution de la population notamment) et « sobre » (un euphémisme pour remettre en cause à peu près tous les usages actuels) est acceptable. Rappelons que des solutions existent, qui relativisent l'agitation et la panique : la start-up cana-dienne Carbon Engi-nee-ring pour-rait par exemple avoir la solu-tion idéale pour captu-rer les émis-sions de gaz carbo-nique à grande échelle.
Elle a en effet imaginé un bâti-ment capable d'as-pi-rer chaque année autant de $CO_2$ dans l'at-mo-sphère que 40 millions d'arbres. Le projet de Carbon Engi-nee-ring est en partie financé par le milliardaire Bill Gates[4].
Dans le même état d'esprit, en France, les écolo-millénaristes détruisent les centrales nucléaires qui permettent de lutter contre le réchauffement climatique en décarbonant l'économie. Cherchez l'erreur ! La raison : là encore, on invoque le « danger nucléaire » en agitant les peurs.

# Quatrième divergence : l'humain n'est pas l'ennemi de la planète, il doit rester au cœur de nos projets

Le plus grave enfin : les écolo-millénaristes veulent évacuer l'Homme de leur raisonnement intellectuel. En effet comme je l'ai déjà écrit, ils se focalisent sur la peur et le diagnostic, en gelant derrière tout débat. Or, un médecin peut être le premier à détecter une maladie mais être mauvais à la soigner. Pour l'écolo-millénariste, le vrai problème de la planète, son cancer, c'est l'humain. L'humain qui produit, transforme, détruit, pille, chasse. Une des solutions serait ainsi de faire moins d'enfants, avancent même certains.

Tous ont un argument massue : face au danger, un seul chemin est possible. En faisant cela, ils nient la capacité de choix de l'homme sur son destin, le rôle de la démocratie (qui doit pour eux s'effacer devant l'Expert). Plus pernicieux, en expliquant que l'Homme doit respecter la Nature et s'adapter aux contraintes, ils remettent en cause involontairement l'apport du judaïsme, du christianisme, et des Lumières qui fait de l'Homme le cœur de tout système. Ce n'est plus la loi de Dieu, comme au Moyen-Age qui doit s'imposer, mais celle de la Planète. Celle-ci a ses clercs, ses dogmes, ses excommunications. Ne pas écouter la bonne parole, c'est être climatosceptique[5], l'équivalent de sataniste ou païen il y a mille ans. Voilà comment le parlementaire est sommé d'aller écouter le sermon car la vérité n'est plus dans l'hémicycle, dans la démocratie héritée de l'Humanisme, mais en surplomb des hommes.

En conclusion, il ne faut pas nier que notre modèle de consommation est excessif et que nous avons abîmé une partie du globe non seulement en extrayant des ressources mais surtout en artificialisant, en urbanisant, en polluant. De là, au nom de l'urgence, à vouloir basculer sans débat dans un modèle soi-disant anticapitaliste mais surtout antihumaniste, il y a une grande marge. Surtout quand ce millénarisme vert s'acoquine avec la mondialisation qu'il prétend exécrer en soutenant un gouvernement qui ratifie le CETA[6].

On ne bâtira pas une écologie alternative sans la connaissance, sans la science, sans le débat et surtout sans l'homme.

*J.A.*

**NOTES**

1. https://www.lopinion.fr/edition/politique/tritium-greta-ceta-pouvoir-cauchemars-193533

2. https://www.lopinion.fr/video/decryptage/pourquoi-l-antarctique-est-moins-impacte-rechauffement-climatique-193724

3. https://www.lopinion.fr/edition/economie/jean-louis-peyraud-inra-elevage-climat-arretons-discours-simplistes-173584

4. https://www.lopinion.fr/edition/economie/microsoft-bill-gates-dix-ans-deja-155091

5. https://www.lopinion.fr/edition/politique/retour-climatosceptiques-110246

6. https://www.lopinion.fr/edition/international/comment-france-profite-deja-ceta-192825

# Critique de l'écologie politique

**Henri FENG**
**Auteur, docteur en histoire de la philosophie**

Globalisation des échanges oblige, tous les partis politiques ainsi que tous les médias de masse français prédisent, quasiment, l'apocalypse depuis plusieurs mois. Il convient de comprendre les raisons profondes d'une telle conversion à l'écologie politique.

## *Vers un nouvel ordre écologique ?*

Un vent de chaleur souffle sur la France. En effet, les derniers résultats électoraux (ceux des élections européennes du 26 mai dernier) manifestant un certain plébiscite pour la cause écologique (le candidat d'EELV, Yannick Jadot, a récolté 13,5% des voix) et le début prématuré de la canicule (avec des pics de chaleur dépassant les 45° C, comme à Carpentras, par exemple) ont préparé la société française à subir un véritable tournant *écolo-sociétaliste* : le moment de l'effacement définitif de la chose politique. Seulement, tout ceci ne mériterait -il pas un peu de nuance ? D'abord, le vote écologiste du dernier scrutin doit être relativisé dans la mesure où celui-ci n'a concerné que 50 % des inscrits sur les listes électorales. De plus, un récent sondage, réalisé par *Opinion Way* pour *PrimesEnergie.fr* (publié, le 5 avril, sur le site de *National Geographic*), révèle que 23 % des Français ne croient pas encore au réchauffement climatique, ce qui n'empêche pas la droite comme la gauche de faire la course à l'échalote, chacun voulant montrer qu'il est plus écologiste que l'autre, notamment aux 18-25 ans. Pour autant, d'un point de vue plus général, les faits climatiques donnent-ils vraiment tort aux idées *climatosceptiques* ?

Par ailleurs, il faut noter que la culture occidentale est, fondamentalement, écologiste. Durant l'Antiquité, la cosmologie et l'écologie étaient les deux faces d'une même pièce de monnaie. Parce que le respect et l'humilité à l'endroit de l'Univers vont logiquement de pair avec ceux à l'endroit de l'écosystème. Chaque élément vivant (le végétal, l'animal et l'homme) constitutif de la faune et de la flore devrait avoir vocation à participer à l'équilibre naturel. Or, l'homme est le seul être de la chaine des vivants doué de culture. Et, à partir de l'avènement jumelé de l'humanisme et du positivisme, la culture est devenue synonyme de technoscience. Dès lors, les développements économiques et industriels des démocraties modernes ont érigé une immense cheminée à ciel ouvert finissant par réchauffer exponentiellement

l'atmosphère. Par conséquent, l'humanisme et son extension, le transhumanisme, ouvrent-ils, réellement, une perspective apocalyptique pour notre planète ?
Dans sa *Critique de la faculté de juger* (publiée en 1790), **Emmanuel Kant** (1724-1804) avait formulé la thèse écologiste suivante :

> **« Un produit organisé de la nature est celui en lequel tout est fin et réciproquement aussi moyen »[1]**

En l'occurrence, la philosophie des *Lumières* n'entendait pas rompre le lien originel entre l'homme et la nature. C'est dans cette perspective que Luc Ferry avait écrit *Le nouvel ordre écologique*[2] : l'humanisme pouvait se prévaloir de toute forme d'environnementalisme. Il s'agit, en résumé, de la défense de la singularité humaine, mais cultivée en accord avec les nécessaires phénomènes naturels. Or, le capitalisme, sous sa forme strictement industrielle (avant de se financiariser), se fondait sur l'idée de production massive en un minimum de temps.

La mécanique était programmée pour être l'outil majeur de tout développement économique. Mais, depuis lors, la machine s'est emballée au point d'aliéner l'homme à ses mécanismes : les temps sont modernes quand l'avenir file en dépit de son passé. Dans cette course effrénée contre la montre, l'homme a célébré le règne des machines à vapeur et des usines à charbon pour en arriver à vanter celui des réacteurs nucléaires. En attendant, un certain écologisme (celui des années quatre-vingt-dix), faisant fi de la catastrophe de Tchernobyl (le 26 avril 1986), avait proclamé, à grands cris, l'efficacité du nucléaire pour produire plus d'électricité, et ainsi, inventer les véhicules qui n'émettraient plus de gaz carbonique. Les gaz à effet de serre ne seraient plus qu'un lointain souvenir. Puis, le pétrole et ceux qui le produisent auraient à s'étioler, voire à disparaitre.
Cependant, le réchauffement climatique n'a jamais cessé, et s'est même accéléré en quelques années. Les typhons et les ouragans font montre d'une fréquence et d'une violence, à chaque fois, inégalées. De plus, l'accident nucléaire de Fukushima *Daiichi*, survenu après le passage d'un immense tsunami (en mars 2011), a réintroduit un caillou dans la chaussure des lobbyistes de l'atome, comme *Areva* (dont le nom est, à présent, *Orano*).

orano
Donnons toute sa valeur au nucléaire

Pour autant, les énergies alternatives, telle l'éolienne, coûtent beaucoup trop chères et enlaidissent les paysages, au même titre que les poteaux électriques ou les centres commerciaux. Ce sont, finalement, les Chinois qui, voyant la possibilité d'investir un nouveau marché, ont produit en masse des panneaux solaires. Toujours selon la logique des marchés financiers, il faudrait inonder la planète de ces produits utiles et bon marché. Il

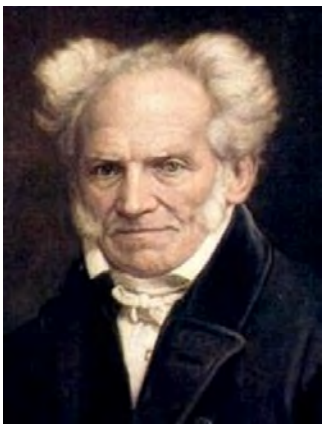
s'agirait, en réalité, de pouvoir nucléariser la production comme la consommation d'énergie : *À chaque foyer son électricité*.
L'innovation étant fondamentale en technologie (comme en économie), l'offre doit toujours pouvoir annoncer la demande à venir. Mais tout cela a un coût. Tel est le prix de toute transition (énergétique ou pas) : la voiture électrique, encore très chère, requiert davantage d'électricité, autrement dit davantage de nucléaire. Pour l'heure, aucun réacteur de type European Pressurized Water Reactor (« réacteur pressurisé européen », initialement) ne fonctionne encore (il n'y a seulement qu'un réacteur de troisième génération en France, celui de **Flamanville**, depuis 2006). Qui peut oublier que l'énergie atomique est à maitriser avec une extrême précaution, et ce, tout en demeurant la seule solution viable pour produire un maximum d'énergie en un minimum de temps ?

Telles sont des voies menant vers l'impasse. En outre, jusqu'où mènera la guerre de l'uranium ?
Aujourd'hui, au Mali et au Niger, et demain sur la Lune, voire au-delà. Dans tous les cas, la guerre des énergies fossiles n'entre pas en contradiction avec celle des ressources naturelles. Bien au contraire. Car rien n'empêchera la guerre de l'eau de se déclencher. Devant ce constat, les maîtres de la Silicon Valley auront beau jeu d'imposer leur ordre transhumaniste. De fait, les technosciences ne sont pas tant, pour la Terre, le poison que l'antidote. *In fine*, les excès anthropiques (ceux de l'ère de l'Homme, ou de l'Anthropocène) génèrent plus qu'ils n'entravent les nouveaux projets *techno-économiques*. De fait, le nouvel écologisme doit se concevoir comme étant le juste complément du technoscientisme. Dernier exemple en date : l'avènement des trottinettes électriques. En réalité, l'individu n'aura jamais été aussi atomique.

# *L'écologie politique, ou la grande imposture*

C'est bien connu : derrière une posture, il y a toujours une imposture. En réalité, tout ne devrait pas être politique. Depuis l'avènement des *Lumières*, l'ordre politique a fini par s'étendre dans toutes les activités humaines, que celles-ci soient scientifiques, philosophiques, ou esthétiques. En d'autres termes, la politique était, avant, la simple affaire des rois. Mais l'homme moderne finit par acquérir, inconsciemment, la certitude que la politique, en tant que science de la manipulation des masses, constituait la spécificité de l'intelligence humaine. Malgré tout, l'histoire des idées a une cohérence inégalée : l'ère antique était celle du tout cosmologique, l'ère médiévale celle du tout théologique et l'ère moderne celle du tout politique. Toute la question est, alors, de savoir ce que l'on entend par politique au XXI$^{ème}$ siècle, mais, dans le même temps, de comprendre ce qui relève de l'économie politique, ceci signifiant l'économie rendue inhérente à la politique. En d'autres termes, l'oubli de l'être[3] et la mort de Dieu[4] ont provoqué, successivement, et l'obsession de l'État et l'idolâtrie de l'homme, voire de l'individu. On pourrait évoquer, ici, des causes essentiellement matérielles en rappelant la financiarisation de l'économie à partir de la première moitié du XX$^{ème}$ siècle, la crise de 1929 passant par-là. Mais, est-ce suffisant quand l'on sent une dissolution apparente de la politique dans le grand marché mondial ? Quelque chose était, en effet, en germe dès la fin du XVIII$^{ème}$ siècle.
Arthur Schopenhauer (1788-1860) avait mis en évidence, dans *Le Fondement de la morale* (publié en 1841), une dérive propre

à son temps dans l'Europe continentale : « La puissance coercitive, ici, c'est *l'État*, dont l'unique fin est de protéger les individus les uns contre les autres, et tous contre l'ennemi extérieur. Quelques philosophailleurs allemands, tant notre époque est vénale ! ont tâché de le transformer en une entreprise d'éducation et d'édification morales : on sent là-dessous le jésuite aux aguets, prêt à supprimer la liberté des personnes, à entraver l'individu dans son développement propre, pour le réduire à l'état de rouage dans une machine politique et religieuse à la chinoise »[5]. Les philosophailleurs en question sont Fichte, Schelling et Hegel, le dernier étant celui que « le solitaire de Francfort » vouait aux gémonies durant toute sa carrière.



Toujours est-il que **Schopenhauer** ne s'arrête pas là dans sa volonté de d'écarter la politique de l'activité philosophique :

> **« Les gouvernements semblent pour principe avoir adopté le mot de Quinte-Curce[6] : *Nulla res efficacius* multitudinem *regit, quam superstitio : alioquin impotens, soeva, mutabilis ; ubi vana religione capta est, melius vatibus, quam ducibus suis paret* [Rien de meilleur pour mener la multitude, que la superstition. Sans la superstition, elle est emportée, cruelle, changeante : une fois séduite par les mensonges d'une religion, elle obéit mieux à ses sorciers, qu'elle ne faisait à ses chefs] ».[7]**

Chemin faisant, il souligne que l'État se retrouve dans l'obligation de « pourvoir aussi aux besoins métaphysiques de ses membres »[8].

Par conséquent, le politique sait mieux que quiconque que la manipulation d'une population passe autant par l'art de persuader que par l'art de convaincre : aussi bien par la capacité d'obtenir l'adhésion au moyen de sentiments que par celle d'obtenir l'adhésion au moyen d'arguments rationnels. Voilà pourquoi, en tout lieu comme en tout temps, l'angoisse – en tant que mal-être disant indéfiniment « peut-être » – constitue l'émotion la plus mobilisatrice. À l'évidence, les ultimes colères du Ciel devaient requérir une prophétesse sur fond de télé-évangélisme : Greta Thunberg, l'actuelle icône suédoise de l'écologisme (16 ans).

En suivant la démonstration schopenhauerienne selon laquelle la politique n'institue, bon gré mal gré, qu'une autre forme d'ordre théologique, on ne peut y voir que le mépris d'un énième *Lumière* contre les croyances. Or, il n'en est rien. Ce serait ignorer le fil conducteur d'une pensée aussi complexe que possible, pour laquelle « le monde est ma volonté » avant même d'être « ma représentation »[9], et ce, dans la mesure où « l'animal sent et perçoit, l'homme pense et sait ; tous les deux ils *veulent* »[10]. On ne badine pas avec la vie ici. Mais on ne tombe pas, pour autant, dans l'ornière du *véganisme*, un dernier appendice de l'écologisme. En outre, Schopenhauer figure, certainement, parmi les premiers à voir que le politique tend à s'agenouiller devant le technoscientisme au nom de l'héritage humaniste du XVIII$^{ème}$ siècle. Autrement dit, le respect que l'homme doit à l'endroit de l'écosystème ne devrait, en aucun cas, être suscité par un quelconque État. À la manière d'un Rousseau, l'auteur du *Fondement de la morale* a l'intuition d'une union originelle avec la nature, une union liée au vouloir-vivre consubstantiel à chaque chose de l'Univers. Ainsi, Schopenhauer ne voit en la politique qu'un moyen, et non une fin en soi. En définitive, l'ordre métaphysique aurait dû continuer à asseoir sa suprématie sur l'ordre politique. De fait, une civilisation perd toujours quelque chose au fil du temps.

Un autre *anti-Lumière* – cette fois-ci plus direct – a mené une critique radicale du primat du politique sur tout autre chose : Friedrich Nietzsche (1844-1900). Celui-ci a affirmé la perspective artistique contre l'ensemble des champs intellectuels :

**« *Les philosophes véritables sont des hommes qui commandent et qui légifèrent* : ils disent " il en *sera* ainsi ! ", ils déterminent en premier lieu le vers où ? et le pour quoi faire ? de l'homme et disposent à cette occasion du travail préparatoire de tous les ouvriers philosophiques, de tous ceux qui se sont rendus maîtres du passé, – ils tendent une main créatrice pour s'emparer de l'avenir et tout ce qui est et fut devient pour eux, ce faisant, moyen, instrument, marteau. Leur « connaître » est un *créer*, leur créer est un légiférer, leur volonté de vérité est – *volonté de puissance*. – Existe-t-il de tels philosophes aujourd'hui ? A-t-il déjà existé de tels philosophes ? Ne *faut*-il pas *nécessairement* qu'existent de tels philosophes ?..... »[11]**

La notion de *volonté de puissance* renvoie du côté de la création, celle-ci étant essentiellement artistique. Parce que, si la volonté n'est pas créatrice, elle n'est plus que volonté de néant[12], ou bien vengeance intériorisée[13]. En outre, une nuance doit, aussi, s'entendre : la volonté est, d'abord, artistique, et aucunement esthétique (lorsqu'il était encore schopenhauerien, le philologue de formation affirmait que « la volonté est l'inesthétique en soi »[14]) : telle serait la supériorité de l'artiste sur son œuvre. Quoiqu'il en soit, le tout politique est une voie sans issue, notamment lorsqu'il s'agit de juger la puissance de la nature. Et le plastique ne peut que s'effacer face au musical. La *Nature*, ou l'opéra que tout le monde n'entend pas.

La grande politique a été annihilée pour faire place à une démagogie allant de pair avec la nouvelle économie : celle dont la devise essentielle est la donnée informatique. Le citoyen *lambda* ploie devant le libre-arbitre, par essence, universel et ne perçoit point son aliénation à l'économie de marché : à l'ordre du « j'échange, donc je suis ». Certains parlent, à ce sujet, de « green business », mais ne serait-ce pas, d'abord, un pas de plus vers la *transhumanité*. Après tout, l'application d'un *smartphone* ne tend-il pas à polluer (psychologiquement) plus qu'aucune autre chose sur Terre ? Et l'appareil également, très nocif en lui-même (d'après l'Agence française de l'environnement et de la maîtrise de l'énergie, en 2017)... En conclusion, le *transhumanisme* n'est pas un *antihumanisme*, mais bel et bien le dernier prolongement de l'humanisme. Et l'écologie, à défaut de devoir être politique, devrait plutôt être intégralement éthique. Et rien d'autre.

*H.F.*

[1] E. Kant, *Critique de la faculté de juger*, trad. par A. Philonenko, Paris, Vrin, coll. Bibliothèque des Textes Philosophiques, 1993, §66, p.301.

[2] Luc Ferry, *Le nouvel ordre écologique*, Editions Grasset, 1992.

[3] M. Heidegger, *Être et temps*, trad. par F. Vezin, Paris, Gallimard, coll. nrf, 1976, p.25 sqq.

[4] F. Nietzsche, *Le gai savoir*, trad. par P. Wotling, Paris, Flammarion, coll. G.F., 1997, §125, pp.176-178.

[5] A. Schopenhauer, *Le Fondement de la morale*, trad. par A. Burdeau, Paris, Librairie Générale Française, « le livre de poche-classiques de la philosophie », 1991, pp.167.

[6] Un historien romain. Il serait né durant le 1er siècle de notre ère.

[7] A. Schopenhauer, *Le Fondement de la morale*, op. cit. p.168.

[8] Ibid.

[9] A. Schopenhauer, *Le monde comme volonté et comme représentation*, trad. par A. Burdeau, Edition revue et corrigée par R. Roos, Paris, P.U.F., coll. Quadrige, 1966. §1, pp.25-27.

[10] Ibid., §8, p.66.

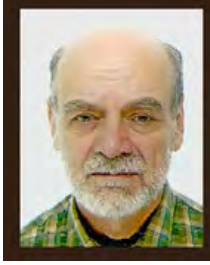
[11] F. Nietzsche, *Par-delà bien et mal*, trad. par P. Wotling, Paris, Flammarion, coll. G.F., 2000, §211, pp.181-182.

[12] F. Nietzsche, *La généalogie de la morale*, trad. par I. Hildenbrand et J.Gratien, Paris, Gallimard, coll. folio-essais, 1971, Troisième dissertation, §28, p.195.

[13] Ibid., Première dissertation, §10, pp.35-39.

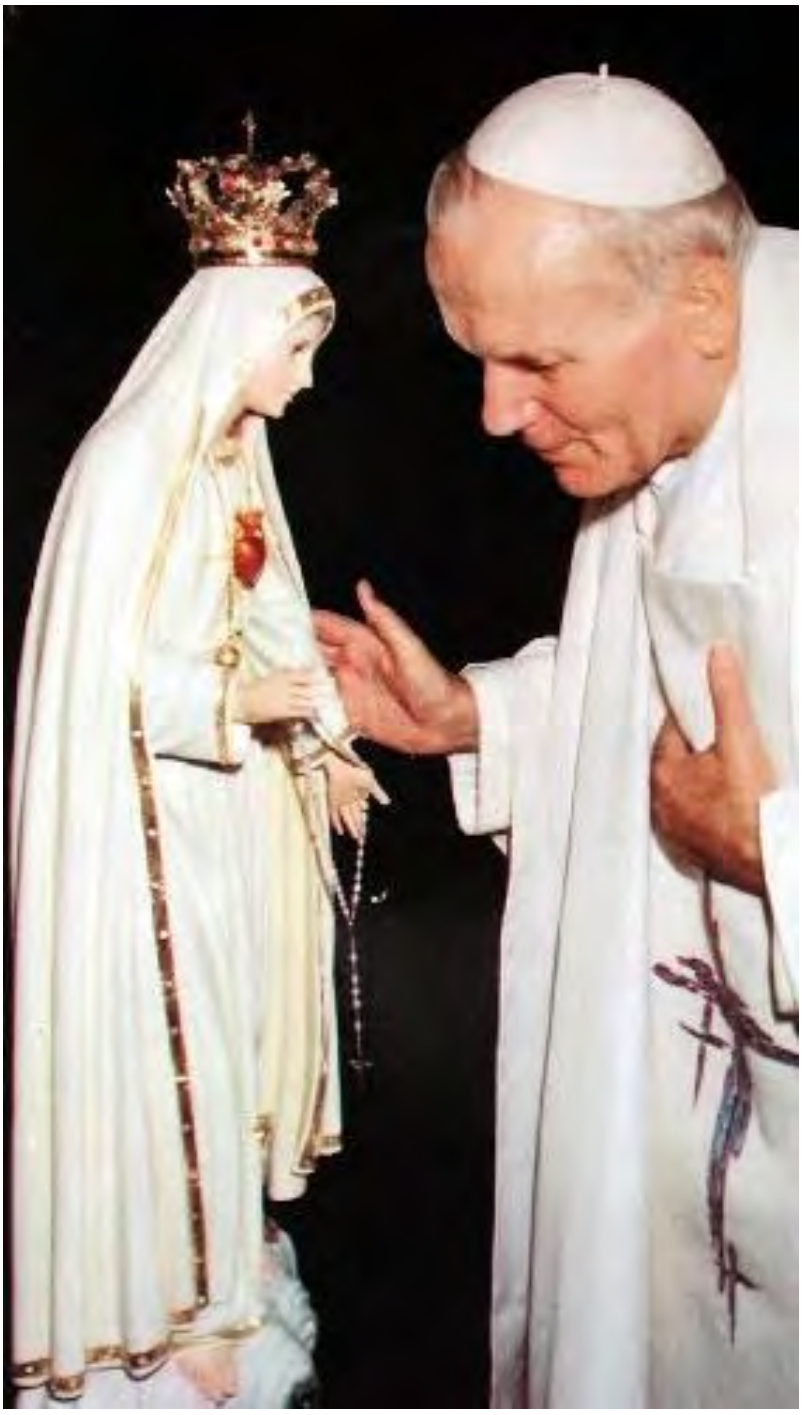
[14] F. Nietzsche, *L'origine de la tragédie*, trad. par J.Marnold et J.Morland (1906), Edition électronique v. :1,0 : Les Échos du Maquis, 2011, §6, p.34.

# CATHOLICISME DE L'OUEST, SAINT OU MALSAIN ?



Roland PAINGAUD

Privés de la vaillance collective qui émana du troupeau lui-même durant des siècles, les catholiques de l'Ouest aménagent leur survie intérieure en vernissant d'évangile les nouvelles dépravations du monde, en ne prononçant aucun enseignement du Christ qui soit en conflit avec qui que ce soit, pourvu qu'en échange ils gardent leur relation privilégiée avec une famille archétypale. Ces catholiques, dans la dissolution du troupeau, ont surinvesti l'humanité de la Sainte-Famille, et vivent dans une sorte d'intimité, sinon avec le père, du moins avec la mère et le fils. Les plus fervents ont remplacé la crainte de Dieu par une promiscuité flatteuse avec son entourage familial !
Non seulement le monothéisme se désacralise par le sentimentalisme occulte de Marie, mais Jésus lui-même n'a plus d'importance par sa voix, l'enseignement sacré, mais qu'en tant que ciment familial. Cette tendance pseudo-spirituelle aggrave les dévoiements reprochés habituellement au catholicisme. J'ai personnellement entendu un animateur de radio pro-catholique français pleurnicher sans raison précise en invoquant Marie, ce qu'en plusieurs années il n'avait jamais été au bord de faire au sujet du Christ. Il faut dire que Jean-Paul II extériorisait copieusement son culte de Marie. Ce qu'est Marie, l'élue, la



douceur invulnérable, la félicité de tous les membres meurtris du foyer, la dévotion à Dieu est incapable de le procurer, car Dieu suscite moins le soulagement des blessures que l'élévation intraitable du blessé.

Le glissement du monothéisme vers le sentimentalisme est l'abandon de l'univers dont l'homme tentait les loteries par risque spirituel, pour un univers féminin environnant épanouissant, aux quêtes superflues. Entre autres à l'origine de la névrose climatique, ce renoncement au mysticisme aventureux pour le mysticisme domestique est la victoire du féminisme de l'Ouest, sa domestication de l'infini, du climat, et finalement de Dieu. Les loteries gagnantes de la spiritualité mâle blanche et l'Occident sont la même chose : patrimoine accumulé dans l'anneau de latitude constante d'Anchorage, USA Alaska, à Anadyr, Russie, par l'est. L'anneau planétaire, dont les interruptions océaniques sont des transports plus que des extrémités définitives, est l'écoumène de la chrétienté blanche, par opposition aux isolats. La disparition de cette spiritualité dans l'Ouest (Etats-Unis inclus) pour le sentimentalisme laissera un champ de bataille de pirates, où le féminisme blanc anti-patriotique actuel renouera avec le sexisme prononcé pour gagner sa place chez les pirates dominants. La Russie et sa confraternité, contrairement à l'erreur bien-intentionnée, ne sont pas européennes, mais l'Est de l'anneau Occident, comme est oriental le Maroc qui finit… à l'ouest de l'Espagne ! Conquête non-européenne de l'Est, cet arpège singulier de note fondamentale la chrétienne blanche s'entend dans l'Ouest de l'anneau, la symphonie disloquée, où il enrage certaine communauté non chrétienne, à l'ouïe sensible puisque « destinataire » de la voix divine, experte en propagande, en particulier de sa victimisation, dont la malveillance sous couvert de lucidité, sapant l'Ouest entier, fait lever une haine contre cet Est plus grande que quand il était communiste, un comble qui n'intrigue pas le veau chrétien ouest-européen ou américain.

D'une famille traditionnellement catholique, ce que j'éprouve aujourd'hui envers l'idolâtrie catholique ne ressortit pas à la bienveillance. J'y avais appris « Dieu est amour ». Mais ceci voulait dire : si ma progéniture est victime d'un pédomaniaque (pédophile est un mot erroné), je dois terrasser le pédomaniaque, et si l'enfant est sauvé sans mort du pédomaniaque, par amour de Dieu à travers l'humanité, je dois

***Des évangéliques du Brésil participent à un baptême collectif dans le Jourdain, à Yardenit (Israël). | Menahem Kahana / AFP***

offrir au pédomaniaque une chance de rédemption. A cet enseignement de Jésus, le christianisme de l'Ouest a substitué l'obreptice « *que l'enfant espère mon secours ou pas est secondaire, le combat est toujours fautif, la révélation chrétienne est l'amour envers le pédomaniaque tel qu'il est* ». « *Amour* » est ainsi devenu la voie royale de toutes les insanités ; « *l'amour de l'argent* » sera bientôt chrétien parce qu'il y a le mot dedans.

L'amour du prochain était la communion transcendant la compétition de deux compatriotes bibliques déjà proches par le sort, et devient l'amour obligatoire envers l'occupant du terrain, le migrant transcontinental, un quasi flux atmosphérique écologique, dans une mystification rousseauiste de l'ingénu déshérité, mystification dont l'équipe championne Clinton-Soros constitue désormais l'obédience de prégnance universelle, citée aux mentions d'honneur universitaires (Harvard, Oxford, ... ).

Ainsi les masses déshéritées deviennent le tremplin électoral décisif, car le déshéritement est le prétexte de tous les programmes de « redistribution », toutes les spoliations, même de la nation.

L'électoralisme, la substance putrescible indéfectible de la démocratie, est inexorablement la destruction de ce qui fût chèrement édifié, en commençant par la nation, car la promesse illimitée aux foules de donner ce qui n'existe pas l'emportera toujours sur la promesse limitée aux vigies de sauvegarder ce qu'elles veillent. Le catholicisme de l'Ouest se range tendanciellement à l'obédience Clinton-Soros parce qu'elle est à la fois structurée, c'est-à-dire assez durable pour la carrière, et non-violente, au moins statutairement, c'est -à-dire n'est pas censée comporter d'engagement physique ; carrière et

immunité, deux moyens qui sont régulièrement devenus la fin, à la place du royaume divin, chez les catholiques professionnels, c'est-à-dire le personnel clérical de carrière, qui ne sont pas les fondateurs de l'Église. Ainsi l'amour du faux prochain prôné par l'Église de l'Ouest sème-t-il la haine informulée de la nation, qui est le peuple partageant un destin avant de partager un terrain, c'est-à-dire le troupeau chrétien ; le troupeau chrétien n'a jamais été un troupeau de circonstances, mais un troupeau déjà constitué par l'identité à laquelle le berger ajoute le besoin d'élévation ; l'hostilité chrétienne à l'Ouest, pape en tête, se déchaîne, mais contre les patriotes, alors que l'attachement à la patrie est le premier dépassement spirituel, l'aube de la foi en Dieu. Les hiérarchies catholiques de l'Ouest, après des générations de sélection, ne se confondent pas avec les administrations féminismo-socialistes vociférantes contemporaines, mais plutôt avec le psychisme non-concurrentiel, son intimisme, introverti, pédomaniaque en douceur.

L'amour excluant le combat, alors que l'enseignement chrétien initial est « le combat ne doit pas exclure l'amour », devait aboutir à des chrétiens de l'Ouest vernissant d'évangiles les tueries de l'invasion islamique au moyen de processions passives à la bougie, et de déclarations compréhensives ignobles aux assassins, dans une théâtralisation de bas étage, pour intellectuels ratés, cette spécialité française dans le profane comme dans le sacré. Quand le combat du troupeau est requis, qu'elle soit tactique ou lâche, la passivité est la passivité, elle n'est pas en soi de l'amour, ou du christianisme.

Si vous suivez les chrétiens de l'Ouest, autant masse que hiérarchie, presse, radios, livres, qui vous inculquent « l'amour supplante le combat », vous les suivez dans une dégénérescence de l'amour chrétien, et vous les suivrez de fil en aiguille dans bien pire.

***R.P.***

# Nationalisme et révolution : le cas ukrainien

(1ère partie)

Lucien CERISE
Docteur en philosophie, écrivain et conférencier.

Le nationalisme ukrainien a eu plusieurs pères fondateurs, intellectuels et hommes d'action. Dans le champ théorique, c'est l'œuvre de Dmytro Dontsov (1883-1973) qui domine les autres et qui est aujourd'hui appliquée en Ukraine presque à la lettre. Dmytro Dontsov est parfois surnommé le « Charles Maurras ukrainien » car il lui a repris la notion de « nationalisme intégral ».

## *Aux origines du nationalisme ukrainien : Dmytro Dontsov*

Pour être juste, il faudrait dire un anti-Maurras, tant les conceptions des deux penseurs divergent sur le fond, au-delà d'une formule empruntée. On parle beaucoup de la germanophobie de Maurras. Il s'agissait surtout d'un rejet du romantisme et de son culte des émotions, qui seront à l'origine d'un renouveau du paganisme et de l'occultisme aux XIX$^{ème}$ et XX$^{ème}$ siècles. Maurras jugeait ces tendances culturelles propagées outre-Rhin parfaitement barbares et immatures sur le plan civilisationnel, et il leur préférait un certain rationalisme propre à l'esprit classique français et aux vertus grecques et chrétiennes de modération, de tempérance et de réflexivité.

À l'opposé, **Dmytro Dontsov** s'inspire du romantisme allemand et propose une philosophie politique entièrement tournée vers l'action et la révolution, ce qu'il appelle aussi le *« nationalisme actif »*. Pour Dontsov, il s'agit moins d'illustrer l'identité nationale ukrainienne dans une œuvre que de mettre au point la praxis concrète qui permettra de l'imposer sur un territoire donné. De fait, l'idée nationale n'est qu'une abstraction si l'on ne se donne pas les moyens d'affirmer physiquement sa souveraineté, par la violence et l'insurrection révolutionnaire s'il le faut.

Cette approche entretient une parenté avec la doctrine marxiste et son matérialisme dialectique, qui se présente comme une étude des rapports de forces et des antagonismes animant les groupes humains et écrivant l'Histoire par le mouvement pendulaire de leurs contradictions : un coup à droite, un coup à gauche, et la synthèse, volontaire ou pas, pour résultat global. Cette méthode expérimentale et factuelle, s'appuyant sur des phénomènes observables, fournit le cadre scientifique nécessaire à la technique du coup d'État et à la conquête du pouvoir immanent. Elle sera acclimatée aux milieux de droite traditionaliste par Charles Maurras sous le nom d'empirisme organisateur, ce qui

l'amènera lui aussi à une réflexion sur les conditions de la révolution, qu'il couchera par écrit dans « Si le coup de force est possible. »
De son côté, Dmytro Dontsov adaptera cette approche à son nationalisme ethnique ukrainien après avoir fait ses premières classes politiques dans le socialisme, comme Mussolini ou certains membres du mouvement hitlérien. La vaste culture politique de Dontsov lui permettra de réaliser une synthèse de toutes ces influences, et d'y ajouter d'autres encore, issues de la psychologie et de la sociologie. Le Centre scientifique et idéologique Dmytro-Dontsov (Науково-ідеологічний центр імені Дмитра Донцова) propose en téléchargement son texte le plus abouti, sobrement intitulé Nationalisme (1926), dans lequel il développe des principes méthodologiques de prise du pouvoir par le conditionnement psychologique des masses [1] :

**« J'ai mentionné pour commencer deux grands motifs de toute idée révolutionnaire ainsi que nationale : le premier est le volontarisme (l'anti-intellectualisme), le second est le militantisme (l'anti-pacifisme). Maintenant, donc, vient le troisième – le 'romantisme'. Et aucune grande idée en confrontation avec les autres pour la domination n'est vivante si elle n'est pas imprégnée de cet esprit du 'romantisme'. J'ai parlé de la nature romantique des grandes doctrines. Maintenant, il faut souligner leur deuxième aspect : le dogmatisme impassible. Ces doctrines apparaissent toujours accompagnées d'un ordre catégorique, d'un sentiment qui ordonne une obéissance obstinée. Ces idées (comme l'écrit Gustave Le Bon) sont combinées avec des 'sentiments simples et extrêmes'… Elles sont acceptées ou rejetées par les masses comme les dogmes de la foi, 'en bloc', et sont considérées comme des vérités absolues ou des erreurs absolues… 'Dieu ou Mammon' [Gustave Le Bon, Psychologie des foules]. Tel est le caractère de ces doctrines, et seules de telles doctrines permettent normalement l'obéissance des masses, c'est-à-dire que ces doctrines sont combinées avec des sentiments émotionnels, simples et catégoriques. Un sociologue italien bien connu, Wilfredo Pareto, dit que l'histoire est faite par les 'sentiments, instincts, désirs et intérêts', qui essaient de motiver leurs activités rationnellement. L'histoire n'est pas une histoire de l'esprit, seulement des passions, elle ne connaît que des 'actes illogiques' (azioni non logiche). La masse est toujours plus soumise au toucher émotionnel qu'à la logique froide de l'esprit [Vilfredo Pareto, Trattato di Sociologia generale]. »**

*Dmitry Dontsov avec la poétesse Elena Teliga, à la fin des années 1930*

Ces observations de Dmytro Dontsov sur l'irrationalité des masses et le rôle des passions brutes dans l'Histoire sont justifiées et de bon sens. En philosophie politique, elles doivent servir de constat moral réaliste – prenant en compte les faiblesses du cœur humain – pour ensuite travailler à l'éducation du peuple et à l'élévation de son niveau de conscience par la raison empirique et le sens des nuances. La foule

irrationnelle n'est pas un but mais un point de départ. Or, chez Dontsov, le romantisme et les émotions apparaissent comme des fins en soi. C'est effectivement ce qui permet de simplifier l'esprit chez un maximum d'individus pour les embrigader et lever une armée entièrement dévouée à la cause. Dontsov travaille à élaborer un modèle de conscience non-réflexive, à contre-courant de l'évolution naturelle de l'esprit humain, lequel progresse normalement par boucles récursives action/réflexion, ou essai/erreur/correction, et complexité croissante. Mais pour Dontsov, la réflexion freine l'action, or il faut agir ! Comment ? Dontsov n'étant pas libéral, il sait que l'individu ne pèse rien en politique et que la seule échelle d'action pertinente est d'emblée collective. Cette conscience non-réflexive entièrement tournée vers l'action révolutionnaire aveugle doit donc être réalisée à l'échelle d'un peuple et d'une idée nationale. Il faut organiser les masses en les radicalisant et en les fanatisant dans un système émotionnel binaire amour/haine capable de transcender la morale bourgeoise conventionnelle au nom d'une idée supérieure [2] :

**« Ce fanatisme des partisans d'une grande idée découle déjà de son caractère 'religieux'. Un croyant considère sa vérité comme obligatoire pour tout le monde. Il déteste 'fanatiquement' tout ce qui s'oppose à son acceptation, en tant que seule foi salvatrice. Le 'fanatique' apprend sa vérité comme une révélation générale, qui doit être acceptée par les autres. D'où son agressivité et son intolérance à l'égard d'autres points de vue. Une croyance ferme aux slogans qu'il prononce comme la vérité inconditionnelle et obligatoire, l'amour de l'idée qu'il veut réaliser, l'immensité de la haine de tout ce qui entrave sa réalisation – telle est la somme des émotions qui enveloppe chaque vrai révolutionnaire, ou fanatique – et la nature extrême de ses pensées viscérales. C'est pourquoi l'amour et la haine vont de pair comme deux sentiments complémentaires chez chaque partisan d'une excellente idée. »**

*Plaque en l'honneur de Dmytro Dontsov inaugurée à Kiev en janvier 2019*

Cette philosophie de l'action pure désinhibée, de la « jouissance sans entraves » en quelque sorte, possède des aspects transgressifs et amoraux évidents. Plus encore que chez Marx, Dontsov puise son inspiration chez Nietzsche pour développer l'idée d'une élite supra-morale ne s'autorisant que d'elle-même pour guider un peuple zombifié vers un avenir glorieux. Dans un ouvrage de 2015 rassemblant les actes d'un colloque international sur l'Ukraine tenu en 2012, l'universitaire italienne Renata Caruso faisait les observations suivantes [3] :

**« La doctrine du nationalisme ukrainien de Dmytro Dontsov, conçue juste avant la Première guerre mondiale, montre l'influence du romantisme allemand et de cette philosophie vitaliste, transformée ensuite en mouvement populaire par le fascisme et le nazisme. (…) Dontsov voulait créer un nouvel État dans lequel l'élite dirigeante aurait été imprégnée d'une nouvelle idée nationale, une idée libérée de toute contrainte morale communément admise par la société de l'époque. Cette élite, selon Dontsov, devrait prêcher et défendre sa propre moralité et son propre dogme**

**moral. Dontsov a également expliqué [dans son dernier ouvrage] comment la société ukrainienne devait être unifiée : 'Tout d'abord, nous devons établir une série de dogmes, une série de lois ou de normes, une série d'axiomes, dans tous les secteurs de la vie sociale… Nous devons établir notre propre vérité, unique et infaillible… Il faut marteler ce nouveau credo et cette nouvelle vérité dans les têtes et dans la foule, et liquider sans pitié ceux qui expriment des doutes… Un groupe d'élite, une minorité, assumera un rôle d'aimant. Ce groupe imposera son propre point de vue et son propre dogme sur les pensées et la volonté des masses. Cette coterie d'élite sera organisée non pas comme un parti politique, ni comme une sorte de syndicat, mais plutôt comme une fraternité disciplinaire qui conduira les masses. Le fanatique possède sa propre vérité acclamée qui doit être entendue par les autres et d'où découle sa propre agressivité et son intolérance envers tous les autres points de vue.' (By Cross And Sword, 1967, p.123). Par conséquent, selon Dontsov, le nationalisme intégral doit être basé sur les émotions, ou plutôt sur l'émotivité, une condition nécessaire pour protéger ses adeptes des forces sœurs de la logique et de la rationalité. »**

Le nationalisme intégral de Dontsov est donc aussi une culture du premier degré intégral. Culture de l'immédiateté, dans laquelle il faut adhérer aux phénomènes sans distanciation, ne jamais les interpréter, ne jamais en douter. Il est vrai que la logique et la rationalité introduisent à la réflexion critique et contribuent ainsi à semer le doute, le second degré, la distance, ce qui risque de mitiger l'impulsivité et d'affaiblir la détermination. Or, Dmytro Dontsov veut une détermination sans faille de ses troupes. Dans quel but ? Le recours aux émotions primaires fortifiantes contre une pensée rationnelle jugée castratrice prend ses racines dans une vision géopolitique intrinsèquement conflictuelle. Il faut préparer le peuple à la guerre, et c'est tout. Dans son ouvrage de 1921, Les fondements de notre politique, Dmytro Dontsov expose sa conviction, à savoir une confrontation inévitable entre la Russie et l'Occident, plus largement entre l'Eurasie et l'Europe de l'Ouest dont l'Ukraine ferait

partie – selon Dontsov. Pour anéantir la Russie, tous les coups sont permis et toutes les alliances sont permises. Au service de son idée fixe qui est de détruire la Russie, Dontsov fait feu de tout bois et montre un opportunisme tactique tout azimut assez remarquable, notamment dans le chapitre 3 qui porte comme titre « Idée centrale de la politique étrangère de l'Ukraine : les alliés de l'Ukraine sont les États qui sont contre la Russie » [4] :

**« La force sur laquelle nous devons compter est ce qu'on appelle le prétendu impérialisme des puissances européennes, puisque sa direction recoupe la direction de notre politique. (…) Dans le détail, le côté positif de ce postulat est la recherche d'une alliance avec les pays dont les intérêts contredisent pour l'instant les intérêts de la Russie. Ce principe doit être proclamé franchement, sans crainte des politiciens-voyous ni de nos propres internationalistes, baignant dans la propagande bolchevique, hurlant contre 'la vente du pays' à l'impérialisme de la Triple -Entente ou de l'Allemagne. Ceux-là ou d'autres États sur lesquels nous pouvons compter peuvent être 'impérialistes' ou 'réactionnaires', mais cela nous est égal et ne doit pas nous égarer. C'est un fait historique qu'aucune nation ne s'est libérée seulement par ses propres moyens. Les nations n'ont atteint leurs objectifs politiques qu'en inscrivant leur travail dans un cercle d'idées plus générales, en les liant aux intérêts d'autres États. Nous ne devons faire aucune exception à cette règle, nous devons compter sur toutes les forces qui, en nous aidant, ont le même but : la dislocation de la Russie. »**

Une puissante exaltation romantique révolutionnaire contre la Russie anime encore aujourd'hui le cœur battant du nationalisme ukrainien. Cette caractéristique explique pourquoi les ennemis de la Russie dans les capitales occidentales se sont très vite penchés sur ces « nationalistes » qui ne demandaient qu'à se battre avec eux, voire pour eux. Dès les années 1930, la Grande-Bretagne et le Troisième Reich ont recruté dans leurs services secrets un certain **Stepan Bandera**, le chef le plus radical des nationalistes ukrainiens, fondateur de l'OUN-B (Organisation des nationalistes ukrainiens, tendance Bandera) et cofondateur de sa branche de guérilla paramilitaire, l'Armée insurrectionnelle ukrainienne (UPA, Українська Повстанська Армія). Bandera mettra en pratique les grands principes définis par Dontsov consistant à chercher tous les alliés possibles et imaginables pour attaquer sans relâche Moscou, ce qui se concrétisera en deux temps : pendant la Deuxième guerre mondiale, par la création d'unités de supplétifs ukrainiens au sein de l'armée du Reich, scellant ainsi le pacte entre le national-socialisme allemand et le national-socialisme ukrainien, encore visible dans l'Ukraine contemporaine ; après la Deuxième guerre mondiale, par l'intégration de la mouvance de Bandera (les bandéristes) dans les réseaux Stay Behind et Gladio de l'OTAN, pour mener clandestinement la guerre froide contre le bloc communiste, et aujourd'hui contre la Russie – la nature du régime en place à Moscou n'ayant aucune importance. Dès ses origines, le nationalisme ukrainien prêtait donc largement le flanc à une instrumentalisation par des puissances géopolitiques impérialistes et révolutionnaires anti-russes. Reconstituons

maintenant l'arrière-fond historique et les conditions idéologiques et pratiques de son développement concret.

*L.C.*

**Texte de son intervention de à la conférence « Mai 68-2018, 50 ans de révolutions colorées », organisée le 24 novembre 2018 à Nice par l'association Culture Populaire, avec Jean-Michel Vernochet et Pierre-Antoine Plaquevent.**

## NOTES

1. Дмитро Донцов, Націоналізм, *« Частина друга. Чинний націоналізм. Розділ III. Романтизм, догматизм, ілюзіонізм – третя вимога націоналізму »*, Нове життя (Dmytro Dontsov, Nationalisme, *« Deuxième partie. Nationalisme actuel. Chapitre III. Romantisme, dogmatisme, illusionnisme : la triple exigence du nationalisme »*, éditions Nove Zhytia), 1926, p. 185 : *« Я згадав в горі дві головні підстави всякої революційної ідеї, отже і національної : перша – волюнтаризм (антиінтелектуалізм), друга – войовничість (антипаціфізм). Тепер, отже, до цього приходить третя – 'романтика'. І ні одна велика ідея, що сперечається з другими за панування, не є жива, коли вона не перейнята цим духом 'романтики'. Я говорив про романтичний характер великих доктрин. Тепер треба підкреслити їх другий аспект : догматизм, безсанкціональність. Ті доктрини завжди з'являються в супроводі категоричного наказу, почуття, що наказує безоглядний послух. Ці ідеї (пише Ле Бон) сполучені з 'простими і екстремними почутями'... Вони приймаються масою мов догми віри, 'en-bloc', або відкидаються, уважаються за абсолютні правди або абсолютні помилки... 'Або Бог, або мамона' (Le Bon. – Psychologie der Masse, La psychologie politique). Такий характер цих доктрин, і лише такі доктрини знаходять звичайно послух у масах, себто доктрини сполучені з амотивними почуваннями, прості й категоричні. Знаний італійський соціолог, Вільфредо Парето, каже, що історія робиться 'почуваннями, інстинктами, пожаданнями та інтересами', які стараються мотивувати розумом свою діяльність. Історія не є історія розуму, лише пристрастей, вона знає тільки 'нелогічні вчинки'* (azioni non logiche). *Маса все більше податна емоційним зворушенням, як холодній логіці розуму* (Vilfredo Pareto. – Trattato di Sociologia generale, Firenze, 1916). »

2. Op. cit., *« Розділ IV. Фанатизм і 'аморальність', як Четверта вимога волевого націоналізму »*, (*« Chapitre IV. Fanatisme et 'amoralité' comme quatrième exigence du nationalisme volitif »*), p. 192 : *« Цей фанатизм сторонників великої ідеї випливає вже з її 'релігійного' характеру. Віруючий дивиться на свою правду як на для всіх обов'язуючу. Він 'фанатично' ненавидить усе, що протиставлюється приняттю його, одиноко спасенної віри. 'Фанатик' – узнає свою правду за об'явлену, загальну, яка має бути прийнята іншими. Звідси його аґресивність і нетерпимість до інших поглядів. Тверда віра в гасла, що він голосить, як безуслівну і обов'язкову для всіх правду, любов до ідеї, яку він хоче здійснити, безмірна ненависть до всього, що перешкоджає їх здійсненню – ось та сума переживань, яка огортає всякого правдивого революціонера, фанатика – з конечности і з натури боронених ним думок. Ось чому любов і ненависть усе ідуть в парі, як два доповняючі себе почування з кожного сторонника великої ідеї. »*

3. Renata Caruso, *« Dmytro Dontsov's Ideology of Integral Nationalism in Post–Soviet Ukraine »*, in Ukraine twenty years after independence : *Assessments, Perspectives, Challenges, Aracne*, 2015, pp. 265-274.

4. Дмитро Донцов, Підстави нашої політики, *« 3. Основна ідея зовнішньої політики України. Союзники України – ті держави, які проти Росії »*, 1921, pp. 87-88 : *« Тою силою, на котру ми маємо спертися, є так званий імперіалізм європейських держав, оскільки його напрямок покривається з напрямком нашої політики. (...) Позитивна сторона сього постулату, його деталізація – се шукання союзу з тими краями, інтереси котрих суперечать в дану хвилину інтересам Росії. Сю засаду треба проголосити отверто, не лякаючись політичних пройдисвітів або власних інтернаціоналістів, заметеличених большевицькою пропагандою, гримаючих проти 'запродання країни' антантському чи німецькому імперіалізмові. Ті чи інші держави, на котрі можна числити, можуть бути 'імперіалістичні' чи 'реакційні' – се нас нічого не обходить. Се історичний факт, що ні одна нація не визволялася лише власними силами. Здійснити свої політичні цілі вдавалося їм тільки тоді, коли вони втягали свою справу в круг ідей загальнішого характеру, зв'язували її з інтересами інших держав. Ми не повинні робити ніякого винятку з того правила, мусимо спиратися на кожну силу, котра помагаючи нам має ту саму мету : поділ Росії. »*

5. Alexandre Soljenitsyne, La Russie sous l'avalanche, Fayard, 1998, pp. 136-137.

# Hong Kong : l'ingérence occidentale la main dans le sac !

**Bruno GUIGUE**
Essayiste et analyste politique

La main dans le sac ! Lorsque la presse chinoise a publié la photo de quatre dirigeants du mouvement de protestation hongkongais en compagnie du chef du département politique du consulat des Etats-Unis, on a senti comme un trou d'air dans la rhétorique anti-Pékin. Difficile, tout-à-coup, de nier l'intervention d'une puissance étrangère – à 15 000 km de ses frontières – dans une crise qui ne la concerne pas.

Tenter d'occulter ce qui saute aux yeux est toujours un exercice de haute voltige, et l'on sait la propagande occidentale coutumière de ces acrobaties ! Depuis le début des récents événements de Hong Kong au mois de juin 2019, la narration de ces événements par les officines du monde libre offre un concentré de mauvaise foi et d'inversion des signes qui passionnera certainement les politologues du futur. Multipliant les distorsions de langage, en effet, elle fait passer une affaire intérieure chinoise pour un conflit international, une décolonisation pour une colonisation et l'ingérence étrangère pour une entreprise humanitaire.

Comme celle de Taïwan – mais pour des raisons différentes -, la question de Hong Kong est le legs historique d'une époque révolue. Héritée du colonialisme bienfaiteur de sa Gracieuse Majesté, la particularité de Hong Kong lui vaut aujourd'hui un « régime d'administration spéciale » que la République populaire de Chine a bien voulu instaurer lors de la signature de l'accord sino-britannique de 1984. Quitte à enfoncer des portes ouvertes, rappelons toutefois que Hong Kong c'est la Chine, au même titre que Pékin ou Shanghaï. Car l'oubli volontaire de cette évidence est la cause de confusions en tous genres et de manipulations sans limite.

La conquête coloniale du « port parfumé », au XIXème siècle, s'est déroulée en trois étapes. Les Britanniques ont annexé l'île de Hong Kong en 1842 à la suite d'une « guerre de l'opium » qui a précipité la ruine de l'empire des Qing et livré la Chine à la voracité des prédateurs coloniaux. La

presqu'île de Kowloon a ensuite été arrachée en 1860 lors de l'intervention militaire franco-britannique qui a dévasté le palais d'été à Pékin. Enfin, les « nouveaux territoires » ont été cédés à Londres en 1898 pour une durée de 99 ans dans la foulée des nouvelles humiliations infligées à la Chine par les envahisseurs étrangers à l'orée du nouveau siècle.

C'est cet ensemble territorial – aujourd'hui dénommé région d'administration spéciale de Hong Kong - qui a été solennellement restitué à la République populaire de Chine en 1997 selon des modalités définies par l'accord de 1984. Bien sûr, Margaret Thatcher aurait souhaité le conserver, mais Hong Kong n'est pas l'archipel des Malouines, et la Chine n'est pas l'Argentine. Compromis entre une puissance coloniale déclinante qui déclare forfait et une grande puissance émergente qui privilégie la négociation, l'accord sino-britannique de 1984 instaure à Hong Kong un régime de semi-autonomie et prévoit l'application du principe : « un pays, deux systèmes » jusqu'en 2047. Pour Pékin, ce compromis présente un double avantage. Le premier est d'ordre politique. Adeptes du temps long, les dirigeants chinois ont opté pour une transition en douceur. La dépendance croissante du territoire à l'égard du continent favorisera son assimilation progressive, sans préjuger de son futur statut au-delà de 2047. Le second avantage est d'ordre économique. Dotée d'une rente de situation géographique, adossée à la puissance de la City, la place de Hong Kong s'est transformée en plaque tournante de la finance asiatique. En y maintenant un régime spécifique, Pékin pourra l'utiliser afin d'attirer en Chine les capitaux de la diaspora chinoise et ceux des investisseurs étrangers.

Sas d'entrée pour les flux de capitaux captés par les réformes économiques, ce minuscule territoire de 1 106 km² et 7,5 millions d'habitants continue donc à jouir depuis 1997 d'un statut particulier dont il n'existe aucun équivalent (hormis Macao) en Chine populaire. Le territoire a sa propre législation, sa propre monnaie, ses propres équipes sportives. Mêlant élection et cooptation des dirigeants, son système administratif est plus « démocratique » que celui qu'ont légué les Britanniques. Les manifestants réclament la démocratie en

brandissant des drapeaux britanniques, mais les premières élections au suffrage universel ont eu lieu en 1991, c'est-à-dire après les accords de 1984, afin de conformer le système administratif aux objectifs fixés pour le transfert de souveraineté prévu en 1997. Si la crise actuelle devait dégénérer, les principaux perdants seraient donc les habitants de Hong Kong eux-mêmes. Assise sur la finance internationale, la prospérité du territoire serait vite ruinée et la place de Hong Kong détrônée par les mégapoles méridionales, Canton et Shenzen, beaucoup plus peuplées et plus puissantes que la cité portuaire.

Avec un PIB par habitant dix fois supérieur à celui de la Chine continentale, les contestataires hongkongais feraient mieux de méditer sur les conséquences d'un embrasement de leur îlot de prospérité. Au lieu de brandir des drapeaux américains et britanniques, ils devraient aussi réfléchir à ce que signifie la démocratie importée d'Occident, sans parler du destin de ceux que Washington a abandonnés du jour au lendemain après les avoir poussés à l'affrontement. Le statut particulier de Hong Kong, comme son insolente richesse, n'ont rien d'éternel. Son régime spécial est transitoire, même si l'échéance de son éventuelle disparition est lointaine (2047). Aucune règle de droit international ne contraignait la Chine à l'adopter, et elle l'a fait parce qu'elle le jugeait conforme à ses intérêts nationaux. Arraché il y a 187 ans par le colonisateur étranger, Hong Kong revenait de droit à l'État chinois. La restitution a eu lieu de façon négociée, et c'est tant mieux. Mais après cette restitution, la suite des opérations ne concerne en rien le reste du monde. C'est pourquoi la seule réponse rationnelle aux admonestations occidentales est celle qu'on peut lire dans le Quotidien du Peuple depuis le début de la crise : « Mêlez-vous de vos affaires ! ».

Mais chassez le naturel, il revient au galop ! La plupart des dirigeants occidentaux et de leurs porte-voix médiatiques – c'est plus fort qu'eux - prennent leurs désirs pour des réalités. Ils voient dans le statut particulier de Hong Kong une sorte de régime international – qui n'existe nulle part - , alors qu'il s'agit d'un aménagement interne qui relève exclusivement de la souveraineté chinoise.

Ce tour de passe-passe donne une apparence de légitimité à l'ingérence étrangère. De façon mensongère, il transforme une question intérieure en

conflit international, semblant justifier auprès d'une opinion manipulée le ton péremptoire des dirigeants occidentaux. On entend alors ces derniers, dont on sait d'expérience le profond respect pour le droit international, donner des leçons à Pékin comme si Hong Kong était un territoire occupé par la Chine ! Ils reprennent même la rhétorique puérile des agitateurs hongkongais pour qui Pékin pratiquerait « l'ingérence dans les affaires intérieures du territoire » en oubliant que ce territoire fait partie de la République populaire de Chine. Heureusement pour eux, le ridicule ne tue pas. Dépassés par la Chine sur le plan économique et incapables de la vaincre militairement – pour des raisons évidentes – les Etats-Unis font feu de tout bois pour déstabiliser leur rival systémique. Le droit-de-l'hommisme à la petite semaine est la seule arme qui leur reste. Ils l'utilisent à Hong Kong comme à Caracas ou à Téhéran, et personne n'est dupe.

À quand, alors, une protestation chinoise sur la façon dont le gouvernement des Etats-Unis gère les crises à répétition qui sévissent sur leur territoire ou sur l'oppression séculaire subie par les Afro-Américains ?

Ceux qui dénoncent la répression insoutenable qui régnerait à Hong Kong sont-ils les mêmes que ceux qui organisent des embargos meurtriers contre

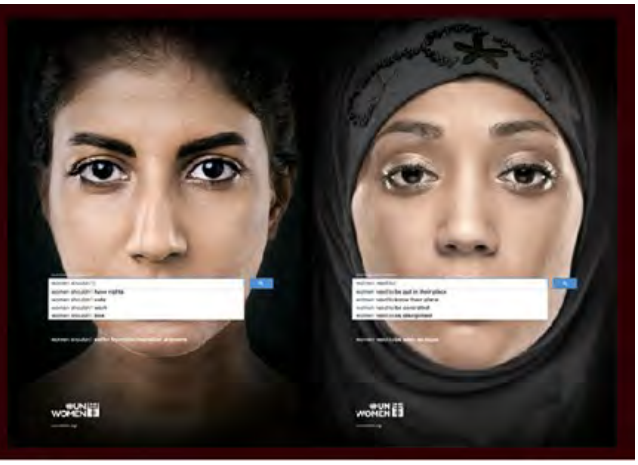
l'Iran, la Syrie, Cuba ou encore le Venezuela dont un économiste libéral, Jeffrey Sachs, a calculé que les sanctions prises contre ce pays depuis 2017 avaient provoqué la mort de 40 000 personnes dont des milliers d'enfants privés de médicaments ? Les chœurs de pleureuses parisiennes qui réclament notre solidarité avec les manifestants hongkongais soumis à une « violence inouïe » sont-ils les mêmes que ceux qui approuvèrent la délicatesse avec laquelle le gouvernement français a traité le mouvement social des Gilets Jaunes, avec ses 10 000 arrestations, 1800 condamnations et 200 blessés graves dont 25 mutilés ? Ou les mêmes, encore, que ceux qui ne trouvent rien à redire à la participation française à une guerre d'extermination au Yémen, avec ses 50 000 morts, son million de victimes du choléra et ses 8 millions de civils menacés par la famine ? Mais il est vrai que balayer devant sa porte n'est pas l'attitude la plus répandue à Washington ou à Paris. Et dans ces capitales du monde civilisé, on est toujours prompt à s'immiscer dans les affaires des autres en invoquant des principes humanitaires sur lesquels on s'assied tous les jours.

*© Manan VATSYAYANA Source: AFP*
*Un manifestant brandit un drapeau américain à Hong Kong, le 11 août 2019.*

B.G.

# RACISME ET SEXISME

Marc DUGOIS
Auteur et Ecosophe



Racisme et sexisme sont deux mots inventés au XXe siècle dans le seul but de faire une confusion volontaire entre distinction et classement. Pour enfoncer le clou nous avons sorti de notre chapeau le mot discrimination qui les fusionne. Cet assemblage purement idéologique a reçu le tampon « inacceptable ». Nous sommes formatés à refuser les différences pourtant évidentes sous l'unique prétexte non exprimé de ne rien hiérarchiser. N'est-ce pas d'une grande pauvreté intellectuelle que de croire que pour égaliser il faut refuser les différences ? L'individualisme galopant n'est-il pas en train de tuer les spécificités individuelles pour faire de nous des clones devant consommer, s'amuser et se taire ? Faut-il nier la différence entre un cèdre et un chêne ou entre un épagneul et un braque pour n'en préférer aucun et les apprécier tous les deux ? Faut-il vraiment nier les races pour les rendre égales ? Est-il indispensable de nier la différence entre les deux sexes pour qu'ils se respectent mutuellement ?

Avec le racisme on en arrive même à remettre en cause le principe démocratique de la décision majoritaire. Tout groupe normalement constitué souhaite avant toute autre chose sa propre pérennité au travers de sa descendance. Si quelques idéologues veulent changer la nature du groupe, quel qu'en soit le but et le moyen, ils sont

toujours très minoritaires car le bon sens est toujours majoritaire en période calme. En interdisant les statistiques ethniques le système, car il faut bien l'appeler par son nom, réussit à interdire le débat en le déviant sur la fabrication d'une fausse querelle entre la peur de ceux qui croient que l'on veut leur cacher un grand remplacement en cours et le désintérêt de ceux qui ne croient pas à la réalité du problème. La peur comme le désintérêt sont mauvais conseillers. La responsabilité est en effet fondée sur les trois conditions d'être libre, compétent et intéressé. Or la peur détériore la liberté et fait rejoindre en irresponsabilité ceux qui ne croient pas le sujet intéressant. La compétence très fragmentaire des deux camps ne simplifie rien. Leur querelle a donc comme seul intérêt d'empêcher de savoir si le problème se pose réellement. La seule partie de la population qui aime cette interdiction de statistiques ethniques est la toute petite minorité qui par idéologie masochiste, vengeresse ou simplement ignare, veut culpabiliser la race blanche. Nier la réalité des races est aussi stupide que d'en croire une globalement supérieure. L'argument comme quoi les scientifiques ne voient pas de différences entre les races montre simplement que les scientifiques ont encore à travailler pour rattraper le bon sens qui, lui, les voit très clairement. Que les scientifiques soient incapables de l'expliquer ou n'osent pas l'exprimer n'empêche pas les peuples de s'interroger. N'y a-t-il pas plus de Noirs que de Blancs dans une finale olympique de 100 mètres ? N'y a-t-il pas plus de Jaunes en Asie, de Noirs en Afrique et de Blancs en Europe ? Les médias en arrivent à confondre les peuples, les races et les religions. Wendy Bouchard le mardi 9 avril sur Europe1 prenait comme sujet de sa phrase « Les Juifs, les Arabes et les Chrétiens » !!!

Pour le sexisme on atteint le comble du ridicule avec la théorie du genre, la parité et le refus de voir l'évidence de la différence des forces et des faiblesses des deux sexes. Point de parité dans les maternités et même

Mme Schiappa n'envisage pas encore d'en transformer la moitié en paternités. Elle nous rappelle déjà que *schiappa* en italien, c'est le cancre. Point de parité non plus aux Jeux Olympiques et dans toutes les activités sportives car les faits sont têtus. Avec ce mot aberrant de sexisme, on veut par pure idéologie gommer la différence de trépied constitutif différent entre l'homme et la femme.

Toute personne a des devoirs, des désirs et une recherche personnelle d'harmonie.

Chez la femme le devoir premier est d'assurer la descendance et, vues les infertilités, ce n'est qu'après trois enfants que ce devoir est rempli et qu'elle peut assumer ses désirs et parfaire son harmonie.

Chez l'homme le devoir premier est de faire tout ce qui doit être fait pour faciliter le devoir de la femme et aller chercher ce qui lui est nécessaire. Ce n'est qu'ensuite qu'il peut assumer ses désirs et chercher son équilibre.

Il est stupéfiant de devoir rappeler ces évidences comme si elles ne s'imposaient plus d'elles-mêmes. L'homme et la femme ont besoin l'un de l'autre et nous dépensons des sommes inouïes à tenter de croire, sans succès possible et par pure idéologie, à l'identité des sexes et à la vertu de l'individualisme. C'est pour justifier la baisse générale du niveau de vie due au mondialisme qu'il est devenu nécessaire d'avoir deux rémunérations pour faire vivre une famille avec peu d'enfants. Il faut donc faire oublier que dans la vie professionnelle, l'homme y remplit son devoir alors que la femme y assume son désir. Le désir étant malheureusement souvent plus fort que le devoir, les femmes envahissent déjà les mondes judiciaires, médicaux, enseignants et médiatiques en désertant les maternités et en rendant apparemment possible l'individualisme ambiant y compris sexuel. Les hommes ne pouvant envahir les maternités, et n'étant souvent plus autorisés à remplir leur devoir, s'évadent à leur tour dans leurs désirs.

Hommes et femmes confient progressivement leurs devoirs à l'immigration pour vivre leurs désirs tout en se culpabilisant. Sexisme et racisme sont là pour les conforter dans leur erreur et nous dépensons une énergie fabuleuse à essayer de faire croire que nous pouvons vivre sur nos désirs sans être contraints par nos devoirs.

Ainsi se suicide une civilisation avec la complicité de ses intellectuels que la cohérence n'intéresse plus et qui se contentent d'éclairer les bribes disparates de nos vies qui les mettent eux-mêmes en valeur. L'espoir vient des peuples qui pensent cohérence et qui se font traités de populistes parce qu'ils posent les problèmes sans avoir forcément les solutions. L'inquiétude vient des Politiques qui prétendent mensongèrement avoir des solutions pour cacher leur inutilité. L'inquiétude vient aussi de tous ceux qui se sont mis au seul service du désir et qui pèsent de plus en plus lourd sur un bateau qui sombre.

***M.D.***

# Le procès en homophobie de la Pologne après l'ultime provocation du lobby LGBT à Bialystok

Olivier BAULT
Journaliste

« ***Pologne : une gay pride attaquée par des ultranationalistes***[1] », *titrait Le Figaro le 21 juillet* pour illustrer une vidéo des moments les plus chauds publiée sur le site du journal le soir-même des troubles qui avaient agité la ville de Białystok, dans l'est de la Pologne, le samedi 20 juillet. Pour Le Monde[2], « *Une Marche des fiertés LGBT à Białystok, bastion nationaliste en Pologne, vire au cauchemar* » (titre du 22 juillet) :

> **« Dans la région très conservatrice de la Podlachie, soixante contre-manifestations – nationalistes, ultra catholiques, parfois violentes – ont été signalées ».**

Ce que les deux grands quotidiens français ne précisent pas, c'est que la « Marche des égalités » de Białystok était l'ultime provocation du lobby LGBT en Pologne[3]. Un lobby peu nombreux mais massivement soutenu par les multinationales et les ambassades occidentales dans ce qui ressemble fort à une entreprise de colonisation culturelle du dernier grand pays majoritairement catholique du vieux continent. Ce lobby bénéficie aussi ces derniers temps du virage progressiste-libertaire tenté par l'opposition libérale polonaise, ce qui a sans doute fortement contribué[4] à sa cuisante défaite aux élections européennes face au PiS.

Les militants LGBT ont beaucoup œuvré cette année pour remonter un grand nombre de Polonais contre eux, avec leurs profanations contre la foi catholique à Gdańsk (parodie de procession du Saint-Sacrement), Varsovie (parodie de messe) et Częstochowa (tentative de marche sur le sanctuaire de Jasna Gora au moment où s'y déroulait un pèlerinage d'enfants), sans parler les images de l'icône de la Vierge noire de Częstochowa repeinte avec une auréole aux couleurs de l'arc-en-ciel LGBT qu'ils brandissent régulièrement dans leurs manifestations depuis le printemps.

Białystok est au cœur d'une région conservatrice, comme l'est toute la partie orientale du pays où le parti social-conservateur Droit et Justice, qui gouverne la Pologne depuis 2015, est nettement mieux implanté que dans la moitié ouest. C'était donc l'endroit idéal pour organiser la première *gay pride* de l'histoire en sachant que beaucoup s'y opposeraient. Car le but du lobby LGBT en Pologne semble bien de causer les réactions les plus vives possibles afin de pouvoir se présenter en victimes de violences et de discriminations. Or si cela doit obligatoirement passer par une stratégie de la provocation permanente, en s'attaquant aux symboles les plus sacrés, cela montre bien que la société polonaise est de nature plutôt tolérante.

À Białystok, ville d'un peu moins de 300.000 habitants, une pétition de 20.000 habitants avait demandé l'interdiction de cette *gay pride*, mais le maire, du parti libéral Plateforme civique (PO, ce qui montre aussi que la ville n'est pas elle-même aussi conservatrice que cela) l'a autorisée quand même. Du reste, même quand des maires ou des voïvodes (les équivalents polonais des préfets) tentent d'interdire ce genre de manifestations LGBT, les tribunaux polonais renversent leur décision et les autorisent. Mais le succès de la pétition contre la « Marche des égalités » montre qu'il n'y avait pas que des nationalistes venus de toute la Pologne pour s'opposer à la manifestation de quelques centaines d'activistes sans doute venus eux aussi de tout le pays. On voit en effet souvent les mêmes visages avec les mêmes accoutrements dans les différentes *gay prides* organisées en Pologne, et certains critiques parlent même, pour les désigner, de troupe de cirque ambulant.

En fait, plusieurs dizaines de contre-manifestations avaient été annoncées, dont une contre-manifestation de supporters de foot de toute la Pologne qui avaient, ainsi qu'on l'apprenait quelques jours avant dans les médias nationalistes, passé un pacte de non-agression entre eux pour aller « défendre la ville contre les pervers », car « tous ont vu leurs homoparades à Varsovie, Gdańsk et Częstochowa où les symboles religieux de la foi chrétienne ont été ouvertement profanés et moqués. Nous ne pouvons pas permettre que des clowns déguisés fassent la même chose à Białystok! »

Alors certes il y a eu quelques excès, car ces supporters de foot ne sont pas des manifestants comme les autres, mais la police polonaise, présente en nombre, a bien fait son travail et il n'y a pas eu de blessés. La Pologne étant une démocratie et un État de droit, n'en déplaise à Bruxelles,

les auteurs des violences ont été arrêtés ou sont encore recherchés et ils seront jugés. Certains médias de gauche ont voulu faire un parallèle entre les supposées violences contre les homosexuels en Pologne et les « heures les plus sombres de notre histoire », en publiant la photo du visage ensanglanté d'une jeune femme. Manque de chance, il s'est avéré qu'il s'agissait d'une contre-manifestante qui avait tenté d'arracher son petit ami des mains de la police et qui avait pris un coup dans la mêlée.

Une autre polémique est par ailleurs venue s'ajouter cette semaine aux événements de Białystok, avec l'hebdomadaire conservateur *Gazeta Polska*, proche du PiS, qui a distribué avec son numéro de mercredi des autocollants « Zone libre d'idéologie LGBT », en encourageant ses lecteurs à les apposer bien en vue.

Pour Le Figaro[5], il s'agit « d'autocollants anti-gays », alors que les auteurs de cette action précisent bien qu'ils cherchent à lutter contre l'idéologie que le lobby LGBT voudrait imposer à la Pologne, et non pas contre les personnes homosexuelles. « Respectons les personnes, opposons-nous au totalitarisme » : tel est le titre de l'éditorial[6] qui accompagne cette action de *Gazeta Polska*.

À cet égard, on pouvait lire dans le Checknews de Libération[7] que :

> **« En Pologne, où il est devenu légal de refuser l'entrée d'un magasin à une personne LGBTI [lesbienne, gay, bisexuelle, trans, intersexe, ndlr], certains distribuent désormais des stickers "zone réservée aux hétéros" », écrit ce lundi sur Twitter l'eurodéputée France insoumise Manon Aubry. Elle renvoie vers un tweet du coprésident d'Urgence homophobie[8] qui s'indigne, photo à l'appui, qu'un média polonais distribue « pour les commerces » des autocollants signalant que « l'entrée est interdite aux LGBTI ».**

En fait, ainsi que l'explique assez bien *Libération*, il n'est pas « devenu légal en Pologne de refuser l'entrée d'un magasin à une personne LGBTI », mais un jugement récent du Tribunal constitutionnel a donné raison à un imprimeur qui avait refusé de produire des brochures commandées par une organisation LGBT avec un contenu qui révoltait sa conscience chrétienne. Quant aux autocollants « zone réservée aux hétéros », ils mentionnaient en fait dans leur première version annoncée à l'avance par *Gazeta Polska* : « Zone libre de LGBT » (en polonais : *strefa wolna od*

***Capture d'écran d'un post Twitter de l'activiste LGBT Guillaume Mélanie, en date du 21 juillet 2019***

*LGBT* »). Face au tollé que cela a soulevé en Pologne, y compris de la part de membres du gouvernement, le journal a modifié le texte prévu et a en fait distribué des autocollants portant l'inscription « Zone libre d'idéologie LGBT » (en polonais : « *strefa wolna od ideologii LGBT* ») afin de lever l'équivoque, en insistant toujours sur le fait que c'était bien le sens voulu dès le départ.

En ce qui concerne les événements de Białystok, l'Église polonaise elle-même a condamné les attitudes agressives par la voix du porte-parole[9] de la conférence des évêques. Celui-ci a rappelé que les personnes LGBT « ne sont pas en premier lieu des gays, des lesbiennes, des bisexuels ou des transsexuels, mais ils sont avant tout nos frères et sœurs pour lesquels le Christ a sacrifié sa vie et qu'il veut sauver ». Cependant, a-t-il ajouté, « au nom de la fidélité à notre Sauveur et au nom de l'amour pour nos sœurs et nos frères, nous devons annoncer l'Évangile, sans chercher à éviter les exigences qu'elle porte et sans cesser d'appeler péché mortel ce qui est péché mortel. Si nous ne le faisions pas, nous priverions nos prochains de la Vérité à laquelle ils ont droit ».

Notons pour finir que *Le Monde*, *Le Figaro* et consorts sont moins diserts quand il faudrait relater le licenciement par Ikea Pologne d'un catholique polonais qui refusait de participer aux actions de propagande LGBT mises en œuvre par son employeur.

***O.B.***

## NOTES

1. http://www.lefigaro.fr/flash-actu/pologne-une-gay-pride-attaquee-par-des-ultranationalistes-20190720?redirect_premium

2. https://www.lemonde.fr/international/article/2019/07/22/a-bialystok-une-marche-de-l-egalite-sous-le-signe-de-la-peur_5491954_3210.html

3. https://visegradpost.com/fr/2019/06/27/offensive-de-linternationale-lgbt-en-pologne-catholique/

4. https://visegradpost.com/fr/2019/05/30/apres-sa-defaite-contre-le-pis-la-coalition-europeenne-de-gauche-liberale-polonaise-sinterroge-sur-son-virage-lgbt/

5. http://www.lefigaro.fr/flash-actu/pologne-un-magazine-diffuse-des-autocollants-anti-gays-20190724?redirect_premium

6. https://www.gazetapolska.pl/19991-szanujmy-ludzi-sprzeciwiajmy-sie-totalitaryzmowi

7. https://www.liberation.fr/checknews/2019/07/25/est-il-legal-de-refuser-des-personnes-lgbt-dans-son-magasin-en-pologne_1741579

8. https://twitter.com/Guill_Melanie/status/1153014112839983109

9. https://dorzeczy.pl/108857/Rzecznik-Episkopatu-zabral-glos-ws-wydarzen-w-Bialymstoku.html

# La machinerie mondialiste

Jean GOYCHMAN
Analyste politique et Conseiller régional

Beaucoup croient que le phénomène appelé « mondialisation » est né à l'issue de la seconde guerre mondiale. En réalité, il vient de beaucoup plus loin. Sous l'apparence d'un promoteur résolu de la paix et de la fraternité entre les nations, tels que définies dans la « Charte de l'ONU », se discerne un tout autre projet dont les origines réelles remontent au milieu du XIX$^{ème}$ siècle.

## *La round table*

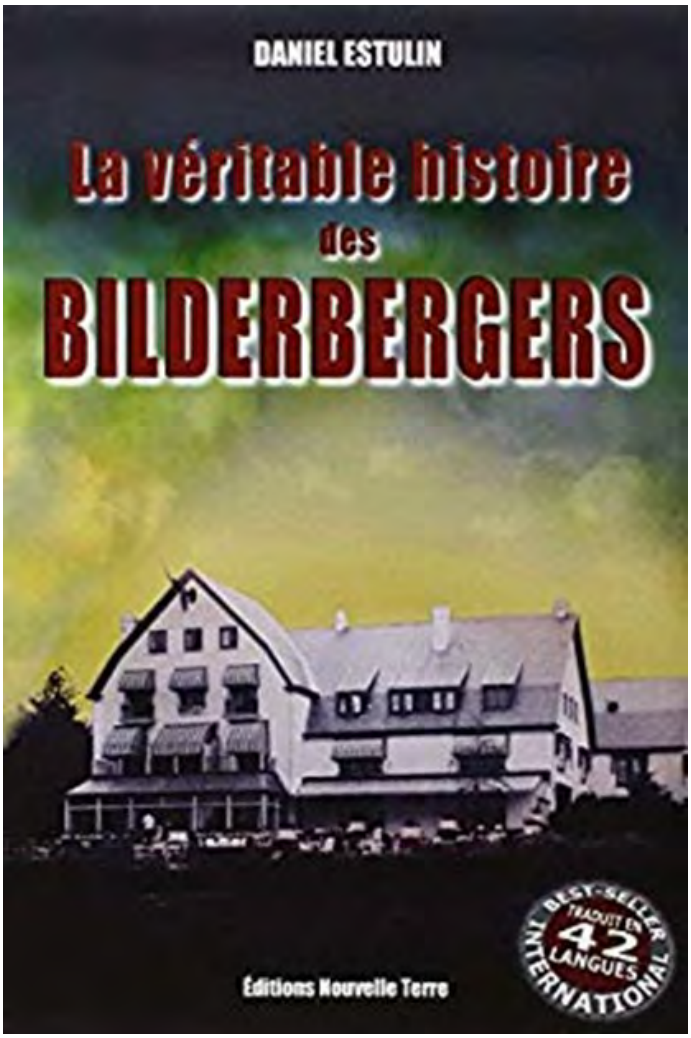
Caroll Quigley, dans l'introduction de son ouvrage « l'histoire secrète de l'oligarchie anglo-américaine » publié par les éditions « le retour aux sources », écrit :

**« Un riche jeune homme, Cecil Rhodes, croyait comme John Ruskin que seule l'élite britannique pourrait et devrait diriger le monde pour le bien et le bonheur de l'humanité.**
**Quel genre d'homme était Cecil Rhodes ? Il était critique de la franc-maçonnerie anglaise- de son impotence et de son incompétence- à faire progresser les intérêts de la race britannique.**
**Après être devenu Maître Maçon le 17 avril 1877, Rhodes élabora un projet pour un dominion mondial qu'établiraient les patriotes de race britannique. Pour garantir le financement de sa vision mondiale pour l'Empire britannique à partir de sa grande fortune, Rhodes écrivit en 1877 le premier des sept testaments qu'il rédigerait tout au long de sa vie. Le premier en appelait à la formation d'une société secrète dont la fonction première serait de se concentrer sur le retour de l'Angleterre à sa gloire d'antan »**

Rhodes mourut assez jeune et c'est son

légataire universel, Lord Nathan Rothschild, qui désigna Lord Alfred Milner pour présider cette société. Un certain nombre de jeunes francs-maçons anglais, tous issus d'Oxford, comme Rudyard Kipling, Arthur Balfour, Nathan Rothschild lui-même ainsi que d'autres diplômés d'Oxford.
Parallèlement à ce qui se passait en Angleterre, un groupe de banquiers anglo-saxons, dont certains étaient liés à la famille Rothschild, avaient entrepris de contrôler la monnaie américaine et, au travers d'elle, toute la finance américaine. Daniel Estulin, dans son ouvrage « La véritable histoire des Bilderbergers » écrit (page 114)

**« Dans une lettre du 21 novembre 1933 à un associé, le Président Roosevelt écrivait :la réalité du problème est, comme nous le savons l'un et l'autre, qu'un élément financier des grands centres urbains est propriétaire du gouvernement depuis l'époque d'Andrew Jackson. »**




La Table Ronde (round table) telle qu'elle était connue fut fondée en 1909, et devint bientôt le plus puissant organe de la confrérie britannique. Le lecteur pourra également consulter avec intérêt la page qui suit et s'il veut aprofondir le sujet, il pourra consulter ce site, montrant l'influence de la « *Fabian School* » sur la montée en puissance de ce mouvement de même origine.
Il existe trois « think tanks » qui en sont directement issus : le RIIA (*Royal Institute of International Affairs*), parfois appelé « *Chattam House* » créé en 1919, le CFR (*Council on Foreign Relations*) né en 1921 et l'IPR (*Institute of Pacific Relations*) en 1925.
La fin du XIX$^{ème}$ siècle ayant été marquée par la domination de l'Angleterre sur le monde, le XX$^{ème}$ va être sous domination américaine, mais ce sont les prolongations des mêmes groupes inspirés par les mêmes idées.

## *Une approche différente venue des banquiers internationaux*

La stratégie de conquête inspirée par ces jeunes anglais était essentiellement militaire et reposait sur la prédominance de la marine britannique. La « Pax Britannica » qui s'étendait sur la planète entière à progressivement disparu durant la seconde moitié du XIX$^{ème}$ siècle, ouvrant ainsi une période de conflits mondiaux.
On vit alors naître un mondialisme différent, basé sur une disparition progressive des empires, monarchiques puis coloniaux avant de pouvoir diluer les nations dans un monde sans frontières.
La disparition des empires monarchiques fut le résultat de la première guerre mondiale. Celle-ci a été rendue possible par un changement de nature des différentes

monnaies des protagonistes, qui passèrent d'un statut de monnaie « métallique » (basées sur l'or) vers des monnaies « fiduciaires ».
En gros du papier imprimé auquel on donne une valeur légale. Ce fut le rôle des banques centrales, dont certaines, comme la Réserve Fédérale semblent avoir été opportunément créées. La montée des dépenses d'armement dans les pays européens avait monopolisé leurs disponibilités financières et leur interdisait de faire la guerre par manque de financement. Le crédit qu'ils obtenaient en contractant des dettes publiques auprès des banques centrales a permis l'éclatement de la guerre de 14, moins d'un an après la création de la FED. Il est curieux de constater que l'abandon de la convertibilité en or des billets émis par la banque de France, qui remontait à Napoléon, coïncide avec le début de la guerre de 14.

DECEMBER 24, 1913—SIXTEEN PAGES. PRICE TWO CENTS

PRESIDENT'S SIGNATURE ENACTS CURRENCY LAW

Wilson Declares It the First of Series of Constructive Acts to Aid Business.

Makes Speech to Group of Democratic Leaders.

Conference Report Adopted in Senate by Vote of 43 to 25.

Banks All Over the Country Hasten to Enter Federal Reserve System.

Gov-Elect Walsh Calls Passage of Bill A Fine Christmas Present.

WILSON SEES DAWN OF NEW ERA IN BUSINESS

Aims to Make Prosperity Free to Have Unimpeded Momentum.

HOME VIEWS OF CURRENCY ACT

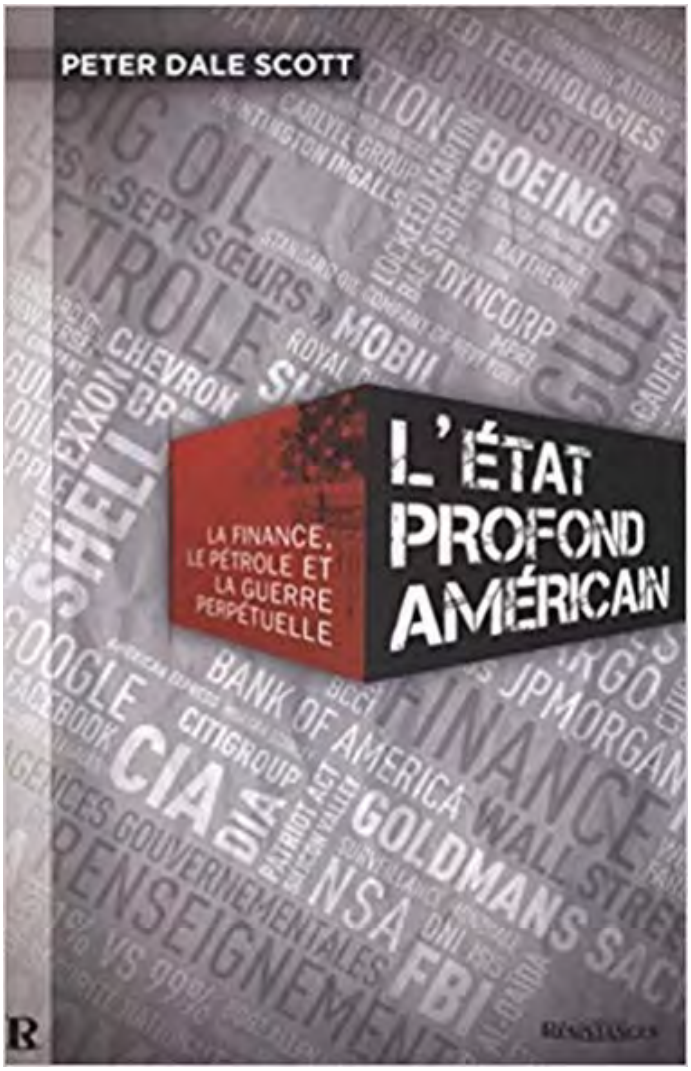
FOUR PENS USED BY PRESIDENT

Le Traité de Versailles préparait la seconde guerre mondiale et terminait la première phase du plan en actant la disparition des empires monarchiques.
Il est utile de lire la biographie simplifiée d'un personnage extrêmement influent à l'origine du CFR appelé le « Colonel House »
Passons rapidement sur la suite de « l'entre-deux guerres et sur la brève existence de la SDN (Société Des Nations) dont le CFR était le promoteur. Le peuple américain avait choisi de rester dans le cadre de la doctrine Monroe et restait profondément isolationniste. Ensuite, tous les éléments de la déflagration se mirent en place, avec notamment la création de la « Banque des banques » à Bâle en 1930, connue sous le nom assez anodin de BRI (Banque des Règlements Internationaux)[1].
La seconde phase prit fin en 1945 avec la guerre, à laquelle aucun des empires coloniaux ne devait survivre. Ils disparurent dans les quinze années qui suivirent.

## *L'hégémonie du « Deep State »*

Entrainé dans une guerre dans laquelle il s'est trouvé impliqué malgré lui, le peuple américain avait largement consenti à son « interventionnisme » pour le bien apparent de l'humanité, au nom de centaines de milliers de jeunes soldats morts pour la liberté. La nouvelle donne s'établit à la surface de la planète avec deux « super-puissances » ayant chacune leur sphère d'influence telle que décidée lors de la conférence de Yalta. Toujours sous la tutelle du CFR qui y travaillait depuis 1942, la Conférence de San Francisco engendra la « Charte de l'ONU » dont on peut remarquer qu'elle s'inspire des Traités internationaux du XIX$^{ème}$ siècle. On remarquera qu'elle établit le principe d'une autorité mondiale, préfigurant ainsi la venue de ce qui est quelquefois dénommé comme étant le NOM (Nouvel Ordre Mondial). Cependant, la guerre avait rebattu les cartes et la puissance financière des Etats-Unis, alliée à la possession de l'arme nucléaire qu'ils étaient les seuls à maitriser, les désignaient comme la

puissance hégémonique. Reste à savoir qui va diriger de facto cette puissance. Les grandes multinationales ayant financé (entre autres) le « projet Manhattan » entendaient bien tirer leur épingle du jeu et les intérêts communs qu'elles avaient avec le système financier international conduisirent à former ce que Dwight Eisenhower désignera comme « le complexe militaro-industriel » dans son discours de janvier 1961.
JFK, dans son discours du 12 novembre 1963 (10 jours avant sa mort) réitéra cet avertissement au peuple américain.
Dans son livre « l'État profond américain »[2], Peter Dale Scott consacre un chapitre entier à la mise en place de ce « gouvernement de l'ombre » qui s'est imposé face aux présidents américains entre 1961 et 1980 et les deux chapitres suivants (8 et 9) aux grands évènements dus aux actions entreprises par ce « pouvoir de l'ombre »
Voici ce qu'il écrivait en 2014 à la fin de son avant-propos, parlant de la situation du monde :




> **« Dans ce contexte de guerre perpétuelle, il est urgent que les citoyens des Etats-Unis -mais aussi de la France et plus largement de l'Europe- fassent pression sur leurs gouvernements pour stopper cette stratégie basée sur le pétrole et les armes. Il est donc indispensable de mieux comprendre ce système de l'État profond, et c'est l 'un des principaux buts de ce livre »**

Initialement appelé « programme du jugement dernier » sous Eisenhower après que l'URSS ait fait exploser sa première bombe nucléaire en 1949, et arguant de la nécessité d'avoir un exécutif apte à riposter en cas d'attaque soviétique qui anéantirait ses centres de commandement « officiels », il s'agissait de confier la marche du pays à un groupe de personnes non élues, mais disposant de tous les moyens nécessaires. Ce « gouvernement de l'ombre s'est ainsi étoffé durant 5 décennies et s'empara de la Maison Blanche le 11 septembre 2001 lorsque Dick Cheney s'installa aux commandes après avoir expédié GW Bush sur la côte Ouest. Ce fut le début des « printemps arabes », tous liés de près ou de loin au pétrole.

## *La montée en puissance du mondialisme poussé par la finance*

Ainsi donc, parti de ce groupe de jeunes anglais patriotes et fortunés né à la fin du XIX$^{ème}$ siècle, par l'établissement de ramifications successives sous forme de « groupes de pouvoir » plus ou moins occultes, ce projet, pour aussi improbable qu'il ait pu paraître, a réussi à modifier en profondeur toute la géopolitique de la

planète. Chacun de ces groupes, créé dans un but précis, a permis à de franchir une à une les étapes essentielles sans que le but final n'apparaisse clairement.
L'oligarchie financière qui domine le monde, dont l'origine est plus ancienne, a certainement été le contributeur le plus important pour mener à bien le dessein de ces jeunes lords qui étaient persuadés d'être l'élite appelée à gouverner le monde, pour le plus grand bien -du moins d'après eux – de l'humanité…
Depuis la « Table Ronde » des débuts, qui a permis de constituer l'énorme pouvoir financier en prenant le contrôle de la monnaie mondiale, puis les deux guerres mondiales qui ont poussé les opinions publiques à accepter de plus en plus de fédéro-mondialisme et de moins en moins de souverainetés nationales, le rôle des organisations internationales, Chattam House et le CFR prirent le pas sur les diplomaties nationales.
L'OTAN fut créée en 1949 pour répondre à la menace soviétique en apparence, mais surtout pour doter à terme le pouvoir mondial d'un bras armé. La création en 1954 du très fermé « Club des Bilderberg » a permis de diffuser les idées mondialistes soutenues par le libre échange généralisé conceptualisé par l'école de Chicago. Daniel Estulin, dans son ouvrage paru en 2007[3], cite dès la première page cette phrase de Denis Headley, ancien ministre britannique de la Défense :

**« Les évènements du monde ne se produisent pas accidentellement. Il est fait en sorte qu'ils se produisent, que ce soit pour des questions nationales ou de commerce, et la plupart d'entre eux sont mis en scène et dirigés par ceux qui tiennent les cordons de la bourse »**

En 1973 fut créée, par les mêmes personnes dont la plupart appartenaient déjà au CFR et au Bilderberg, la « Commission Trilatérale » Le chapitre 20 du livre de Daniel Estulin, intitulé « comment formater un Président » laisse peu d'équivoque au sujet de ce groupe et des buts qu'il poursuit. On peut y lire notamment, parlant du gouverneur de la Géorgie Jimmy Carter, un propos publié dans le Times :

**« À l'automne 1973, il est allé dîner avec un autre visiteur américain dont les buts ne sauraient en aucune manière être innocents, à savoir M. David Rockefeller de la Chase Manhattan Bank. Monsieur Rockefeller était à l'époque en train de constituer un groupe international avec l'aide du professeur Brzezinski de l'université de Columbia. Il était à la recherche de membres qui seraient américains… Impressionné par le Gouverneur Carter, il l'invita à rejoindre le groupe (…) ».**

Voici exposée au grand jour la manière de « **fabriquer un Président » grâce à l'action combinée de la finance et des médias. Mais le comble de la duperie fut atteint lorsque, s'exprimant devant la convention nationale démocrate, Carter s'attaqua « aux alliances contre-nature entre l'argent et la politique qui se perpétuent d'elles-mêmes, […] une élite économique dont certaines décisions portent la marque et qui n'a jamais eu de comptes à rendre, pas plus qu'elle n'a eu à souffrir de l'injustice ».**
À l'entendre, on aurait pu avoir l'impression que Carter était un « outsider ». Pas sûr car dans un article du *Los Angeles Times* de juin 1976, douze rédacteurs ayant contribué à son premier discours portant sur la politique étrangère, étaient membres du groupe CFR/TC et appartenaient au Bilderberg. « *Ils avaient mis dans la bouche*

*de Carter le discours que ses électeurs voulaient entendre »*

Ce complexe militaro-industriel a évolué vers un pouvoir financiaro-médiatico-politique qui dirigeait toute la politique américaine à l'insu du peuple américain, allant pratiquement jusqu'à choisir les futurs présidents qui seraient immanquablement élus.

## Le partage des domaines d'intervention

Les trois groupes totalement interdépendants et souvent constitués des mêmes personnes que sont le CFR, le Bilderberg et la Commission Trilatérale se sont partagés les rôles d'influence. D'après Daniel Estulin, tous les présidents américains entre 1912 et 2000 étaient des membres du CFR qui leur dictait quasiment leur politique étrangère, certains avaient, de plus, participé à au moins une conférence du Bilderberg et/ou de la Commission Trilatérale.
On peut résumer les rôles respectifs de ces groupes « discrets » concourant au même objectif, inchangé depuis presque 150 ans. Le CFR définit la géopolitique mondiale que ses représentants au sein de l'administration américaine entendent mettre en œuvre, éventuellement en s'appuyant sur l'OTAN et la CIA en fonction des actions décidées
Le club des Bilderberg, après avoir œuvré pour la montée en puissance de l'OTAN durant la guerre froide, s'occupe plutôt de distribuer les rôles au niveau occidental et européen en faisant élire ou nommer celles ou ceux qu'il a précédemment adoubé. Il suffit de se reporter aux listes des participants de chaque concurrence annuelle pour s'en persuader. Christine Lagarde et Ursula Von der Leyen n'y ont pas fait exception.
Il est également très intéressant de comparer la liste des invités, classés par pays d'origine avec les fonctions qu'ils ont occupées ensuite...
La Commission Trilatérale devait étendre ce plan mondialiste de l'Occident à l'Asie en s'intéressant aux relations économiques. Et en agissant pour activer les traités de libre-échange qui, par un phénomène de « proche en proche » devaient s'étendre progressivement au monde entre les deux amériques (Nord et Sud) l'Europe et l'Asie. Ainsi sont nés l'ALENA, le Mercosur, le Tafta, le TTIP ou lle CETA)
En réalité, on retrouve l'Angleterre derrière cette conception qui avait déjà inspirée dans son temps le « Commonwealth ».
Pour mieux comprendre le rôle du CFR depuis sa création, Daniel Esulin écrit (page 109) :

**« De 1928 à 1972, c'est de fait un membre du CFR qui a remporté chacune des élections présidentielles. (À l'exception de Lyndon Johnson, qui fit plus que dédommager l'Establisment en affectant des membres du CFR aux postes-clé du gouvernement) Sous Reagan, il y avait 313 membres du CFR dans son administration [...].**
**L'éditorialiste Edith Kermit Roosevelt, la petite-fille de Théodore Roosevelt, devait dire du CFR :**
**« La plupart des gens ne sont pas au courant de l'existence de cette mafia. Le pouvoir de l'Establishment se fait cependant sentir, du professeur en quête de subventions d'une fondation, au candidat à un poste de Cabinet ou à un emploi au**

**Département d'État. Il affecte la politique de la Nation dans pratiquement tous les domaines ».**

# *Qui contrôle réellement les médias ?*

Cette question est devenue fondamentale. Les démocraties sont, par essence même, la synthèse de l'opinion publique majoritaire. En théorie, chaque citoyen devrait être à même de se forger sa propre opinion, en fonction de son vécu, de sa perception du monde et des choses qui l'entourent. Bref, de ce qu'il pense être le « bien », pour lui, sa famille ou son pays. Dans la réalité, notre « instinct grégaire » nous influence. Comment les informations nous parviennent-elles ? La plupart du temps par les médias de grande diffusion, dont les propos, les écrits ou les images sont filtrés en fonction du message que les rédactions veulent faire passer. Une des grandes forces de nos jeunes anglais de la Table Ronde est d'avoir très vite compris que ces médias permettaient « d'orienter la démocratie » dans le sens qu'ils souhaitaient. Caroll Quigley consacre dans son livre un chapitre entier[4] à la prise de contrôle du Times, dans lequel il raconte la captation progressive réalisée par les membres du « groupe de Milner » (future Round Table) à partir de 1884. Même si le rachat effectif du Times ne se fit qu'en 1922, le contrôle effectif datait de 1912.

Daniel Estulin consacre également un chapitre[5] intitulé « Les journalistes, des Courtisans ? »
Il cite ce propos très révélateur attribué par plusieurs sources à **David Rockefeller** et tenu durant la conférence de Baden-Baden en 1991 :

> **« Nous sommes reconnaissants au Washington Post, au New-York Times, au magazine Time ainsi qu'à d'autres grandes publications dont les directeurs respectifs ont assisté à nos réunions depuis bientôt quarante ans en respectant leur promesse d'être discrets »**

Il continua en expliquant :

> **« Il nous aurait été impossible de développer notre projet pour le monde si nous avions été soumis aux feux de l'actualité tout au long de ces années. Mais le monde est aujourd'hui plus averti et prêt à s'orienter vers un gouvernement mondial. La souveraineté supranationale d'une élite intellectuelle et de banquiers internationaux vaut surement mieux que l'autodetermination nationale en vigueur au cours des siècles passés. »**

Il serait difficile d'être plus clair. Nous avons l'élite intellectuelle héritée de celle des anciens d'Oxford du groupe de Milner et de la « Round Table » qui, au fil du temps, est devenue une sorte de syndicat des banquiers internationaux qui exerce un contrôle quasi-total grâce à l'argent qui leur permet de contrôler les médias. L'opinion publique ayant été ainsi façonnée au long des décennies, la mise en place de l'objectif final, à savoir l'établissement d'un « gouvernement mondial » est dorénavant possible...
En conclusion de ce paragraphe, voici un lien vers la présentation de la conférence de Jean-Claude Manifacier à Montpellier qui traite du sujet.

# Est-ce inéluctable ?

Le projet, qui a tout d'une conspiration, va-t-il aboutir ? Le livre de Daniel Estulin est paru en 2007, Celui de Caroll Quigley a été écrit en 1981. Certains évènements marquants, souvent ignorés ou du moins « minimisés » par les médias de grande diffusion, sont survenus. Parmi les plus importants, figure l'élection à la Maison Blanche de Donald Trump. Il suffit de revoir le fil de cette élection pour se rappeler combien elle était improbable. Hillary Clinton, pur produit de cet « Establishment américain » devait succéder à Barack Obama et probablement accélérer la mise en place de ce gouvernement mondial grâce à la prolifération des traités « de libre-échange » qui allaient permettre aux grandes multinationales de prendre le pas sur les État-nations.

Aujourd'hui, on peut encore en douter. Plusieurs signes témoignent d'un changement de l'opinion publique en Occident. Si les « élites » demeurent fortement mondialistes, les peuples se rendent compte qu'ils ont tout à perdre dans ce projet. Les classes moyennes, en particulier, voient leurs revenus s'éroder au fil du temps et leurs illusions commencent à se dissiper.

L'élection de Trump, faisant suite au résultat du référendum sur le Brexit, ont fortement marqués les esprits ; La rupture paraît consommée entre cet « état profond » et la politique suivie par l'administration Trump, dont les représentants du CFR commencent à être écartés.

Mais d'autres pays, et non des moindres, tels que la Chine, la Russie, l'Inde et le Brésil, semblent également ne pas vouloir accepter cette tendance mondialiste et veulent remettre les nations au centre du jeu.

L'Europe, quant à elle, n'arrive plus à trouver un cap à suivre. Le fédéralisme qui aurait dû faire d'elle « l'appartement témoin » du monde futur après la disparition des peuples et des nations s'éloigne de plus en plus devant les divergences économiques de pays utilisant la même monnaie avec des règles fiscales et sociales différentes. L'Europe des Nations, qui aurait dû s'imposer depuis longtemps n'arrive pas à se concrétiser, car les élites font tout pour l'empêcher en dénonçant le « populisme » et le « ringardisme » des nations.

Les grands projets « mondialistes » comme la « lutte contre les dérèglements climatiques » sont devenus trop outranciers pour être crédibles et les médias « *main stream* » perdent leurs âmes à ne pas vouloir engager de débat, se contentant d'asséner jour après jour cette « vérité faite par la loi » comme le dit Radu Portocala dans son livre paru récemment[6].

Les années qui viennent seront certainement cruciales, et personne ne peut dire ce qu'il n'adviendra ni quelle sera l'issue de ce combat de Titans entre mondialistes et souverainistes.

***J.G.***

## NOTES

[1] On se reportera pour ce sujet au livre « Histoires des banques centrales » écrit par Stephen Mitford Goodson et p=et édité par les éditions « omnia veritas ».

[2] L'Etat profond américain Peter Dale Scott Editions Demi Lune.

[3] La véritable histoire des Bilderbergers Daniel Estulin éditions Nouvelle Terre.

[4] Chapitre 6 p 171 « l'histoire secrète de l'oligarchie anglo-américaine ».

[5] Chapitre 11 P 121 « la véritable histoire des Bilderbergers ».

[6] « Le vague tonitruant » Radu Portocala Editions Kryos 2019.

L'après-guerre est le carrefour temporel où se rejoignent enfin toutes les voies qui conduisent au mondialisme comme par enchantement, par un de ces hasards de l'histoire où tout semble concourir dans un même sens, nous porter tous vers un même port, donnant l'illusion que l'odyssée de l'humain a vraiment un terme, confortant en cela, durant un certain laps de temps, l'utopie des millénaristes.

L'après-guerre, ce fut évidemment la hantise, le dégout absolu de la guerre, et on le comprend. Il faut quand même se rappeler qu'on partait au front en chantant, à peine trente ans plus tôt. Après 1945, le nationalisme, jugé coupable de massacres de masse, qui plus est en récidive, est traduit devant le tribunal de l'histoire. Sur les ruines encore fumantes de la plus grande tragédie que l'Europe n'ait jamais vécue, on se préoccupe de rebâtir un monde débarrassé de la guerre, de la haine entre les peuples, du conflit entre les États. Bref, en un mot, débarrassé du nationalisme. L'insuffisante médiation internationale, du fait de l'absence d'un droit interétatique, coercitif et vraiment dissuasif, figure en bonne place parmi les causes des deux récents conflits. Feu la SDN était vouée à l'impuissance car désarmée. L'ONU, dotée d'un conseil de sécurité, mais aussi d'une force d'interposition propre, et de la faculté de mandater des coalitions militaires internationales pour s'opposer aux agressions, fut une première réponse. Mais on va aller bien au-delà de la concertation internationale pour résoudre les tensions. On va promouvoir une collaboration permanente des nations sur des sujets d'envergure mondiale. Et l'on va ainsi échafauder une mille-feuille d'institutions internationales plus ou moins contraignantes, plus ou moins efficientes, plus ou moins puissantes : OCDE, FAO, Banque Mondiale, FMI, UNESCO, BIT, OMS, GATT puis OMC, Cour de Justice Internationale, Haut-commissariat aux migrations etc... Il faut qu'à force d'échanger, de coopérer, les nations s'imprègnent d'une conscience mondiale, qui dépasse le cadre restreint de leurs intérêts particuliers, qui transcende leur égo. L'Europe, considérée comme la mère de toutes les tragédies, de tous les désastres, se voit parée d'une attention particulière. Le nationalisme belliciste et mortifère, c"est avant tout celui des puissances Européennes, l'Allemagne et l'Italie bien sûr, mais également la France, la Grande Bretagne, et les autres... Ce sont ces pays, tous suspects aux yeux des mondialistes, que l'on surveille en particulier, et que l'on pousse à s'entendre une fois pour toutes, en les sommant de se fondre dans le cadre d'une Union Européenne, même si elle est encore en devenir et ne s'appelle pas comme ça au sortir de la Deuxième Guerre mondiale.

Mais le mal absolu ne peut être vaincu par des aménagements institutionnels, si complexes et novateurs soient-ils. Le mal doit être extirpé du cœur des hommes, une fois pour toutes. Au banc des accusés, les

*Hiroshima*

humiliations infligées aux vaincus de 14/18. Cette fois, on absout l'Allemagne, le Japon et l'Italie. La misère, les privations ont poussé les peuples à se haïr. C'est cette haine qui a promu Hitler et Mussolini au rang d'idoles, a armé leur bras et les a poussé à frapper. Alors, on inonde l'Europe de capitaux, à travers le plan Marshall, pour accélérer la reconstruction, remettre les peuples au travail. La guerre aura eu au moins un mérite : pour perfectionner la machine de mort, les ingénieurs auront fait faire un pas de géant à l'humanité.

Télévision, radio portative, électroménager, font entrer l'occident dans un univers de confort, de bien-être de loisir et de culture pour tous encore jamais atteint dans l'histoire de l'humanité. Les nouveaux logements, érigés sur les ruines de la guerre, ont l'eau courante, l'électricité, le chauffage central, les sanitaires. Frigos, télés, machines à laver : la vie devient facile, pour les femmes en particulier. Le temps passé aux taches fastidieuses, pénibles, se réduit, il cède la place à l'information, la culture, les loisirs, le divertissement, le sport. Les lumières des villes attirent les jeunes comme des mouches, les campagnes sont désertées, de nouveaux quartiers poussent comme des champignons dans les périphéries. Mieux que quiconque, Jean Ferrat aura traduit, avec le talent qu'on lui connait, ce raz de marée sociétal que fut l'urbanisation galopante.

**Ils quittent un à un le pays,**
**Pour s'en aller gagner leur vie**
**Loin de la terre où ils sont nés,**
**Depuis le temps qu'ils en rêvaient,**
**De la ville et de ses secrets,**
**Du formica et du ciné**

**Les vieux, ce n'était pas original,**
**Lorsqu'ils s'essuyaient machinal,**
**D'un revers de manche les lèvres,**
**Mais ils savaient fort à propos**
**Tuer la caille ou le perdreau,**

**Et manger la tomme de chèvre.**
**Pourtant, que la montagne est belle,**
**Comment peut-on imaginer,**
**En voyant un vol d'hirondelles,**
**Que le printemps vient d'arriver**

**Deux chèvres, et puis quelques moutons,**
**Une année bonne et l'autre non,**
**Et sans vacances et sans sorties,**
**Les jeunes veulent aller au bal,**
**Il n'y a rien de plus normal**
**Que de vouloir vivre sa vie**

**Leur vie ils seront flics ou fonctionnaires,**
**De quoi attendre sans s'en faire,**
**Que l'heure de la retraite sonne,**
**Il faut savoir ce que l'on aime, et rentrer dans son HLM,**
**Manger du poulet aux hormones.**

Pour la première fois dans l'histoire, l'homme a le pouvoir de s'extirper de sa condition, du lien avec la nature et la contrainte qu'elle lui inflige depuis toujours. Du lien avec le village, la famille, qui tous deux bornent les horizons et constituent autant d'obligations. Le temps de la ruralité est cyclique, c'est un éternel retour aux mêmes gestes, aux mêmes taches, aux mêmes coutumes, aux mêmes servilités, aux mêmes promiscuités. La vie tourne en rond et se répète sans fin. La liberté, dans ce contexte, n'est qu'illusoire, car chacun est prisonnier d'une routine qui enferme, bouche les perspectives, réduit à la reproduction forcée des rites, des mœurs, des techniques. La vie des champs, c'est la nature qui dicte sa loi à l'homme, qui pense pourtant ma dominer. La ville, c'est le confort, les commodités, la facilité, c'est du temps de vie gagné sur la contrainte, bref c'est plus de temps libre. C'est surtout plus de liberté, tout court : l'homme urbain est noyé dans la multitude, c'est un anonyme aux yeux de tous les autres, tous également des anonymes. Il s'habille comme il veut, il voit qui il veut, sans rendre de compte à quiconque, sans obligation familiale ni d'aucune sorte. Il n'a pas de place à tenir, de rang à sauvegarder, il est libre de toute ascendance familiale, n'est pas tenu de représenter une hérédité. Il vit pour lui, et pour lui seul. Et le temps urbain ne revient jamais en arrière. La nouveauté, la technique en évolution permanente, la vitesse, la lumière, les images se bousculent sans cesse, les sens sont en permanence excités par les sons, les néons, les innovations. L'homme est plongé dans un nouvel univers totalement artificiel, entièrement conçu pour son confort et son divertissement. Un univers dompté, à son service, contrairement à la campagne où il subit les lois contraignantes de de la nature. Les envies, les plaisirs sont multitudes. On ne s'y ennuie jamais. On n'y rencontre jamais les mêmes personnes, on ne s'y sent pas à l'étroit dans les habitudes et les conventions. L'homme urbain est libéré des contraintes de sa communauté, c'est avant tout un individu, seul maitre de ses faits et gestes, de ses relations. Avec en plus, l'abondance à portée de main. Que rêver de plus ? C'est là qu'on peut vivre pleinement sa vie, la sienne, pas celle des autres. Et cela est normal, nous dit la chanson de Ferrat. C'est là qu'on pense pouvoir être pleinement soi-même, car on vit sans avoir à rendre de comptes. Mais comme la chanson l'entrevoit, le rêve se dissipe peu à peu, au contact de la réalité. L'homme devenu simple individu est seul, dans son HLM. Le système urbain l'a isolé, et accaparé : on le tue à la tâche, en le poussant à consommer, et consommer quoi ? Du poulet aux hormones, nous dit la chanson…

La vie de l'homme occidental devenu urbain change du tout au tout. L'urbanité, et l'abondance l'affranchissent de plusieurs contraintes ancestrales, de pesanteurs, des astreintes souvent rituelles aux quelles sa condition rurale l'attachait. C'est désormais un autre homme, aux possibilités démultipliées, aux connaissances et informations largement abondées, aux opportunités démultipliées. Une nouvelle condition humaine émerge du cauchemar de la deuxième guerre mondiale, elle devient la norme pour l'ensemble de la société. L'humain est donc passé, en quelques années, d'un cauchemar mortifère, au rêve de bonheur universel… et tout ça grâce au progrès scientifique, technique, qui donne corps au mythe de l'abondance. Grace aussi à l'instauration des états-providence, chargés de généraliser la prospérité et le bien-être pour tous, quand la misère avait lancé le peuple allemand à l'assaut du monde entier vingt ans avant.

Désormais, les fruits de la science, de la prospérité doivent profiter à tous, nul ne doit rester en marge du festin. L'abondance se répand ainsi à vue d'œil. Dès le début des années soixante, les programmes sociaux, ou encore de soutien à l'industrie, sont largement abondés. Le keynésianisme, à l'origine procédé de relance rapide d'une économie en récession grâce au recours au déficit budgétaire et de l'intervention de l'état dans l'économie, devient la règle absolue, même en temps de croissance : l'état se pose en filet de sécurité permanent pour les activités économiques, les entreprises et les ménages.

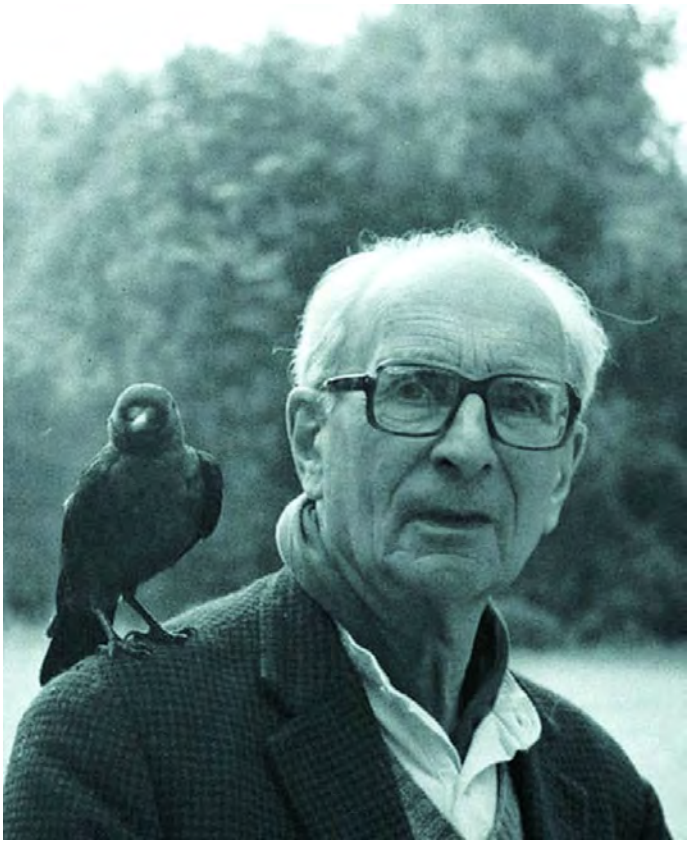
L'homme de l'après-guerre évolue donc dans un univers où il est maitre de la nature, désormais totalement domestiquée, à son service, où les taches fastidieuses lui sont largement simplifiées par le machinisme généralisé, où l'abondance est à portée de main, où la misère est épargnée à la plupart. C'est une nouvelle humanité qui émerge du second conflit mondial, elle rêve de fin de l'histoire, elle qui revient des horreurs de l'histoire. Les conditions économiques, matérielles, sociologique, politiques, sociales d'un changement profond de condition humaine se sont rencontrées en même temps, au même moment de l'histoire. Elles poussent à une émancipation de l'humain par rapport à la transmission, aux racines, aux valeurs traditionnelles, aux traditions, à la morale commune. L'homme devient avant tout un individu autonome, centré sur lui-même, qui pense pouvoir se détacher de tout ce qui le contraint, l'oblige et le conditionne depuis la nuit des temps : la nature, la famille, le village, l'Église. Ce sont ces quatre frontières qui bornent son horizon, lui imposent des contraintes, des interdits, des tabous, des frustrations.

Pour mesurer cette volonté de s'affranchir des contraintes, de se libérer de la nature et du réel, il est intéressant de voir les arts évoluer, durant cette période. C'est en ce temps-là que l'art abstrait s'impose comme la quintessence de l'évolution esthétique contemporaine : Mondrian, Pollock, Poliakoff et bien d'autres vont au bout de l'idée hégélienne d'un art qui purifierait l'esprit, qui se détacherait ainsi de la matière. Adieu donc les portraits, les paysages, l'art ne doit plus s'appuyer sur la réalité ni la nature comme un boiteux sur une béquille, il doit être l'expression de l'esprit humain détaché de tout ce qui le contraint, et en particulier du monde extérieur. Il doit s'affranchir des contraintes de lumière, de lignes, de perspective, mais exprimer le pur produit du cerveau de l'homme, débarrassé du réel qui l'emprisonne dans des normes, des règles et des limites.

À travers l'art contemporain, l'homme se fait Dieu, il réinvente un univers à part, artificiel, celui qui siège dans son esprit. Ce faisant, l'art contemporain est aussi le reflet de l'hypertrophie de l'ego : l'artiste délivre le produit de son esprit, bien souvent sibyllin aux yeux des autres, car quoi de plus indéchiffrable que les profondeurs du cerveau de chacun aux yeux des autres ?
D'autant que l'art contemporain ne s'embarrasse pas d'indices, de métaphores, de clés de compréhension : il ne délivre pas de message, fut-ce sous une forme codée et mystérieuse aux yeux des autres. C'est donc la porte ouverte à tout, un art nihiliste, où chacun montre ce qu'il veut sans même chercher à se faire comprendre, ni même à se rendre agréable à l'œil des spectateurs. C'est la manifestation éclatante de la toute-puissance de l'ego, affranchi de toutes les contraintes habituelles de la figuration, et jusqu'à celle de plaire, d'être agréable à l'œil ou compris du public. L'art abstrait, c'est le paroxysme de la puissance de l'ego de l'artiste, que l'on finit par admirer parce que lui a réussi à imposer sa propre vision aux autres, sans rien rendre ni aux canons de la beauté, ni aux gouts et à l'entendement du public.
L'intelligentsia de l'époque va bien sur emboiter le pas de ce que ces nouveaux urbains ressentent, et apporter sa caution à la pulsion émancipatrice qui se généralise dans la société. En cela, elle ne fera que reprendre, en les adaptant aux nouvelles formes de pensées, des idées très anciennes, antiques même. Diogène le cynique, de l'école cosmopolite d'Athènes, fut le premier à vouloir abolir les nations et unifier le monde, rejetant en cela non seulement les frontières physiques, mais également les frontières morales qui séparent le bien du mal, ou encore esthétiques qui séparent le beau du laid. Son disciple Aristippe affirmait que le bien se confondait avec le plaisir, et que pour trouver le bien, il fallait chercher la jouissance… Puis la Renaissance fournit son lot d'utopies mondialistes, de Thomas More à Erasme. Les Lumières furent la grande époque du mondialisme, avec Kant bien sûr, mais aussi Hegel, Diderot, Voltaire…
Au premier rang du néo-cosmopolitisme, figurent **Sartre** et les existentialistes. Et de la formule célèbre du philosophe de la nouvelle vague : chaque homme doit vivre sa vie comme une page blanche à remplir. La page blanche, c'est cet homme urbain, désormais anonyme, sans racine, sans passé, sans tribu, sans aucun déterminisme, qui ne devient lui-même que par l'accomplissement des actions qui façonnent son essence : l'existence précède l'essence.
La phrase fameuse de sa compagne, **Simone de Beauvoir**, « On ne nait pas

femme, on le devient », illustre la portée du raisonnement, qui prétend abolir jusqu'à la réalité naturelle, physique, du sexe, pour en faire le produit d'un déterminisme social, et rêver d'en faire l'aboutissement d'un choix personnel : demain, on pourra se forger le sexe que l'on veut, et en changer à volonté.

L'après-guerre, c'est aussi le temps des structuralistes. **Levi Strauss** nous fait découvrir que, d'une civilisation à l'autre, on retrouve les mêmes mythes, les mêmes valeurs qui servent de viatique à une structure sociale donnée. Les valeurs ne relèvent d'aucune hiérarchie, d'aucune transcendance, d'aucune vérité universelle ni loi naturelle, elles ne font que chapeauter et justifier une structure civilisationnelle, bref justifient une organisation et une hiérarchie socio-politique particulière. Levi-Strauss révèle le relativisme des valeurs, par la diversité des mœurs et des civilisations qu'il place toujours sur un pied d'égalité, des plus primitives en apparence aux plus évoluées et sophistiquées.



Levi-Strauss parlait en outre à une époque où les voyages se démocratisaient, à grande échelle, et beaucoup de jeunes désormais ont vu le monde et sa diversité. Les années soixante sont d'ailleurs l'époque des « road-trip », de la quête d'évasion vers des horizons lointains, des peuples différents, et la littérature comme le cinéma vont exalter cette quête, de « Sur la route » de Kerouac à « Easy Rider » au cinéma. Les voyages donnent aux jeunes l'occasion de vérifier le prisme ethnologique de Levi-Strauss, ou plutôt de le valider : il devient la grille de lecture de toute une génération. À travers ce prisme, et au contact des autres peuples, se défont les certitudes, les aprioris sur ses propres valeurs. « Il est normal que chacun considère sa société comme meilleure que celle des autres » disait Levi-Strauss. Mais cette formule n'avait pas pour but de conforter la foi en ses valeurs, mais au contraire de la relativiser, de montrer que les autres aussi agissent de même, et n'ont pas de raisons moins valables que nous de croire dans la supériorité de leur civilisation.

Michel Foucault exaspère ce relativisme,

dans « Histoire de la folie à l'âge classique ». La notion de folie elle -même ne relève pas d'une vérité intangible, partagée par toutes les civilisations et toutes les époques, mais est relative. Est considéré comme fou celui qui déroge, apparemment sans raison, aux tabous d'une société donnée. On peut être fou dans l'Antiquité romaine en partageant sa table avec des esclaves, en libérant des sacrifiés chez les aztèques, en, refusant de se lever le matin pour aller travailler aux Etats-Unis au cours du XX$^{ème}$ siècle.

Michel Foucault, homosexuel assumé, et particulièrement avide de débauche à une époque où la tolérance était bien moins répandue qu'aujourd'hui, aurait voulu à travers ses théories faire évoluer les mentalités y compris quant à ses tendances personnelles, faire exploser les conventions et les interdits moraux. Derrida et Deleuze y allèrent de leur couplet.

L'après -guerre est l'entreprise, la plus vaste et déterminée jamais connue, de déconstruction de l'homme occidental, de l'abandon de l'héritage historique, de destruction des valeurs fondatrices de notre civilisation, pour conduire au triomphe absolu de l'individualisme. La pensée dominante de l'époque rejoint les évolutions sociales, sociétales, économiques et matérielles. L'homme désormais en mesure de s'affranchir de nombreuses contraintes de la vie, se dote d'une forme de pensée et d'éthique qui le lui permet, y compris sur un plan psychologique et moral.

Quand l'humanité toute entière se vit, un soir de juillet 1969, devant son écran de télévision réunie sur une petite planète, et derrière ce drapeau étoilé planté en un sol inconnu, l'heure de la mondialisation sonna comme une réalité tangible dans les esprits. L'homme dégagé de ses barrières ancestrales pouvait aller loin, bien plus loin qu'il n'a jamais été, et le monde n'était plus qu'un monde parmi tant d'autres. A quoi bon s'accrocher aux particularismes, relents désuets d'époques finissantes ? Déjà depuis vingt ans, les transports, et particulièrement l'aviation civile à la portée de tous, avaient rapproché les peuples, les avait amené à se côtoyer. La télévision fait vivre à tous les mêmes évènements, en tous points du monde.

Désormais, tous communient aux mêmes célébrations, endurent les mêmes tragédies, et cela contribue beaucoup à forger une conscience universelle.

**(fin de la première partie – Suite dans le prochain numéro de Méthode)**

*O.P.*

# Le Droit et le Chiffre : l'Union fait la force !

**Anne-Charlotte KERVOELEN**
Juriste d'affaires, Doctorante en droit privé

**« Tout est changement, non pour ne plus être mais pour devenir ce qui n'est pas encore »**
**Épictète, philosophe Grec.**

Qu'il n'en déplaise à bien des conservateurs aux formalismes assurément isolationnistes, l'univers des professions règlementées à l'instar des métiers du Droit et du Chiffre, dans toutes ses composantes, s'avère en mutation chronique. Mépriser à l'heure actuelle l'étendue des bouleversements qui façonnent un quotidien qui s'impose de plein droit, ou ne serait-ce que tenter de le contourner, serait, sans doute aucun, une façon irréfragable de se condamner à le subir bien plus brutalement à l'avenir.

Sommes-nous véritablement témoins d'un dénouement heureux des querelles de chapelles ?
Des décennies entières que ces pans d'activités se livrent un combat sans merci : mais quel en est le sens ou encore même la portée ? N'en est-il pas plus clairvoyant de supplanter les oppositions afin de surmonter toute sorte de conservatisme pernicieux à tout progrès.
Finalement, soyons lucides l'espace d'un instant : ces métiers ont, à l'évidence, partagé bien plus de choses que certains ne peuvent le présager une seule seconde ! Bien qu'en lutte permanente, ces deux corps de « métiers-passions », ont toujours été animé par des valeurs communes.

Déontologie, indépendance, liberté, confraternité ; autant de principes qui fondent de façon souveraine le corps intangible desdites professions. Ces derniers en formeraient dès lors un socle incontesté et incontestable du destin uni, épanoui et durable d'un mariage de raison tant attendu !
Néanmoins, la jonction entre incompréhension, désillusion, émotion et tant d'autres sentiments si dépréciatifs s'est installée sur un terme plus ou plus long, bien trop pour certains, non suffisamment pour d'autres…
Comment expliquer cette tendance systématique vers ce qui n'est pas ? L'homme est bien connu pour être un éternel insatisfait mais le temps est salutaire et a su dignement faire son œuvre.

Au lendemain de l'une des plus grandes crises économiques et financières de notre siècle, nul besoin de s'étendre sur le fait que la confiance de tout professionnel n'en est malheureusement pas ressortie indemne et même, sévèrement altérée. En effet, les attentes des entreprises ont catégoriquement changé : chacune d'entre elle recherche désormais davantage de fiabilité, de transparence et de garantie, quel que soit la relation qu'elle envisage d'entretenir avec ses interlocuteurs.

Tout en est question ici de bon sens, mais aussi d'agilité.

La révolution numérique, un bouleversement, un chamboulement, bien plus encore, un véritable big bang ! … (*nouvelles technologies, nouveaux usages, nouveaux pans d'activités … autant de sujets enivrants, absolument inexhaustibles dont il saurait à ce stade évidemment impensable, voire bien trop audacieux, d'émettre des avis prédéfinis)* témoignant une fin incontestée du cloisonnement des services, ouvre, de fait, pleine voie au travail collaboratif de ces deux mondes, que tout semblait, pourtant à l'origine, clairement opposer.

Confrontés ainsi de plein fouet à un univers en transformation permanente, et dans le cadre d'un changement continu de la législation, la stabilité propre aux métiers d'experts-comptables, avocats, commissaires-priseurs judiciaires, notaires, huissiers de justice, conseils en propriété intellectuelle, administrateurs et mandataires judiciaire semblait donc avoir atteint une certaine limite.

Mais la question se pose alors de façon relativement confuse : jusqu'où regrouper le droit et le chiffre ?

Une réponse très claire a été enfin portée à l'image d'une fusion effective desdits professionnels au sein d'une même structure juridique, savoir, la société pluri-professionnelle d'exercice, à l'aune de l'ordonnance en date du 31 mars 2016[1] prise en application de la loi Macron.

Le mariage du droit et du chiffre, par l'intermédiaire de cette nouvelle société avant-gardiste et audacieuse, est bel et bien est en marche ! … De quoi pleinement contempler la jeune génération de ces professions réglementées qui mesurent profondément la visibilité intrinsèquement associée à l'inter-professionnalité impulsée par la loi Macron de 2015.

Si l'idée semble immanquablement vertueuse, la notion même de changement est la source de barrières purement psychologiques, et il s'entend.

En effet, la stabilité, toujours si rassurante devrait-elle prendre le pas sur l'inquiétant progrès, qui fait pourtant toute la magie de l'intelligence humaine ? Le changement effraie certes… néanmoins, il ne doit pas faire fi de nos capacités et encore moins de la volonté qui subsiste en chacun d'en chacun d'entre nous à progresser tout au long de notre vie.

Dans un contexte actuel de concurrence toujours plus impitoyable, de judiciarisation de la vie des affaires sans précédent, cet outil constitue indubitablement un moyen de casser les frontières professionnelles et de répondre à un besoin imminent exprimé par le marché.

La mutualisation des charges et des services, très *en vogue* en ce moment, apparaît explicitement comme l'opportunité incontestée d'offrir une gamme de services absolument complète à une clientèle de plus en plus sourcilleuse, car, de toute évidence… les habitudes des consommateurs se sont également vues bousculées !

Résolument, cette révolution en serait-elle, presque absolue !

L'atout, à l'exemple de cette société novatrice, se révèle non négligeable, voire des plus salutaires à l'affront implacable d'un phénomène d'ubérisation qui ne cesse d'ébranler en continu nos métiers du conseil juridique et comptable.

Sans contredit, face à pléthore d'offres dématérialisées et personnalisées toujours plus surprenantes les unes que les autres, l'entrepreneur ne se verra aucunement noyer dans un océan de propositions et de

prestataires à en prendre vue.
Bien entendu, nulle crainte d'aborder de tels faits circonstanciels sans ambages: quel privilège, quel gain de temps pour le client !
La proposition est brillante, plus grande encore, prospère pour le professionnel car il est question de présenter une offre tout à fait renouvelée de services à la fois complémentaires et structurés, et ce, dans un seul et unique dessein : la satisfaction-client.
C'est donc à l'intérêt de tout un chacun. Expliquons-nous de façon un peu plus réflexive mais au final manifestement, pragmatique : qui n'a ou n'aura jamais besoin des services bienveillants et précieux d'un avocat ? d'un notaire ? d'un expert-comptable ?
Au sein d'une société où l'entraide, la fraternité, la solidarité doivent demeurer nos principales aspirations pour aller de l'avant mais surtout tendre au bonheur ; défiance est conséquemment donnée à bien nombre d'entre nous de ne jamais avoir une seule fois, au cours de sa vie, eu recours à de telles complaisances.
Une palette globale de services variés dans un endroit unique serait-ce, somme toute, la clé pour nous simplifier le quotidien ?
De grâce ?! Avez -vous à ce stade encore une once de doute ?
Nul scepticisme sur le fait que nous sommes bel et bien aux prémices du prompt développement de nos professions règlementées jusqu'à présent caractérisées par une implacable stabilité !
De surcroit, en réunissant dans une même structure un panel de compétences hautement élargi, la possibilité s'avère aisément ouverte de concurrencer les entreprises étrangères. L'affaire portée n'est ni plus ni moins qu'une simple relation de cause à effet. Raisonnons très méthodiquement : de l'hypothèse la plus cartésienne soit-elle nous faisant partir d'un postulat de départ où « *tout le monde paie un peu* » … la logique veut que la conclusion mette en exergue le « *chacun paie moins* » !
Digne et fastueuse place sera alors laissée à la performance d'un travail de service non seulement à la personne mais également aux entreprises.
Ce raisonnement nous amène de facto à s'interroger sur un fait majeur : la lumière est clairement faite sur la préoccupation de toujours mieux assouvir les besoins de ses clients, mais qu'en est-il véritablement de l'aspect purement financier ?
« L'union fait la force » ; cette expression prend ici tout son sens. En additionnant les activités et en se regroupant, la puissance financière, communicative et stratégique des professionnels va tendre à se multiplier à vitesse grand V.
A cet effet, l'objectif est de rendre possible les économies d'échelles et d'effet d'expérience au plein cœur d'un environnement pleinement garant des prérogatives de chacune des professions.
La synergie des coûts est donc une grande

clé de développement. Le dessein est à la fois clair, rationnel et consiste, en définitive, à répartir les coûts fixes sur des volumes s'avérant beaucoup trop conséquents.

Cependant, nous pouvons relater nombre des bienfaits d'une telle structure, la contestation est une habitude typiquement française … (une touche de charme intrinsèquement liée à notre entité nationale que l'on ne nous ôtera pas !), et tout naturellement : cette nouvelle SPE[1] n'y coupera pas !

De prime abord, la barrière serait essentiellement psychologique : question phare pour ces professions de mettre son égo de côté … très loin d'être chose commode lorsque l'on a fait de son métier sa passion ou bien même pour certains l'essence même de toute sa vie !

De surcroit, le clivage notoire entre deux ces sphères professionnelles, nettement alimenté par un grand nombre d'*a priori*, constitue sans aucun doute un obstacle de taille à une collaboration efficace, voire efficiente. Pourquoi donc s'en blâmer ?

Il sera aisé de reconnaitre que chacun d'entre nous se fait une image bien ancrée, d'une part, de nos professionnels du Droit : de grands *intellos* ayant réponse à tout, légèrement arrogants, toujours bien habillés, de temps à autre à l'allure des plus hautaines, relativement fermés d'esprit, en substance les personnes communément appelées « de la haute » dont le prestige, s'il provoque une certaine admiration, en agace aussi plus d'un !

Et l'autre pendant, nous amène vers une image, littéralement floutée et amplement faussée des professionnels du chiffre caractérisé par le grand business man ou le *big boss*, toujours correctement vêtu de son sempiternel *costard cravate*, totalement obnubilé par le besoin irrépressible de faire toujours plus de chiffre : encore et encore, coûte que coûte !

Baliverne ! Foutaise !

Sortons, autant que faire se peut, de tous ces préjugés. A l'évidence, ces derniers sont directement liés à de fausses croyances populaires qui pourraient basculer plus vite que l'on n'ose l'imaginer vers des comportements haineux à l'égard de

personnes injustement stigmatisées en raison de leur catégorie socio-professionnelle. Poussant le raisonnement à son paroxysme, à vigueur de se répéter ces stéréotypes sans intérêt, il est très commode de finir par l'assimiler et d'y croire… piètre nature de l'homme ! Nous sommes bien au-dessus de cela !

La collaboration au sein de la structure sera puissante, fructueuse et réussie si et seulement chacun s'honore et donne de la valeur aux autres quand bien même coexistent des désaccords. Il sera bien aussi important de se respecter soi-même en tant que personne, ce qui posera ostensiblement les jalons afin de se respecter mutuellement.

Notre existence repose foncièrement sur la recherche immuable d'équilibre et de complémentarité ; si les différences sont trop marquées, ne prendront-elles pas le pas sur l'effort collectif ?

La réponse s'en avère affirmativement péremptoire !

Outre cette rafale de préjugés ineptes qui peut légitimement constituer un frein légitime à la constitution d'une société pluri professionnelle viable et pérenne, les obstacles spécifiques aux professions réglementées sont notables.

La souveraineté des grands principes déontologiques inhérents aux univers professionnels concernées, à l'instar principalement du secret professionnel et de l'indépendance relèvent indubitablement l'existence de bien des failles !

Comment explicitement être sûr qu'une profession ne dominera pas l'autre ? Que chacun se limitera exclusivement à ses compétences sans empiéter sur le domaine de l'autre ? Le frein évoqué à cet effet par les grands gardiens de la preuve et de l'exécution des décisions de justice en constitue assurément la perte avérée d'indépendance au même titre qu'un risque très soutenu d'instrumentalisation !

Autant dire que les sujets sont abondants, instructifs, passionnants, mais tellement sensibles ! … Immanquablement délicats dans le sens qu'ils se doivent, non seulement par nécessité mais également par perpétuité, être abordés sous une approche fondamentalement garante des règles déontologiques de chacune des professions.

Tels sont les freins et oppositions majeurs qui viennent éminemment contrebalancer une initiative sociétale qui présente pourtant la plus grande audace et qui marque un tournant décisif dans l'univers du Droit des sociétés.

Cependant, plutôt que de le percevoir comme une contrainte, nous devrions aborder le changement comme un véritable état d'esprit, car, à l'évidence, la peur de changer, quel que soit la route que nous décidons de prendre, nous pousse sans conteste à l'inaction.

Bien sûr, la peur du changement nous effraie tous, et il s'entend.

Mais, à la lecture des justes paroles de Charles F. Kettering, nous faisant part que « *Le monde déteste le changement, c'est pourtant la seule chose qui lui a permis de progresser* » : nous ne pouvons que comprendre qu'il faut être courageux. Courageux pour aller de l'avant, courageux pour permettre le progrès, courageux pour délaisser sa fierté, courageux tout simplement, pour changer.

*A-C. K.*

**NOTES**

1 L'ordonnance n° 2016-394 du 31 mars 2016 organise l'exercice en commun des professions du droit et du chiffre au sein des sociétés pluri-professionnelles d'exercice.

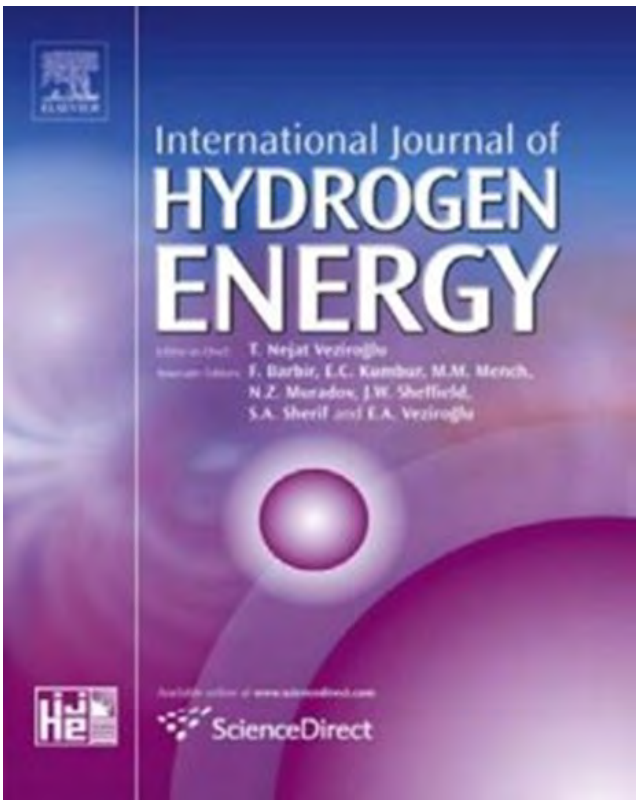
2 Sociétés pluri-professionnelle d'exercice.

# L'hydrogène, l'éternelle illusion

**Prof. Samuele FURFARI**
**Docteur en Sciences Appliquées**
**Ecrivain, conférencier et enseignant en géopolitique de l'énergie**

L'hydrogène est un sujet captivant, mais une terrible illusion si on pense à lui comme combustible alternatif. Le public et le monde politique semblent fascinés par cette molécule perçue comme une panacée pour la politique énergétique. Est-ce parce qu'ils ont appris à l'école que c'est le premier élément du tableau de Mendeleïev ? Est-ce parce que ça sonne plus « scientifique » que le charbon ou le pétrole ? Est-ce parce qu'il y a tellement longtemps qu'on en parle qu'ils pensent qu'il faudra bien un jour qu'il perce ? Toujours est-il que cette « énergie alternative » suscite un tel engouement que tout le monde en parle et qu'il convient donc de revenir aux fondamentaux.

La revue scientifique « International Journal of Hydrogen Energy » publie depuis 1976 des articles rédigés par les chercheurs les plus avertis sur les nombreuses recherches menées dans le monde entier afin de trouver des solutions scientifiquement fondées. Cependant, entre la science et la perception publique ou la sphère politique il y a un abîme. Ces dernières années l'hydrogène a été présenté par Jeremy Rifkin, un gourou dans le domaine de l'hydrogène, prônant « *The Hydrogen Economy* », dans laquelle ce gaz remplacerait les combustibles fossiles notamment pour les transports et serait une source majeure de génération d'électricité.




Bon orateur, Rifkin qui a été invité partout dans le monde, a réussi à convaincre un bon nombre de politiciens au plus haut niveau, en particulier dans l'UE, à tel point que même des personnalités les plus célèbres ont fini par croire que la révolution de l'hydrogène était arrivée ou du moins en marche forcée. Cela fait maintenant plus de 15 ans qu'il répète son mantra même si ces dernières années son aura semble s'atténuer. Même si l'effet « abracadabra » ne fonctionne pas dans la science et la technologie et s'il n'a plus le succès d'il y a quelques années son credo reste ancré malgré les lois fondamentales de la chimie.

Commençons par le début : l'hydrogène $H_2$ n'est pas une source d'énergie. Il est un vecteur d'énergie car il doit d'abord être produit à partir d'autres énergies primaires ou finales. Pour illustrer ce concept, si on peut dire que l'électricité est une forme d'énergie le câble qui la transporte n'est pas de l'énergie. Il en est de même pour

l'hydrogène, ce n'est pas une forme d'énergie mais un instrument pour la transporter.
L'avantage de ce vecteur est qu'il ne produit que de l'eau mais beaucoup d'énergie lorsqu'il est brûlé :

$$H_2 + \frac{1}{2} O_2 \rightarrow H_2O$$
$$\Delta H^\circ = -483{,}88 \text{ kJ à } 25^\circ C$$

Si la combustion de l'hydrogène est effectivement propre malheureusement il n'existe presque pas à l'état libre dans la nature. Il doit donc être produit à partir d'autres sources. Sur la planète Terre, on trouve deux ressources naturelles contenant des atomes d'hydrogène : l'eau et les hydrocarbures ($C_nH_m$). Puisque l'hydrogène est une matière première de base de l'industrie chimique, sa production est très connue depuis des années et il sera difficile de réaliser de réels progrès dans ce domaine. L'hydrogène n'est pas un nouveau produit du tout comme nous allons le voir !

## *On est déjà passé par là…*

Il y a eu plusieurs vagues d'engouement pour l'hydrogène comme source d'énergie sur lequel il vaut la peine de s'attarder même brièvement afin de réaliser que ce que nous vivons actuellement … a déjà eu lieu.
Au début des années 70, sur base de résultats fournis par des ordinateurs, le Club de Rome propage une vague de peur et conseille une halte à la croissance. A l'époque la modélisation par ordinateur était innovante et donc attractive. Tout le monde a cru que la fin du pétrole annoncée pour 2000 était une vérité scientifique, un peu comme aujourd'hui avec les modèles qui suscitent des peurs de changements climatiques causés par les émissions de $CO_2$. Le charbon, très abondant dans le monde et ne présentant aucun risque géopolitique tellement il est abondant dans nombre de pays, y compris de l'OCDE, est apparu alors comme étant la solution immédiate pour faire face « à la fin du pétrole » décrétée par le Club de Rome. Tous les groupes pétroliers se sont mis à investir dans des mines de charbon à travers le monde en vue de disposer de l'énergie primaire qui allait permettre de produire du pétrole de synthèse. En effet, les Nazis qui eux aussi manquaient de pétrole avaient démontré qu'il était techniquement possible de produire des produits pétroliers à partir de houille ou de lignite.
Du point de vue chimique, ce qu'on appelle liquéfaction du charbon consiste à augmenter fortement le rapport hydrogène : carbone c'est à dire à ajouter de l'hydrogène à la structure moléculaire du charbon. Celui -ci est de nature très aromatique de sorte qu'il y a statistiquement seulement 0,7 atome d'hydrogène pour un atome de carbone (Figure 1). Pour le pétrole brut ce rapport est de de l'ordre de 1,6 et pour l'essence il est de 2,0 [1]. Ceci signifie qu'il

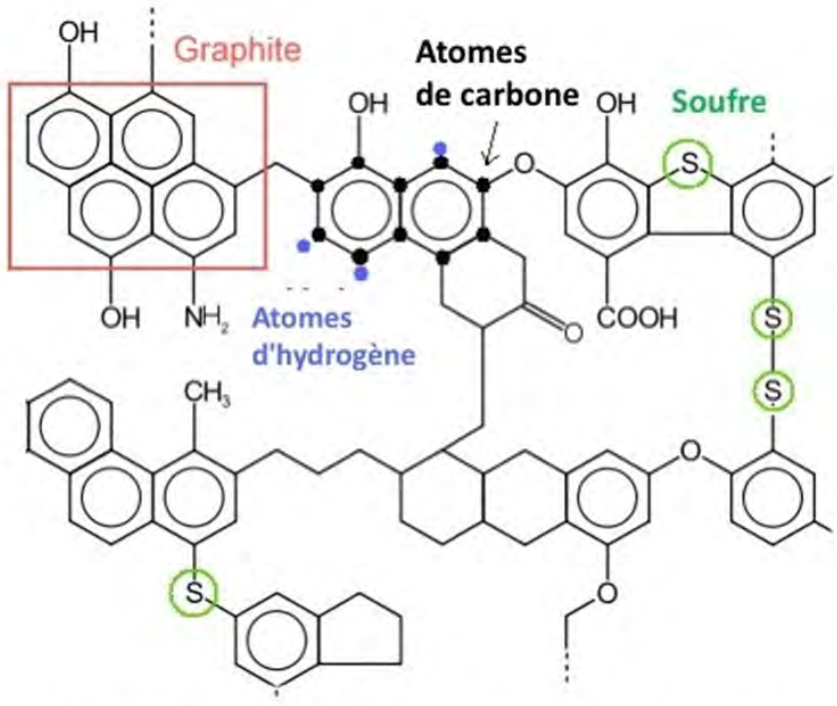


Figure 1. Structure moléculaire du charbon

faut ajouter de l'hydrogène pour transformer le charbon en produits pétroliers. Il y a pour cela deux techniques toutes deux largement utilisées par les Nazis.
Dans la liquéfaction indirecte ou processus Bergius le charbon finement broyé est placé dans un autoclave sous pression d'hydrogène de 20-70 bars et à température de 400-500°C dans une solution d'hydrocarbures liquides. Une partie du charbon absorbe de l'hydrogène pour générer un mélange d'hydrocarbures liquides, le restant du charbon non converti étant brûlé pour générer de l'électricité.
La liquéfaction directe consiste à gazéifier le charbon en présence de vapeur d'eau (réaction endothermique) pour produire ce qu'on appelle du gaz de synthèse (un mélange de CO et H2) et ensuite à transformer ce mélange gazeux par une réaction catalytique de Fischer-Tropsch qui permet de produire, en fonction des conditions de pression et de température ainsi que du rapport C : H du gaz de synthèse et du catalyseur, le type de produit liquide désiré. Les réactions sont multiples mais de ce type :

$$C + H_2O \rightarrow CO + H_2$$
$$CO + H_2 \rightarrow \text{hydrocarbures} + \text{autres produits}$$

Par exemple :

$$n\,CO + (2n+1)\,H_2 \rightarrow C_nH_{(2n+2)} + n\,H_2O$$

Le besoin d'hydrocarbures et la possibilité d'en produire par la gazéification du charbon a suscité au début des années 80 en engouement pour l'hydrogène de sorte que de nombreux projets de recherche ont été financés par la Commission européenne notamment dans son centre de recherche nucléaire de Ispra (Italie).
Pourquoi Ispra ? Parce que là dans les années 60 on avait étudié les réacteurs nucléaires HTGR « *High Temperature Gas cooled Reactors* » ce qui avait conduit à envisager ces réacteurs pour décomposer l'eau en H2 et O2 dans un cycle de réactions chimiques à haute température [2]. Ce cycle de réactions fait appel à des éléments extérieurs (par exemple iode et soufre) qui permettent de décomposer l'eau tout en étant recyclés.
La « société hydrogène » a été conçue à cette occasion. Tout y a été pensé et étudié. Par exemple on avait étudié la possibilité de produire de l'hydrogène par électrolyse au Québec qui possédait à l'époque – et encore aujourd'hui – un potentiel hydroélectrique gigantesque et de transporter par voie maritime cette « énergie alternative » en Europe [3]. L'hydrogène aurait été tellement abondant que tout allait fonctionner avec cette « énergie alternative ». Comme l'illustre la Figure 2 [4], tout le secteur domestique allait être investi par l'hydrogène moderne ; celui-ci aurait été produit en tellement grande quantité qu'il allait être distribué par conduite souterraine dans les zones urbaines.

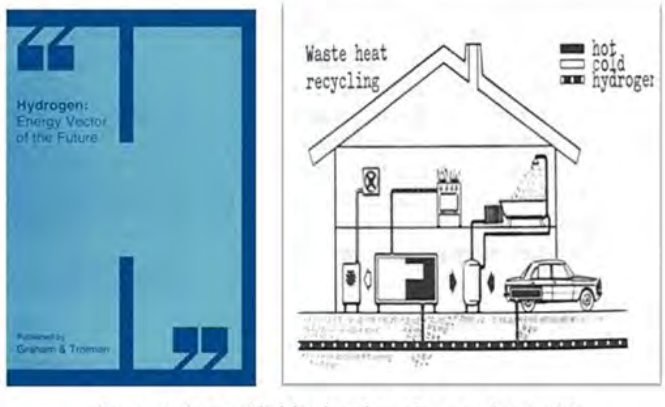



Figure 2. La société hydrogène des années 1980.

Il aurait été utilisé pour générer l'électricité par pile à combustible et même pour être brûlé pour produire l'eau chaude sanitaire et pour cuisiner. Bien entendu il devait également être utilisé pour remplacer les produits pétroliers dans le secteur du transport. Ce rêve s'est fracassé lorsque l'évaluation des coûts a été faite … d'autant plus que le contre-choc pétrolier du milieu des années 80 a fait chuter le prix du brut. On avait sifflé la fin de la récréation idéologique.
Après une période de latence d'une vingtaine d'années, sans que toutefois le rêve H2 soit totalement évacué, on a assisté à une nouvelle résurgence de l'intérêt. L'intérêt pour la décomposition thermique

de l'eau est brièvement réapparu vers 2000 à l'initiative notamment du prix Nobel Carlo Rubbia. Nucléariste, il a proposé de nouveau la production d'hydrogène via la chaleur fournie par des réacteurs à haute température (HTR). Tout est possible du moment que les principes de la thermodynamique sont respectés mais tout n'a pas nécessairement un sens économique.

L'Administration Bush a voulu relancer l'intérêt sans doute sous l'influence du lobby de l'industrie des piles à combustible et aussi pour ne pas paraître totalement fermée à la volonté de lutter contre les émissions de gaz à effet de serre. Bush dans son discours sur l'état de l'Union en janvier 2003 déclarait œuvrer pour une révolution de l'hydrogène qui transformerait la manière dont les gens vivent, travaillent et conduisent. Le projet présidentiel devait aider à avancer vers une ère de voitures et de camions roulant aux piles à combustible à hydrogène. Pour faire de cette vision une réalité, le président Bush s'était engagé à investir 1,2 milliard $ sur les 5 ans à venir pour la recherche, les infrastructures et le développement de voitures roulant à l'hydrogène. En fait, il s'agissait d'un subterfuge de communication. Il était plus explicite de parler d'hydrogène que de parler de piles à combustibles. Mais la ficelle est assez grosse car le parallèle consisterait à parler de filière chlorophylle pour ne pas parler de combustion du bois, l'hydrogène étant produit il est vrai dans une pile à combustible fonctionnant au gaz naturel. En l'occurrence, dans le chef des américains il n'a jamais été question de produire de l'hydrogène à partir d'énergies renouvelables mais bien de méthane, l'énergie fossile la plus adaptée aux piles à combustible. En juin 2003 une conférence UE-USA sur l'hydrogène s'est tenue à Bruxelles sous les auspices de Romano Prodi, très stimulé par son frère Vittorio Prodi (physicien et parlementaire européen), mais contrairement aux américains du côté européen on a préféré mettre plutôt l'accent sur les énergies renouvelables, ce qui n'avait pas convaincu tout le monde.

Après cet épisode, l'intérêt pour la politique de l'hydrogène s'est atténué mais sans pour autant disparaître puisque notamment la Commission européenne a créé en mai 2008 la *Fuel Cells and Hydrogen Joint Undertaking*, un partenariat public-privé qui soutient les activités de recherche, de développement technologique et de démonstration dans les technologies des piles à combustible et de l'hydrogène en Europe. Son objectif est d'accélérer l'introduction sur le marché de ces technologies. Ce partenariat public-privé implique la Commission européenne, l'industrie européenne et divers organismes de recherche publique.

## La production industrielle de l'hydrogène

L'hydrogène peut être produit par électrolyse de l'eau où l'électricité dissocie les molécules d'eau en hydrogène H2 et en oxygène O2. C'est un procédé très énergivore puisque la molécule d'eau à l'instar de celle de CO2 est très stable. Tout ce qu'on désire faire avec H2O et CO2, qui sont en quelque sorte le pot d'échappement de la vie, va nécessiter beaucoup d'énergie. On dit en chimie que leur énergie de formation est élevée et que pour rompre ces molécules il faut fournir autant d'énergie qu'il en a fallu pour les créer.

En théorie, la dissociation de l'eau en H2 et O2 par électrolyse nécessite une différence de potentiel entre les deux électrodes de 1,23 volt. Cependant, l'électrolyse de l'eau pure nécessite un supplément d'énergie car l'eau est un assez bon isolant de sorte qu'il faut surmonter une série de barrières d'activation. La plupart des électrolyses sont ainsi réalisées dans des milieux corrosifs, fortement basiques.

$$2\,H_2O\,(gaz) \rightarrow 2\,H_2 + O_2$$
$$\Delta H^\circ = 2 \times 241{,}94 = 483{,}88\ kJ\ à\ 25^\circ C$$

À 25°C il faut fournir 483,88 kJ pour

obtenir deux môles de H2 (4 g) d'où 120.970 kJ pour un kg de H2. Si l'énergie est fournie sous forme électrique cela représente 33,6 kWh/kg d'hydrogène. Toutefois en tenant compte de la résistance électrique de l'électrolyte et des pertes de rendement cette quantité théorique devient en processus industriel 46,9 kWh/kg d'hydrogène. Le Departement of Energy des États-Unis est en train de développer des recherches dans l'espoir de limiter cette consommation à 42 kWh/kg d'hydrogène d'ici 2020. Même si cet objectif devait être atteint, cela restera un processus très énergivore. Il y a des recherches en cours pour trouver de nouvelles façons de produire de l'hydrogène de façon économique, mais encore aucune percée.

Il en résulte que seulement 4 % de toute la production industrielle d'hydrogène provient de l'électrolyse (Figure 3) mais en plus c'est en tant que sous-produit de la préparation électrolytique du chlore et de l'hydroxyde de sodium.

La production industrielle la plus importante est de loin celle du vaporeformage du méthane car c'est l'hydrocarbure qui contient le plus haut rapport atomique hydrogène : carbone (Figure 3).

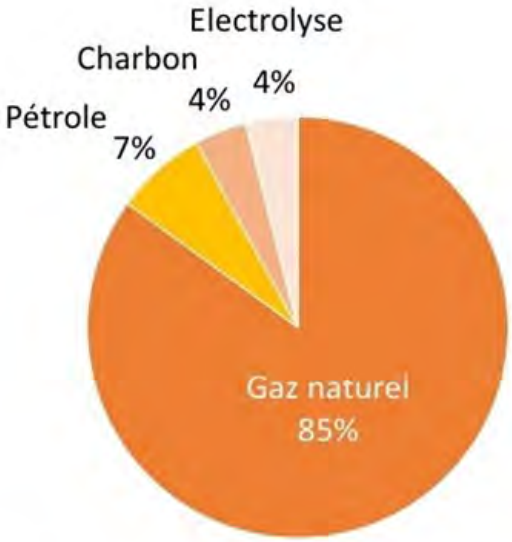



Figure 3. Production industrielle d'hydrogène.

L'hydrogène est produit par la réduction du méthane à haute température (700°C à 1100°C) sur un catalyseur à base de nickel. La première étape est une réaction de reformage vapeur-méthane et la seconde étape est ce que l'on appelle la « réaction de gaz à l'eau » où le monoxyde de carbone et la vapeur d'eau réagissent en présence d'un catalyseur pour produire du dioxyde de carbone et plus d'hydrogène.

$$CH_4 + H_2O \rightarrow CO + 3\,H_2$$
$$\underline{CO + H_2O \rightarrow CO_2 + H_2}$$
$$CH_4 + 2\,H_2O \rightarrow CO_2 + 4\,H_2$$

Comme nous pouvons le voir, le $CO_2$ est toujours formé lorsque les hydrocarbures sont utilisés. Puisque l'hydrogène est le premier élément chimique du tableau de Mendeleïev il est léger, de sorte que la production de 1 kg de $H_2$ génère 5,5 kg de $CO_2$. Il peut aussi être produit à partir de pétrole ou de charbon par une réaction similaire mais avec plus de $CO_2$ comme sous-produit à cause du rapport atomique hydrogène : carbone moins favorable comme nous l'avons vu.

L'utilisation la plus importante de l'hydrogène est la production d'ammoniac (NH3), qui à son tour est principalement utilisé pour produire des engrais (Figure 4). Mais il est aussi abondamment utilisé dans le raffinage du pétrole et la pétrochimie, toujours pour la même raison : accroître le rapport H : C dans les produits de base de la chimie industrielle.

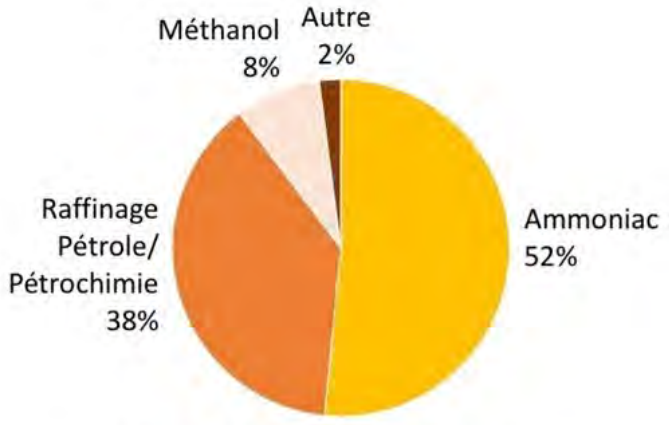



Figure 4. Utilisation de l'hydrogène.

C'est pourquoi l'hydrogène est un produit fondamental de la chimie industrielle et donc un produit à haute valeur ajoutée. Brûler de l'hydrogène est un contresens

chimique, économique et environnemental. L'hydrogène est un produit de luxe qui ne sera pas utilisé à des fins de combustion quoi qu'en disent les politiciens.
Le volume du marché de l'hydrogène est très important car cette molécule est fondamentale pour l'industrie chimique et pétrochimique. L'Agence Internationale de l'Énergie rapporte que le marché de la production d'hydrogène était de 115 milliards US$ en 2017 et devrait atteindre 155 milliards US$ en 2022. Ce marché se répartit en deux branches distinctes : la production d'hydrogène in situ dans les raffineries et le marché alimenté par des producteurs autres que les raffineurs. Selon la dernière étude de 2014 de Freedonia Group la consommation mondiale d'hydrogène captif et marchand devrait croître de 3,5 % par an d'ici 2018 à plus de 300 milliards m3, grâce à une utilisation accrue de l'hydrotraitement dans les raffineries, notamment dans les pays en développement d'Asie. Cette étude annonce que le volume d'hydrogène produit par des non-raffineurs augmentera de plus de 5 % chaque année car les besoins en hydrogène des raffineries de pétrole dépassent les ressources captives disponibles des raffineurs.
Depuis l'adoption par les pays développés dans les années 80 et 90 de réglementations environnementales pour combattre les émissions des véhicules automobiles, notamment, l'élimination du soufre contenu dans les carburants, la consommation d'hydrogène dans le raffinage du pétrole a considérablement augmenté. L'hydrogénation consiste à éliminer le soufre contenu dans les produits pétroliers ou le naphta selon la réaction catalytique générale suivante :

$$C_nH_mSH + H_2 \rightarrow C_nH_{(m+1)} + H_2S$$

Puisque les pays en développement mais aussi la Chine et l'Inde adoptent des réglementations similaires la demande mondiale en l'hydrogène augmentera encore plus. Si le transport maritime devait suivre également cette tendance d'abandon progressif de l'utilisation du fuel à haute teneur en soufre le besoin en l'hydrogène augmenterait d'autant plus.
Tout cela démontre que les besoins en hydrogène industriel ne sont pas près de disparaître et qu'il est donc étrange que certains pensent à brûler cette molécule si importante que d'autres s'évertuent à produire pour son noble usage chimique.
Signalons également que l'hydrogène est un gaz particulièrement léger, avec une densité très faible. En effet, 1 kg d'hydrogène occupe 11 m3 à température et pression atmosphérique ambiante. Pour toutes les applications pratiques, l'hydrogène doit être transporté dans des conduites (sous une pression modérée). Il doit être stocké sous haute pression (200 bar) dans des bonbonnes adaptées. Le problème de sécurité de ces cylindres hautement pressurisés, couplé à la forte réactivité et au contenu énergétique de la molécule d'hydrogène et à son extrême volatilité, est certainement un sujet de préoccupation, en particulier dans les zones urbaines.

## La renaissance de l'intérêt pour l'hydrogène

Ces dernières années on a vu resurgir encore plus fortement l'intérêt pour cette molécule. Cette fois l'intérêt est venu d'Allemagne. Ce pays est sans aucun doute devenu le champion de la production d'électricité d'origine renouvelable. Où que l'on soit dans ce pays on peut observer des fermes éoliennes ou des panneaux photovoltaïques. En valeur absolue l'Allemagne est le plus grand producteur d'énergies renouvelables (39,5 Mtep) et représente 19 % de toute la production de l'UE. Malgré ces résultats extraordinaires – et les 25 milliards d'euros par an que cela coûte – l'Allemagne est confrontée à ce que les ingénieurs électriciens avaient annoncé au début de la frénésie en faveur des énergies renouvelables : l'éolien et le solaire photovoltaïque sont intermittents et cela perturbe fortement la gestion du réseau

électrique. Le prix des panneaux photovoltaïques a beau diminuer, le prix de l'électricité renouvelable augmente précisément à cause de cette intermittence. L'accroissement du prix moyen dans l'UE a été de 3,2 % par an entre 2008 et 2015. En conséquence le prix de l'électricité domestique en Allemagne est de 294,5 €/MWh tout proche du record du prix le plus élevé du Danemark qui dépasse légèrement les 300 €/MWh.

Ce succès indéniable montre toutefois sa limite à cause de l'intermittence et à cause du prix qui ne sera sans doute pas soutenu indéfiniment par la population allemande qui est doublement mise à contribution car c'est à elle qu'il incombe d'alléger la facture des industriels allemands qui sont eux soumis à la concurrence. Le gouvernement fait payer aux consommateurs domestiques le surcoût qu'aurait dû payer le secteur industriel.

C'est pourquoi l'ensemble des acteurs industriels et politiques d'Allemagne ont décidé de miser sur l'hydrogène en développant plusieurs filières (Figure 5). Le surplus d'électricité renouvelable généré lorsqu'il n'y a pas d'acheteur, plutôt que d'être vendu à prix négatif comme c'est le cas actuellement, devrait servir à générer de l'hydrogène par électrolyse de l'eau. C'est la notion de « *power to gas* – P2G » (de l'électricité au gaz). On va même jusqu'à prétendre qu'il peut également être injecté dans le réseau de gaz naturel. Cet hydrogène aurait du sens si le prix de la production par électrolyse était moindre que celui de la production industrielle actuelle. Cependant, c'est un non-sens car le prix de l'hydrogène est beaucoup plus élevé que celui du gaz naturel : on ne dilue jamais un produit cher dans un produit bon marché !

On parle aussi de Power to Power (P2P) pour produire de l'électricité à partir de

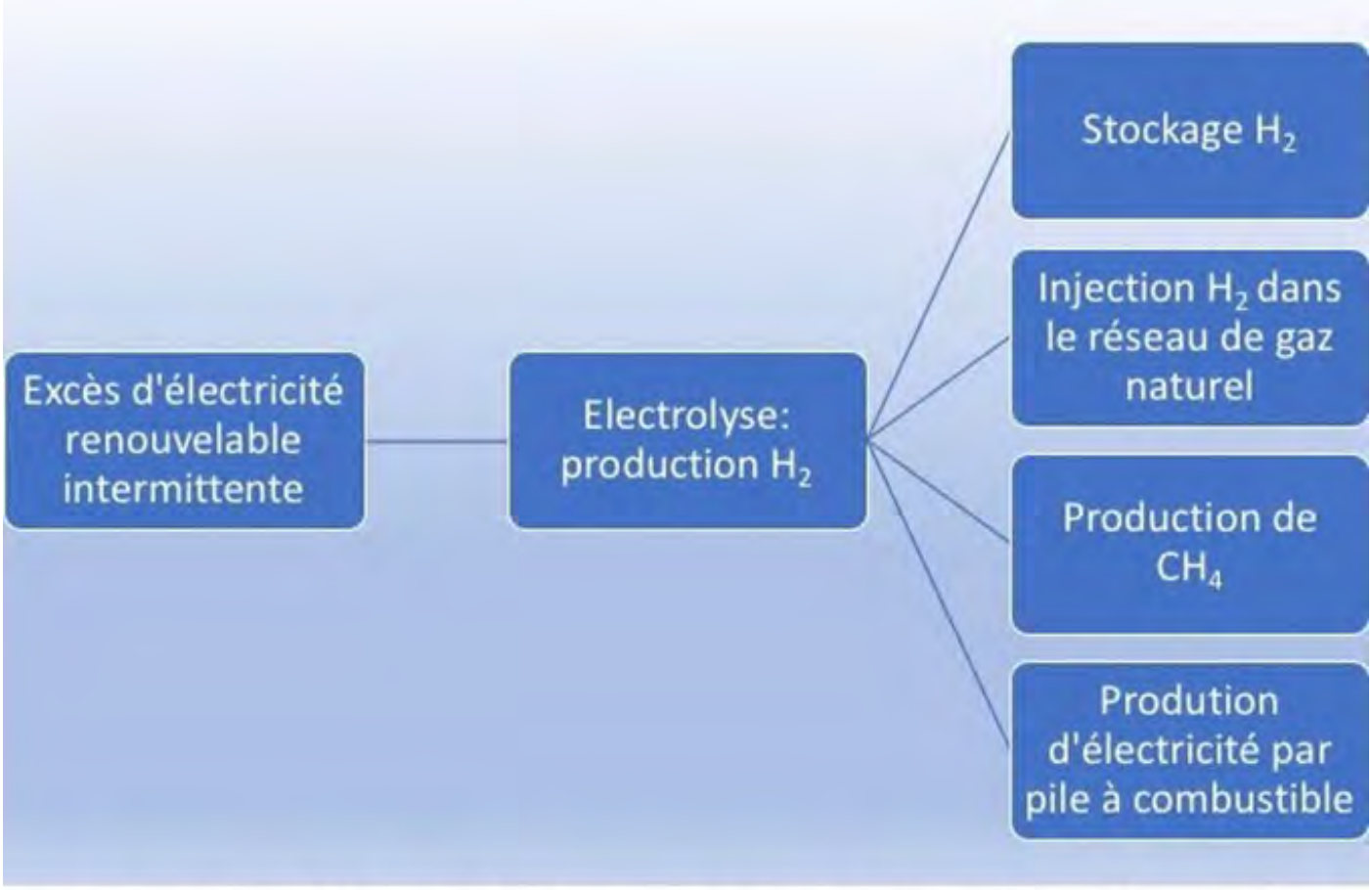



Figure 5. Rôle de l'hydrogène pour pallier les difficultés des énergies renouvelables intermittentes.

l'hydrogène dans une pile à combustible. Mais une étude pour le Premier Ministre français estime que « les éléments technico-économiques disponibles [...] de production solaire avec stockage à l'aide d'hydrogène révèlent des coûts de production extraordinairement élevés, même pour une expérimentation. Au total, le stockage d'électricité via l'hydrogène apparaît aujourd'hui hors de toute rentabilité. » Il ne faudrait même pas dépenser de l'argent pour de telles études tellement c'est une évidence.

France Stratégie, une institution rattachée au Premier ministre, estime qu' « en raison de son coût, le stockage énergétique via l'hydrogène dans le réseau de gaz n'apparaît pas pertinent à un horizon prévisible ». Quel que soit le processus, le prix sera très élevé. Le prix international de l'hydrogène est en effet d'environ 2,3 $/kg et l'association française pour l'hydrogène AFHYPAC a calculé une fourchette de prix allant de 3 à 20 €/kg ... en 2025.

Une autre possibilité de stockage de l'énergie consiste à combiner de l'hydrogène produit par électrolyse avec du dioxyde de carbone afin de produire du méthane selon la réaction exothermique bien connue de Sabatier :

$$CO_2 + 4\ H_2 \leftrightarrows CH_4 + 2\ H_2O$$
$$\Delta H° = -164{,}88\ kJ\ à\ 25°C$$

Cette réaction est utilisée par la NASA dans la station spatiale internationale pour produire de l'eau à partir du dioxyde de carbone exhalé par les astronautes et de l'hydrogène produit par électrolyse. Cela fonctionne mais d'évidence c'est une niche qui n'a aucun sens économique. Il faut beaucoup de foi pour espérer produire des quantités massives de méthane à partir d'hydrogène issu de l'électrolyse grâce à l'énergie éolienne ou solaire. Selon le rapport demandé par M. Emmanuel Macron lorsqu'il était ministre de l'économie en septembre 2015 , le coût du méthane produit par cette synthèse serait près de trois fois plus élevé que le prix de gros du gaz naturel. Selon l'Agence Internationale de l'Énergie en 2030 citée dans ce rapport « Macron », la filière hydrogène resterait environ deux fois plus chère que les prix de gros du gaz naturel fossile. Cela était avant que l'on admette que le gaz naturel est tellement abondant que son prix à l'avenir ne peut que diminuer, enlevant ainsi le peu d'espoir qui restait en cette filière. Toujours selon l'Agence Internationale de l'Énergie le coût d'abattement de la tonne de CO2 serait pour la filière P2P de l'ordre de 400$/t CO2 en 2030 : un prix que personne n'envisage tant il est éloigné de la réalité admissible économiquement.

Même si nous admettons que ces chiffres sont purement indicatifs – parce que les coûts réels sont systématiquement plus élevés que ceux prévus dans les études – il est très peu probable que le marché soit disposé à payer ce prix. De plus, comment pouvons-nous espérer avoir toujours un excès d'électricité alors que nous nous efforçons de toujours en produire plus. D'autre part, afin de créer un véritable marché européen de l'électricité, l'UE finance et favorise la construction de nouvelles interconnexions électriques transfrontalières qui vont permettre qu'un surplus d'électricité dans un État membre puisse être utilisé dans un autre. Ce surplus d'électricité renouvelable évoqué par les allemands ne pourra exister que lorsque toute l'électricité de l'UE sera d'origine renouvelable. Il est donc certain qu'il y aura toujours un acheteur pour le surplus d'électricité renouvelable qui serait produit n'importe où dans l'Union et que donc le fondement énergétique de la filière P2G n'existe tout simplement pas. Pourquoi les entreprises allemandes étudient cette P2G alors que les autres pays sont plutôt sceptiques ? Parce que l'Allemagne a un problème avec son excès d'électricité produite par des énergies renouvelables intermittentes, ce qui n'est pas le cas pour d'autres pays.

D'où vient le CO2 qui est l'autre réactif de la réaction de Sabatier ? Des centrales électriques à combustibles fossiles !

Dans l'ensemble, la réaction de Sabatier reste un processus très improbable car malgré l'efficacité de chaque réaction individuelle l'efficacité globale restera

extrêmement faible. Rappelons, en effet, qu'une succession de trois réactions efficaces à 80 % résulte à la fin en un rendement réduit de moitié car

**0,8 x 0,8 x 0,8 = 0,54.**

Quoi qu'il en soit, si par pure idéologie on voulait absolument produire de l'hydrogène « vert » il serait plus logique de produire de l'électricité à partir du vent, mais sans connexion au réseau électrique et de produire de l'hydrogène par électrolyse de l'eau et de vendre le précieux produit à l'industrie chimique. Reste à voir quel serait le prix de revient…

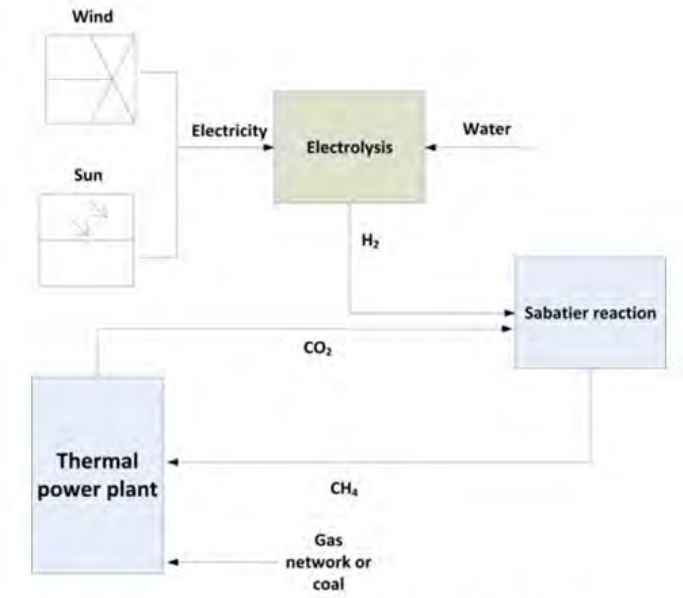



Figure 6. Le processus Power-to-gas.

Avec un peu de chimie nous allons voir que cette idée est encore plus saugrenue…
À 25°C la réaction de Sabatier libère 164,88 kJ par môle de CH4 formé (16 g) d'où 10.305 kJ par kg de CH4. A 350°C (température habituelle pour cette réaction), tenant compte des capacités calorifiques molaires, la réaction libère 274,9 kJ par môle de CH4 formé. La réaction de Sabatier est donc exothermique et partant thermodynamiquement favorable. Divers catalyseurs permettent de réduire son énergie d'activation et de l'effectuer dans de bonnes conditions.
Toutefois il convient de coupler cette réaction avec celle de l'électrolyse de l'eau :

**2 x (2 $H_2O$ (gaz) → 2 $H_2$ + $O_2$)**
**$\Delta H° = 2 \times 483,88 = 967,76$ kJ à 25°C**
**4 $H_2$ + $CO_2$ → $CH_4$ + 2$H_2O$ (gaz)**
**$\Delta H° = -164,88$ kJ à 25°C**

La réaction globale est donc :

**2 $H_2O$ + $CO_2$ → $CH_4$ + 2 $O_2$**
**$\Delta H° = 802,88$ kJ à 25° C**

Globalement il faut fournir 802,88 kJ par môle de CH4 formé (16 g) d'où 50.180 kJ par kg de CH4. L'électrolyse de l'eau couplée avec la réaction de Sabatier exige donc 802 kJ par môle de CH4 produite. En fait, on retrouve en sens inverse la réaction de combustion du méthane :

**$CH_4$ + 2 $O_2$ → 2 $H_2O$ + $CO_2$**
**$\Delta H° = -802,88$ kJ à 25° C**

Toute cette opération exige donc autant d'énergie qu'en produit la combustion du méthane. De plus, puisque ces opérations devront se faire en processus industriel les rendements ne seront pas ceux théoriques de sorte que l'on peut conclure que cette opération est une aberration chimique, économique et environnementale.
Les mauvaises idées telles que les moteurs à eau ne meurent jamais. Pire encore, parfois elles deviennent des lois … Mais ce n'est pas le cas partout dans le monde. L'académicien russe Eduard P. Volkov (l'un des plus grands érudits russes actuels) a déclaré au Club de Géopolitique de Nice en 2015 que lorsqu'il a présenté au président Vladimir Poutine d'éventuelles idées sur l'innovation énergétique, il a reçu la réponse suivante : « Il y a tellement de pétrole et de gaz à bas prix, pourquoi voulez-vous que nous dépensions de l'argent pour vos projets ? » [5].

# L'hydrogène pour la mobilité

L'attaque surprenante, tant par sa rapidité que par son manque de justification, envers la voiture diesel a donné en Europe un nouveau souffle à la voiture à l'hydrogène.

En fait l'idée de brûler de l'hydrogène dans un moteur thermique relève depuis quelque temps de l'anecdote. L'intérêt pour l'hydrogène en tant que carburant alternatif pour le transport repose plutôt sur les piles à combustible pour les véhicules électriques. Plusieurs constructeurs de véhicules ont commencé à fabriquer des véhicules électriques légers à pile à combustible à hydrogène. Certes il y a le problème de la fiabilité des piles à combustible ainsi que le prix de revient mais surtout l'absence d'un réseau de ravitaillement, problème qui ne sera probablement pas résolu de si tôt. Qui voudra acheter de telles voitures si les stations de ravitaillement en hydrogène ne sont pas facilement accessibles, et les compagnies ne construiront pas de stations de ravitaillement si elles n'ont pas de clients avec des véhicules à hydrogène. C'est le problème de l'œuf et de la poule.

L'optimisme de la *Hydrogen Joint Undertaking* que nous avons rencontré plus haut surprend. Elle annonçait que le nombre de stations de ravitaillement devrait augmenter et devrait passer d'environ 20 en 2016 à plus de 50 au cours des deux prochaines années. De nombreuses recherches sont en cours mais d'évidence il faudra de longues années pour mettre au point ces nouvelles technologies et il faudra encore démontrer que tout cela a un sens économique. Selon la *Joint Undertaking* il y a encore de nombreuses questions à résoudre, mais apparemment les politiciens n'en ont cure ; ils veulent imposer une non-solution tout de suite.

Toutefois le coût élevé des piles à combustible et la disponibilité limitée des stations de ravitaillement en hydrogène limitent le nombre de véhicules fonctionnant à l'hydrogène de sorte que c'est à la pompe de gaz naturel qu'il faudra s'approvisionner pour ce genre de véhicules et non pas à la pompe à hydrogène (Figure 7).

Le principe des piles à combustible est connu depuis très longtemps. Son application industrielle se heurte constamment à la dure réalité des coûts. Pour avoir géré le développement européen de ce secteur entre 1998 et 2004 j'ai appris à être confronté à cette inexpugnable réalité. Malgré des années d'efforts déterminés tant par l'industrie que par les pouvoirs public – y compris avec des financements très importants en Allemagne (Figure 7) – il a bien fallu constater l'échec de l'industrialisation des piles à combustible pour usage stationnaire. Une des causes principales est que d'une part les électrodes sont constituées de métaux nobles et donc onéreux et d'autre part que la fabrication ne peut être automatisée ce qui conduit à un coût de production élevé. Ce sont ces éléments qui ont conduit l'Allemagne à abandonner cette filière dans laquelle elle s'était fortement investie avec des aides publiques consistantes. Si on ne parvient pas à maitriser les coûts pour des grandes installations qu'est-ce qui peut justifier de prétendre que la miniaturisation parviendra à réduire les coûts ? D'ailleurs en Allemagne les voitures à piles à combustibles ne suscitent pas le même engouement que les véhicules électriques. Tant que le coût de production ne sera pas divisé par un facteur d'au moins dix – ce qui est hautement

Figure 7. La traction automobile avec pile à combustible.

improbable dans un avenir prévisible – le développement significatif de ce type de véhicule n'aura pas lieu.

Figure 8. Centrale électrique à pile à combustible MTU à Friedrichshafen.

Il convient de ne pas perdre de vue que dans le domaine de l'automobile le marché est mondialisé et que l'avenir de la production ne dépend pas de niches comme peuvent l'être les Ferrari ou les Tesla. Penser que l'Asie et plus tard l'Afrique vont développer des réseaux de distribution d'hydrogène relève de l'utopie. Leurs besoins de croissance sont tels qu'ils ne peuvent se préoccuper de niches ou de solutions innovantes dont le prix est prohibitif. L'avenir mondial de l'automobile sera encore pendant longtemps ancrée dans les produits pétroliers.

# Conclusion

L'utilisation alternative de l'hydrogène suscite depuis soixante années un engouement inversement proportionnel à sa réussite. On a vu brièvement que les pouvoirs publics ont constamment voulu mettre en avant cette solution. Toutefois, les chercheurs ont inéluctablement été confrontés à la dure réalité des réactions chimiques et des bilans énergétiques que ces réactions imposent. La chimie et la thermodynamique n'ayant que faire des décisions politiques rien de concret n'a pu été réalisé pendant ces décennies. Ce n'est ni faute de volonté ni de financements publics. Aujourd'hui le regain d'intérêt pour l'hydrogène suscité par la transition énergétique est plus fort encore que par le passé à cause de la forte médiatisation de la politique énergétique de sorte que cette illusion est perçue comme étant une réalité. Toutefois, tout indique que la dure réalité des coûts est inexpugnable et que ce monstre du Loch Ness replongera une nouvelle fois.

Est-ce à dire qu'il faut arrêter la recherche dans ce domaine ? Pas vraiment, mais il faudrait plutôt se concentrer sur des recherches fondamentales notamment en électrochimie plutôt que de financer avec l'argent du contribuable des installations semi-industrielles qui ne pourront que démontrer leur caractère non-économique.

Hélas il est à craindre que l'auteur de science-fiction américain Harlan Ellison ait raison « les deux éléments les plus communs dans l'univers sont l'hydrogène et la stupidité » ...

*S.F.*

## RÉFÉRENCES

[1] James G. Speight, Baki Ozum, Petroleum Refining Processes, 2001, Marcel Dekker Inc

[2] Beghi G., Hydrogen as an energy vector : new future prospects for applications of nuclear energy, Commission of the European Communities, Joint Nuclear Research Centre — Ispra Establishment (Italy), May 1972, EUR 4838 e

[3] Giacomazzi G, Progetto Pilota « Europa-Quebec », Centro Ricerca di Ispra, Commissione delle Comunità europee, 1990, EUR 12620 IT

[4] Beghi G., Hydrogen: Energy Vector of the Future, 1983rd Edition, Graham & Trotman, ISBN-13: 978-0860104513

[5] Volkov Edouard, Club de Nice, XIVe Forum Annuel, les 26-28 November 2015, NICE http://www.clubdenice.eu/2015/activites_2015.htm

**Source : Etude publiée par le site belge www.science-climat-energie.be reproduite pour les lecteurs de Méthode avec l'autorisation de l'auteur que nous aurons plaisir à accueillir prochainement dans l'équipe de rédaction.**

# LE CLIMAT
## DE L'AN 763 A NOS JOURS !..

Jean-Marc TRUCHET
Ingénieur en nucléaire civil et auteur

2/2

# *Durant la Guerre de 1914 - 1918... (1)*

Que nous disent les soldats de la Grande Guerre ?..
De début novembre 1914 à février 1915, dans la région de la célèbre bataille de l'Yser, la pluie ne cesse guère de tomber. (2)
29 novembre 1915. Région de Nancy.

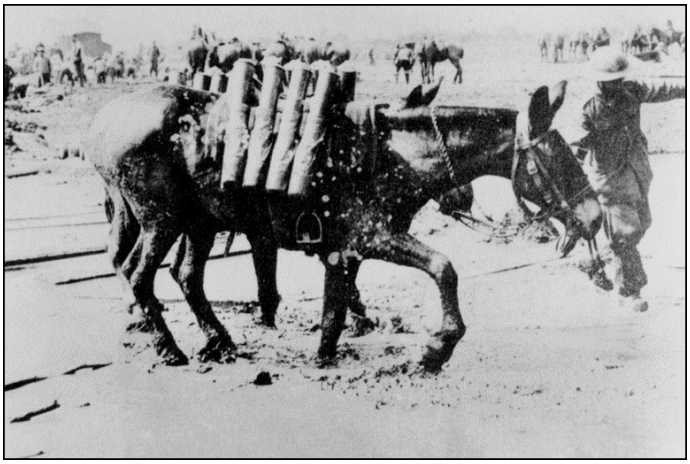
**« Hier nous avons mangé du pain gelé et le vin que nous avons touché hier est aujourd'hui rempli de glaçons. Pour couper le pain, c'est tout un travail. Un vieux, qui habite à côté de notre cantonnement, nous a dit qu'il n'avait pas vu hiver si précoce depuis 1870 et que celui-ci commençait exactement comme cette année-là, c'est rassurant ! »**

Octobre-novembre-décembre 1915. Région Châlons sur Marne-Toul. Il ne cesse guère de pleuvoir d'octobre à décembre. Les soldats *trempent* littéralement dans la boue.
Automne 1916 en Meurthe et Moselle : Pluie, brouillard... et boue pour les soldats.
Hiver 1917. Région de Nancy. Fin décembre 1917 au 17 février 1918. *« La neige qui depuis fin décembre couvrait le sol est enfin disparue »*.
Décembre 1917 - janvier 1918. Péniches sur le canal de la Meuse gelé près de Verdun. Elles servaient d'abri et de repos pour les troupes. Noter que sur la glace, l'on y circule très bien à pied.
16 juillet 1918 vers le chemin des Dames (région de Soissons-Villers Cotterets).

Dans l'après-midi, un orage d'une extrême violence se déclenche. Une sorte de cyclone passant à travers une forêt, sur une largeur de 50 m balaye tout sur son passage. Les

***Paysage dans l'Est de la France après les bombardements allemands des mois de novembre-décembre 1914, soit brouillard et pluie jusqu'en février 1915. Tous les trous d'obus se remplissent immédiatement d'eau. Doc. JPP***

***Stalactites et stalagmites dans un abri contre les obus et les bombes d'avions. Doc. JRC***



*Ravitaillement en munitions par mulets. Noter la nature du terrain... Doc. BD.*

*Les péniches sur le canal de la Meuse gelé (région de Verdun). Doc. JRC*

arbres les plus gros sont tordus comme des allumettes.

# Durant la pacification du Maroc (3)

Octobre 1925 dans la plaine de Fez et celle d'Angad (Sud-Est du Rif)

**« Du 5 au 10, le bataillon attend l'ordre de départ pour réaliser une opération qui est annulée en raison de la forte pluie mais aussi à cause de difficultés de ravitaillement sur les pistes détrempées, devenues impraticables »**

**« Le 2è bataillon du 1er REI (Régiment Étranger d'Infanterie) est du côté de Kiffane et une pluie diluvienne s'abat sur la région. A Souk es Sebt, les orages et les pluies n'en finissent plus, les tentes détrempées collent comme du papier, impossible de les monter sur la crête où le vent les emporte. À la fin de la tempête, la pluie reprend avec une régularité exaspérante, c'est monotone et déprimant ».**

**« Lorsque novembre arrive, le brouillard recouvre bientôt Souk es Sebt, la fièvre et la dysenterie se sont emparées du camp, le médecin demande à l'état-major la relève du bataillon mais sans résultat... Il continue à pleuvoir depuis trois mois. Le pain moisit, l'eau traverse la toile de tente, les hommes ne se donnent plus la peine de nettoyer les armes mouillées qui rouillent, il faudrait recommencer le nettoyage deux heures après.**
**Les sentinelles sont dans leur boue jusqu'au ventre, les hommes grelottent dans leurs guitounes, assis sur des pierres, les genoux contre la poitrine ».**

Contrairement aux idées reçues, les trois récits ci-dessus montrent que le climat du Maroc n'est pas toujours idyllique, ce qui d'ailleurs est aussi vrai pour l'Algérie, voire la Tunisie. Ce constat est intéressant car ce pays, qui judicieusement développe le tourisme, apparaît souvent aux yeux des européens, à travers le filtre des publicités, tel un paradis où le climat est toute l'année comme ils le souhaitent, autrement dit : parfait. Ainsi, nous découvrons avec des yeux effarés qu'il peut geler et neiger à Alger, à Rabat ou à Casablanca et que de violentes tempêtes n'ont rien d'exceptionnel.
Au moins en ce qui concerne le Maroc et l'Algérie, ces récits sont toujours d'actualité, d'autant plus que l'on s'élève sur les reliefs du Rif, de l'Atlas ou de l'Anti-Atlas.
À cela bien entendu s'ajoute l'influence du désert qui apporte la chaleur mais

également de l'océan Atlantique et de la Méditerranée qui eux, apportent l'humidité. De cette manière, l'évolution climatique de l'Afrique du Nord conditionne largement celle de l'Europe dont en particulier la température de la Méditerranée.
Avant de terminer cette énumération que nous avons volontairement limitée, rappelons néanmoins quelques autres faits significatifs comme l'hiver 1956, la sécheresse de 1976 qui débuta dans le centre de la France courant mars pour se terminer courant septembre. N'oublions pas non plus l'hiver 1984-1985 où le thermomètre descendit à -27° dans l'Est Lyonnais, les chutes de neige de l'hiver 1990-1991 avec environ 1 m dans cette même région et bien entendu, la grande tempête du 26 décembre 1999 qui traversa la France d'Ouest en Est sur environ 400 km de largeur.
Parlons également de l'année 2003 qui constitua un record de chaleur et de sécheresse en ce début du XXIè siècle. Naturellement, on pourrait ajouter bien des événements de ce type mais ce qui précède est déjà très significatif des humeurs du climat.

# *Analyse...*

Ces observations sont évidemment très riches d'enseignement car elles présentent deux aspects déterminants pour l'analyse, à savoir :

- Une part d'observation contenant des appréciations plus ou moins suggestives.
- Une part que nous nommerons *scientifique*, liée à l'apparition du thermomètre et au début d'un collationnement plus rigoureux des relevés qui permet d'utiles comparaisons d'une situation à une autre.

Par ailleurs, n'oublions pas que la révolution française de 1789 verra la destruction de très nombreux documents de tous ordres qui aujourd'hui, aussi bien pour le sujet qui nous intéresse comme pour d'autres, constitue une action pour le moins fort regrettable.

## LA VIE HUMAINE

La vie d'un européen est aujourd'hui de 80 années en moyenne, soit 29 200 journées. Suivant ce que l'on sait, elle était généralement plus courte au siècle dernier et a priori également avant. Par conséquent, cette tranche de vie reste limitée par rapport à un siècle et ne représente déjà pas grand-chose eu égard à un millénaire. Autrement dit, l'appréciation des événements est non seulement suggestive mais doit aussi être considérée puis relativisée par rapport à cet espace de vie humaine.

## L'ENVIRONNEMENT SOCIO-ÉCONOMIQUE

-20°C aujourd'hui n'ont évidemment pas les mêmes conséquences qu'il y a trois siècles. L'être humain d'autrefois, plus près de la nature que de nos jours était nécessairement plus résistant aux variations climatiques que son homologue du XXIè siècle qui, en cas de froidure, pour la grande majorité et sans autre souci, ne fera que de tourner dans le bon sens le bouton du radiateur de chauffage.
Autre remarque : lorsque l'encre gelait dans les encriers, tout en restant bien entendu contraignante, les conséquences de cette froidure n'étaient certainement pas les mêmes pour l'individu concerné qu'elles le seraient aujourd'hui, époque pour laquelle une telle situation serait impensable. Que dire si les cartouches de l'imprimante reliée à l'ordinateur gelaient ?.. À ce propos, nous nous souvenons avoir discuté en pleine rue de Bruxelles par 10° de température, bien couvert alors que notre interlocuteur originaire de l'Oural (Russie) était en petite chemise et ne semblait pas autrement affectée par le climat ce jour-là.
En revanche, si l'habitant du moyen âge et même après pouvait rester de longs mois sous les froidures, sans conséquences économiques industrielles majeures, convenons que de nos jours il ne faut pas grand-chose, au moins en France, pour « *arrêter la machine* » !..
De ce point de vue, notre civilisation

apparaît comme bien vulnérable. Un des derniers événements en date, autrement dit le blocage en banlieues Est et Nord de Paris de la circulation automobile et des aéroports locaux durant la nuit du premier week-end de janvier 2003, en constitue un remarquable exemple. Une situation similaire se retrouvera peu de temps après en vallée du Rhône où par précaution, il fallut arrêter la circulation sur l'autoroute A7 sans parler des actualités télévisées durant lesquelles on vit un TGV avec ses passagers remorqué par une ancienne locomotive diesel-électrique car les caténaires pris en givre, s'étaient rompues.

Manifestement, un peu de neige ou de verglas suffisent à paralyser toute la circulation et l'économie locales. Bien entendu, l'on peut argumenter qu'il s'agit là d'un phénomène franco-français récurant.
Cependant, ce serait oublier qu'en Europe si nous devions revivre certaines périodes de l'histoire telles que relatées dans ce chapitre, notre civilisation mécanisée montrerait très rapidement ses limites.
Pour mémoire, rappelons également la sécheresse de 2003 durant laquelle il fallut limiter la puissance de nos centrales nucléaires et même, si la législation avait été appliquée, aurions-nous dû en arrêter purement et simplement bon nombre.

## PERCEPTION DES ÉVÉNEMENTS

Au moins jusqu'au début du 20è siècle, la perception des événements climatiques est souvent relatée à travers des constats : les arbres éclatent, le sol est gelé sur 65 cm, la mer Adriatique est prise en glace, dans le Midi, le vignoble est détruit par les gelées, dans le Berry, grande sécheresse durant 7 mois, puits et rivières sont à sec, dans l'Est, les chasselas sont murs dès le 24 juillet, etc.
Malgré leur imprécision et leur aspect suggestif, ces informations traduisent tout de même des phénomènes réels que l'on ne peut guère nier et qui montrent globalement une certaine constance mais aussi des variations dans le temps. Pour beaucoup, les évènements climatiques ont de graves conséquences sur la vie de tous les jours, entraînant fréquemment disettes et maladies. Il est important et judicieux de constater qu'en ces époques, l'homme est à la fois plus endurant que celui du XXIè siècle mais évidemment davantage lié aux cycles naturels.
En revanche, cet homologue du XXIè siècle est devenu en apparence plus indépendant de cette même nature mais plus dépendant de son environnement économico-industriel. Il vit en quelque sorte, dans une sécurité toute relative vis-à-vis des cycles naturels desquels il tente manifestement de s'affranchir. Sur ce point, il ne s'écoule guère de temps sans que l'actualité montre les limites et la fragilité de cet état relatif.
Tout se passe comme si de nos jours, nous considérions les phénomènes du passé comme révolus et que nous en soyons définitivement à l'abri si bien que toute calamité naturelle a toutes les chances d'être immédiatement associée à ce changement climatique.
Là, nous sommes manifestement en pleine illusion.
Les trois images ci-dessous issues d'événement récents ayant touché la France, montrent s'il en était encore besoin que nos têtes pensantes n'en sont pas encore à domestiquer le climat même avec encore plus de taxes, heureusement d'ailleurs car cela risquerait fort d'être nettement plus catastrophique que les gaz à effet de serre !..
Quant aux indices boursiers, sans grand risque on peut parier qu'ils ne seront guère affectés, sauf réelles catastrophes climatiques que les dites taxes en tous genres n'empêcheront certainement pas de survenir si tel doit être le cas...

*Une partie de la forêt de Fontainebleau après le passage de la tempête du 26 décembre 1999. Noter ce tronc qui ressemble à une grande allumette et dont les banches ont été arrachées. Photo. JMT*

*Barrage sur le Gland, un affluent du torrent l'Albarine, situé au-dessus de la ville de St. Rambert en Bugey (Départ. de l'Ain). Après plusieurs jours de pluie intensive à l'automne 1990, cet ouvrage datant de la fin du XIXè siècle est totalement submergé par l'eau. Photo. JMT*

## L'INVENTION DU THERMOMÈTRE

Elle constitue évidemment une importante révolution en matière de météorologie car à travers une base commune, celle du 0° centigrade, il devient alors possible de quantifier les variations de température d'une manière plus rigoureuse.
Ainsi, à partir du début du 18è siècle voit-on apparaître des relevés qui vont s'amplifier à travers le territoire et par là même,

*Inondation de la région d'Aramon (départ. du Gard) en septembre 2002. Document JMT.*

introduire la notion de cartographie thermique de l'atmosphère mesurée depuis le sol ou par ballons sondes.
Il est d'ailleurs tout à fait significatif de constater dans le MEMORIAL DE LA METEOROLOGIE NATIONALE, l'augmentation substantielle des commentaires, surtout dès le début du 19è siècle, introduisant aussi la possibilité d'établir des statistiques précises, soit essentiellement : température, pression atmosphérique, hygrométrie, pluviométrie, force et direction du vent.

## CLIMAT D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Si l'on observe les variations de température entre les hivers et les étés, en considérant tout ce qui précède, force est de constater qu'au moins jusqu'à la fin du 19è siècle, il existe de grands écarts de température entre la saison hivernale et la saison d'été. Ceci s'atténue quelque peu entre les deux guerres mondiales et manifestement encore plus après la seconde. S'il existe toujours sur le territoire français des minima et des maxima importants, à l'évidence, ceux-ci apparaissent plus brefs que par le passé.
Néanmoins, si nous comparons la période précédant l'utilisation météorologique du thermomètre que nous fixerons globalement de l'an 1000 à l'an 1700, puis la période s'étendant de l'an 1700 à l'an 1900, soit seulement 200 ans, on constate qu'il n'est pas évident que le climat ait beaucoup

changé, ceci pour les raisons suivantes :

- Les constats rapportés dans les deux périodes présentent beaucoup de similitudes. L'encre gelait aussi bien dans les encriers au 16è siècle que dans ceux du 19è et les sécheresses étaient aussi longues dans l'une comme dans l'autre période, de même que l'importance des minima ou celle des maximas absolus.
  Ce qui a manifestement changé entre ces deux époques, c'est d'abord le mode de vie et le moyen d'appréciation qui s'est rationalisé grâce à l'utilisation d'appareils de mesure de plus en plus perfectionnés mais également la géographie de la France qui évolua sensiblement. En effet, il ne faut surtout pas oublier que certaines régions n'étaient pas dans le royaume.
- Suivant tout ce qui fut précédemment exposé, nous constatons que les événements relatés concernent globalement et d'une manière assez uniforme, l'ensemble du territoire actuel. Les régions de montagne apparaissent moins, en particulier la Savoie car tardivement rattachée à la France (cédée avec Nice en 1860 après un plébiscite).
- Suivant les constats relevés, tels la sécheresse, la neige et le froid, on retrouve sensiblement par thèmes les mêmes régions qu'aujourd'hui, soit :
  - ⇒ Sécheresse dans le Centre et les pays de Loire, occasionnellement la Bretagne, l'Est de la France et dans une certaine mesure le Midi.
  - ⇒ Neige en basse vallée du Rhône, en Languedoc-Roussillon, sur la Vendée et le Bordelais, en Normandie.
  - ⇒ Froid dans l'Est, dans le Centre et dans le Midi qui apparaît souvent affecté.
- En 1783, le début de l'été est caractérisé par des brouillards secs qui n'occasionnent pas de pluie et que certains considèrent *« comme une suite aux tremblements de terre de la Sicile et de la Calabre »* .

Cette information est intéressante, il convient de la garder en mémoire. En réalité, Ce phénomène serait due à une très forte éruption volcanique dont les cendres projetées à haute altitude auraient favorisé cette sécheresse par effet de serre.

En résumé, si l'on considère uniquement que des critères météorologiques et en prenant le risque de bouleverser quelques idées reçues, à ce stade de notre étude, rien ne permet encore de dire qu'entre le début et la fin du précédent millénaire les phénomènes climatiques sur le territoire qui constitue aujourd'hui la France aient beaucoup évolué.

En revanche, au regard des constats antérieurs et à celui des relevés modernes, il semble que les choses aient effectivement commencé à changer vers le début du 20è siècle pour, dans une certaine mesure, s'accélérer après la seconde guerre mondiale et surtout au-delà des années 50 mais à l'échelle des temps cela est-il nécessairement significatif ? Par conséquent, ce constat ne peut guère prouver que l'activité humaine soit déterminante au sein de cette évolution.

Pour finir, quelque chose de nouveau sous le soleil ?..

# Conclusion

Si depuis plusieurs décennies évolution du climat il y a, il est de toute manière certaine que ce ne sont pas les taxes en tous genres, les éoliennes et autres panneaux solaires qui vont changer grand-chose, pas plus que le passage à l'essence au lieu de conserver le gazole pour nos automobiles, sans aborder les éclairages à basse consommation pour lesquels il y aurait là aussi beaucoup à dire dont en ce qui concerne le mercure contenu. Sans doute, serait-il plus urgent de commencer par sérieusement se pencher sur la déforestation planétaire dont celle du tour de la Méditerranée, sur la pollution des mers comme des océans qui modifient à coup sûr et très rapidement l'albédo (réflexion solaire) et nos choix en matière de transport. En particulier, les grands aéronefs, les bateaux de fret et de croisière,

les camions et les cars, etc. qui sillonnent par dizaines de milliers et beaucoup plus, le ciel, les mers et la Terre comme nos agglomérations mais dont on ne parle guère autrement qu'en termes d'indices boursiers.
Précisément, concernant ces derniers il est fort douteux qu'ils puissent être affectés négativement d'une manière ou d'une autre par toute initiative judicieuse et efficace en faveur du climat, sauf à en accélérer encore la croissance et donc les bénéfices pour les actionnaires.

***BOEING 747 à l'atterrissage. Qu'il est beau et nos AIRBUS au moins autant dont en particulier notre A 380 et ses 320 m3 de carburant brûlés en haute atmosphère. Comme tout avion de ce type, il n'est pas trop difficile de deviner la pollution qui sévit derrière, distillée à très haute altitude, précisément en un lieu où l'atmosphère devrait pourtant restée pure et non généreusement alimentée en suies de carburant et que dire des gaz à effet de serre ? Pourquoi ce dossier n'est-il jamais abordé dans les grand'messes mondiales alors qu'il devient pourtant l'un des principaux sujets de pollution atmosphérique ? Photo PVP***

En termes plus clairs, on ne voit donc pas ce qui empêchera les avions commerciaux (4) comme les appareils militaires de voler de plus en plus, les énormes bateaux de fret ou de croisière de voguer également toujours davantage, les camions comme les autocars de circuler de même et les lignes de chemins de fer non rentables de disparaître comme les voies navigables pour les marchandises, ceci au profit des autoroutes à péage et de toujours plus de camions et autres engins à pétrole… rentabilité oblige !

Pas plus de continuer à bétonner et à goudronner, à construire de même y compris dans les lieux inondables comme sur des pentes instables, en extrêmes bords de mer et d'océans, etc. un peu partout puis de nous alarmer dès que la nature veut reprendre ses droits. Toutefois, faire et défaire c'est toujours travailler et ainsi permettre au commerce et à l'argent de circuler, surtout au bénéfice de certains.
Cependant, malgré notre technologie toujours plus avancée, si notre civilisation dite moderne devait subir certains des phénomènes précédemment décrits, il n'y aurait alors aucun mal à comprendre que plus nous nous éloignons des lois de la nature, plus nous devenons aussi de plus en plus fragiles. Ici encore, l'Histoire des civilisations est oubliée au profit de la seule finance…
Pour terminer, sans néanmoins préjuger de quoi que ce soit, suggérons cependant à tous ceux pour lesquels le changement climatique serait susceptible de perturber le sommeil, de consulter les paramètres de Milutin Milankovič… Sauf naturellement, à estimer que les humeurs ancestrales du climat doivent désormais être absolument maîtrisées et uniformisées pour notre confort.

***J-M. T.***

## NOTES

(1) Extrait des **CARNETS DE René CLERGEAU** et des **CAHIERS DE Paul MENCIER - La Grande Guerre au jour le jour de 1914 à 1919** (Transcription de Jean-Marc TRUCHET).

(2) C'est durant la bataille de l'Yser en octobre/novembre 1914 que les Allemands utiliseront pour la première fois à grande échelle un gaz de combat à base de sulfure d'éthyle dichloré qui, en 1917 lors de la bataille d'Ypres, prendra le nom d'Ypérite. Durant ce conflit, les gaz de combat feront environ 500 000 morts côté Français et alliés, soit près d'un quart des pertes humaines sans compter tous ceux qui périrent plus tard, les poumons rongés.

(3) **LA LEGION ET LES SPAHIS DANS LA CONQUETE DU MAROC - La guerre du Rif 1921 - 1926** (François GARIJO - Transcription Jean-Marc TRUCHET).

(4) 70 à 75 % des sièges sont occupés par des touristes. Va-t-on les empêcher de partir en vacances comme avec les énormes bateaux de croisière ?..

# Berlin 1989 - 2019
## 30ème anniversaire de la chute du mur
(1ère partie)

Alexandre WATTIN
Président de l'ORFACE

Dans la nuit du 12 au 13 août 1961, l'armée nationale est-allemande commence à bloquer les rues et les chemins de fer donnant accès à Berlin-Ouest. Le régime communiste est-allemand fait aussitôt bâtir un mur le long de la frontière qui atteindra plus de 165 kilomètres. À compter de cette date, des familles, des amis seront séparés de part et d'autre de cette frontière et fixe le sort de millions d'individus jusqu'au 9 novembre 1989.

**« (…) Le mur de Berlin va représenter pendant près de 30 ans l'arbitraire politique, la partie la plus visible de l'oppression communiste et donne à la guerre froide son vrai visage. (…) il fut le théâtre de drames humains, de tensions politiques et un terrain de propagande tous azimuts. Personne n'a oublié le fameux "Ich bin ein Berliner" lancé tout près du mur par Kennedy, en juin 1963. [1]»**

Césure entre deux systèmes politiques, le Mur sera également un lieu de deuil car nombreux seront les victimes est-allemandes qui tomberont, en tentant de rejoindre l'Eldorado de l'ouest, sous les balles des *Vopos*-la police du peuple[2].
Alors que le monde bipolaire semblait s'accommoder de cet état de fait durant des décennies, que le soir du 9 novembre 1989 le Mur de Berlin tombe. Des milliers de Berlinois de l'Est et de l'Ouest entrent dans l'histoire en escaladant les murs de béton, s'engouffrant dans les étroits points de passage de la frontière et s'attaquant au Mur de Berlin avec des burins et de marteaux.
Les images de cet événement historique planétaire ont été diffusées dans le monde entier et resterons à jamais gravées dans l'imaginaire populaire. Trente ans après, Berlin est une des capitales les plus prisées par la jeunesse européenne, et ils ne restent plus que quelques fragments et traces d'une époque déjà oubliée par bon nombre de nos jeunes générations. Aussi est-il indispensable de rappeler succinctement l'histoire de ce mur, des raisons de sa construction jusqu'à sa chute en 1989.

## *La Guerre froide*

Avec le début de la Guerre froide commençant à opposer les anciens alliés de la Seconde Guerre mondiale, les Berlinois, dans leur ensemble, ont déjà dû surmonter une crise majeure par le blocus de Berlin imposé par les soviétiques entre 1948 et 1949. Après la mort de Joseph Staline, le fait de passer d'Est en Ouest ne semblait poser

moins de tracas vers la fin des années 1950. Malgré les contrôles, ce sont quotidiennement plusieurs milliers de Berlinois qui passent d'un secteur à l'autre en travaillant à Berlin-Ouest et habitent à Berlin-Est ou dans sa banlieue où le coût de la vie et de l'immobilier est plus favorable.

## Problèmes économiques

Mais beaucoup de Berlinois en profitent pour fuir le secteur soviétique et s'installer à l'Ouest. Pour la République Démocratique Allemande, qui subit de plein fouet dans ces années d'après-guerre ce flot d'émigration croissant vers l'Ouest, ceci pose un problème économique majeur. Il menace l'existence même de la RDA en privant le pays d'une main-d'œuvre indispensable au moment de sa reconstruction et montrant à la face du monde leur faible adhésion au régime communiste.
Pour les autorités est-allemandes, la frontière avec Berlin est difficilement contrôlable. Comme l'émigration concerne particulièrement les jeunes actifs attirés par des salaires qui augmentent plus vite à l'Ouest qu'à l'Est. Le manque de main-d'œuvre, provoqué en grande partie par ces fuites à l'Ouest, conjugué à un important trafic de devises est néfaste à l'économie est-allemande qui se trouve en 1961 au bord de l'effondrement économique et social.

## Problème militaire

Cette fuite des cerveaux et de la main-d'œuvre qualifiée, qui se fait durement ressentir, dépossède également la RDA d'un potentiel de cadres et de techniciens vital non seulement pour son économie mais aussi pour le recrutement de ses troupes en uniformes.
Car depuis la création de l'armée est-allemande l'engouement « patriotique » pour la « chose militaire », le service volontaire et l'attrait des « privilèges » inhérents à cette qualité, vanté par la propagande du Parti communiste est-allemand n'obtient en fait guère l'adhésion escomptée de la part de la jeunesse.
Peu enclins à entrer au service de l'armée de « l'État paysan et prolétarien», des dizaines de milliers de jeunes est-Allemands ont, depuis 1960, déjà fui vers Berlin-Ouest afin d'éviter tout service sous les armes. Aussi, avant même la construction du Mur, la police de la RDA surveille intensivement aux points d'accès à Berlin-Ouest ceux qu'elle désigne comme « contrebandiers » ou « déserteurs de la République ». Dès 1960, la *Volkspolizei*) et les *Grenztruppen*[3]-gardes-frontières reçoivent des instructions précises quant aux conditions d'ouverture du feu sur toute personne qui tenterait de franchir la frontière Est-Ouest afin de s'enfuir du « paradis socialiste ».

## La construction du mur

**« Les Occidentaux n'ont pas osé lever le petit doigt. Ils ont perdu la bataille de Berlin. S'il y a des familles séparées par les mesures qui ont été prises, elles n'ont qu'à se réunir de ce côté-ci. »**
**Erich Honecker. Pankow.**
**16 août 1961.**

C'est le 13 août 1961, qu'à la stupeur des berlinois, que la porte de Brandebourg est transformée et ressemble à un camp militaire retranché. L'agence de presse de la RDA diffuse une déclaration solennelle enjointe par les pays frères :

**« Les gouvernements du Pacte de Varsovie s'adressent à la Chambre du Peuple, au gouvernement de la RDA et à tous les travailleurs de la République démocratique allemande avec la proposition d'introduire à la frontière de Berlin-Ouest, le long des voies autour de**

**toute la région de Berlin-Ouest, y compris sa frontière avec Berlin, un ordre qui assure une surveillance fiable et un contrôle efficace, visant l'activité subversive initié contre les pays du camp socialiste. »**

Cet appel se concrétise par la pose initiale de grillages et de barbelés autour de Berlin-Ouest. C'est sous le nom de code « Muraille de Chine » qu'Ulbricht[4] charge un certain **Honecker**[5] d'organiser l'enfermement de la population allemande dans le secteur soviétique.

Plus de 13 000 membres des forces armées bloquent les rues et tous les moyens de transport entre les deux parties de la ville sont interrompus. En septembre 1961, les métros et le réseau ferré de banlieue de Berlin-Ouest continueront à circuler *sous* Berlin-Est sans cependant s'y arrêter car dorénavant les stations desservant le secteur oriental ayant été murées.

Ce dispositif est progressivement remplacé par un mur de briques, puis de béton qui devait devenir le tristement célèbre Mur de Berlin. Informés par leurs services de renseignement les occidentaux sont au courant d'un plan visant au verrouillage de Berlin-Ouest, mais sont surpris par son calendrier et son ampleur.

Mais, puisque leurs droits d'accès à Berlin-Ouest sont respectés, ils ne peuvent intervenir militairement et les puissances occidentales n'émettent que quelques protestations et remettront une note déclarante « *comme illégale l'isolation de Berlin (sic)* » mais rien de plus.

Selon Horst Sindermann, chef de la section agitation au Comité central de la SED en 1961 :

**« Il s'agissait de la sauvegarde de la RDA. Nous avions des pertes énormes du fait de l'ouverture des frontières et nous n'aurions pas pu survivre ainsi très longtemps. (…) Nous ne voulions pas être saignés à blanc, nous voulions maintenir l'ordre démocratico-antifasciste qui existait en RDA. »**

À compter de cette date le mur de Berlin deviendra le symbole visible de la frontière intérieure allemande, qui divisera dès lors physiquement la ville de Berlin et les deux Allemagnes.

Au fil du temps, cette construction comprendra « 2 » murs de plus de 3 mètres de haut qui seront gardés 24/24 par les

*Grenztruppen* dont les unités seront réparties tout le long de la frontière germano allemande à ne pas confondre avec les *Vopos* qui étaient en charge des points de passage à la frontière.

# Les Grenztruppen de la RDA

Ces troupes de frontières, qui sont dès lors les garants de la protection de l'inviolabilité des limites territoriales de la RDA, sont les héritières des unités paramilitaires chargées de surveiller les frontières extérieures de la zone d'occupation soviétique créée en 1946 puis de la frontière de la RDA dès sa création en 1949.

Devenue police des frontières-*Grenzpolizei* le 1er décembre 1952 elle relève dans un premier temps de l'autorité du ministère de l'Intérieur de la RDA (de mai 1952 à juin 1953) puis du ministère de la Sécurité de l'État (*MfS*).

C'est à la suite la construction du mur que la police des frontières est-allemande sera subordonnée au ministère de la Défense nationale et formera un commandement militaire en charge des frontières.

Avec l'introduction du service militaire obligatoire, les conscrits seront affectés au sein des troupes frontalières de la RDA. Pour ce faire des régiments seront formés et la sécurité frontalière sera assurée par sept régiments[6] de gardes-frontières.

Du début des années 80 jusqu'au tournant

et à la révolution pacifique de 1989, les *Grenztruppen* pouvait compter sur un effectif d'environ 44 000 hommes sous les armes. Le parti communiste est-allemand était néanmoins très méfiant à l'égard des conscrits qu'ils utilisaient. Afin d'éviter tout collusion avec des amis susceptibles de permettre à des proches à fuir la RDA des mesures drastiques dans l'organisation du travail furent mis en place par les agents de la sécurité d'État.

Ainsi aucun membre des *Grenztruppen* ne pouvait savoir à l'avance à quel endroit il serait de garde ou effectuerait une patrouille de contrôle et ne connaissait pas le nom du ou des autres gardiens qui l'accompagnerait pour les rondes ou les patrouilles. En outre, chacun se méfiait de l'autre car le « camarade » de patrouille était susceptible d'être un informateur de la *Stasi*[7].

## *Évasions mortelles*

Les troupes frontalières avait pour mission essentiel d'empêcher toute tentative d'évasion par tous les moyens et avaient reçu l'ordre de « tirer à vue » sur toute personne pénétrant dans la zone interdite.
Des découvertes récentes ont mis en lumière la responsabilité de l'État Est-allemand dans des exécutions de fugitifs civils ou militaires. Un ordre formel d'octobre 1973 adressé aux agents de la *Stasi,* infiltrés dans les unités de gardes-frontières, précise comment empêcher des soldats qui tenteraient une évasion vers l'Ouest :

> **« N'hésitez pas à faire usage de votre arme, même si la violation de la frontière concerne des femmes et des enfants, ce qui est une stratégie souvent utilisée par les traîtres [8]»**

Dans la triste histoire du mur de Berlin de nombreuses personnes seront abattus, avec ou sans sommation. Un nombre indéterminé d'allemands de l'Est seront ainsi victimes des tirs des gardes-frontières. Les premières balles mortelles seront tirées le 24 août 1961 sur Günter Litfin au cours d'une tentative d'évasion.
Parmi les victimes on compte aussi deux enfants âgés respectivement de 10 et 13 ans abattus en 1966, Chris Gueffroy quand à lui sera abattu à quelques mois seulement de la chute du mur le 5 février 1989 et sera la dernière victime d'un tir de garde-frontières[9]. Le nombre exact des victimes du Mur fait l'objet de controverses : il est en effet difficile à évaluer car les nouvelles victimes étaient passées sous silence en RDA[10].

En souvenir de ces victimes du Mur, divers mémoriaux de types très différents ont été construits. Souvent d'initiative privée, elles avaient été mis en place par les proches avec des petites croix ou autres signes érigés en mémoire des proches abattus et que l'on trouvait en divers endroits de l'ex-frontière.

La municipalité avait décidé de créer un lieu de souvenir plus important. Dans le *Mauer Park*, ensemble commémoratif, un panneau recense 136 morts : 98 « fugitifs », 8 autres Allemands de l'Est, 22 Allemands de l'Ouest et 8 soldats. Quarante-deux sont des enfants ou adolescents.

## « Wind of Change » [11]

L'année 1989 est marquée dans l'ensemble de l'Europe par un vent de changement, notamment à l'Est, dans les États satellites de l'URSS. En effet, alors que les Soviétiques se retirent d'Afghanistan sans victoire, la Hongrie ouvre son Rideau de fer et la Pologne, en nommant à sa tête Tadeusz Mazowiecki, membre du syndicat *Solidarnosc*, s'achemine vers la démocratie.

Ce mouvement semble cependant ne pas atteindre l'Allemagne divisée. Durant l'été 1989, sous le prétexte de partir en vacances en Hongrie, 25 000 Allemands de l'Est rejoignent la RFA en profitant des frontières ouvertes en Hongrie et en Tchécoslovaquie.

En RDA, l'opposition au régime prend de l'ampleur, notamment à travers de nombreuses manifestations comme le 2 octobre à Leipzig, où 20 000 personnes descendent dans la rue. Le Parti communiste est-allemand tente alors de reprendre la main en se rénovant mais les manifestations continuent.

Le 7 octobre, de passage à Berlin-Est pour le quarantième anniversaire de la création de la RDA, le président de l'Union soviétique Mikhaïl Gorbatchev indique aux dirigeants de la RDA que le recours à la répression armée est exclu.

**(Fin de la première partie – Suite et fin dans le numéro d'Octobre/Novembre)**

*A.W.*

### NOTES

[1] Bernard Brigouleix, *1961-1989 Berlin - les années du mur*, Paris, 2001.

[2] La *Volkspolizei* était la police nationale de l'Allemagne de l'Est. Ses officiers étaient couramment nommés les *VoPos*. Formée à la fin de la Seconde Guerre mondiale, la *Volkspolizei* disposait d'officiers entraînés comme des soldats et utilisait divers moyens de répression pour dissuader les ressortissants de la RDA de se rendre à l'ouest.

[3] Les troupes frontalières de la République démocratique allemande étaient une organisation militaire affectée principalement à la surveillance de la frontière entre la RFA et la RDA. Excepté l'Union soviétique, aucun autre pays du Pacte de Varsovie n'entretenait une force de garde-frontières aussi importante. L'équivalent ouest-allemand à l'époque est le *Bundesgrenzschutz* (Force fédérale de protection des frontières).

[4] Walter Ulbricht, né le 30 juin 1893 et mort le 1er août 1973, est un homme politique communiste allemand, membre du Parti communiste d'Allemagne (KPD) puis du Parti socialiste unifié d'Allemagne (SED). Il fut l'un des principaux dirigeants de la République démocratique allemande (RDA), en tant que secrétaire général du SED et président du Conseil d'État.

[5] Erich Honecker, né le 25 août 1912 et mort le 29 mai 1994, est un homme politique allemand, principal dirigeant de l'Allemagne de l'Est de 1971 à 1989. Il occupa les postes de secrétaire général du Parti socialiste unifié d'Allemagne (SED) ainsi que de président du Conseil d'État et de responsable du Conseil de défense nationale.

[6] Chaque régiment comprenait cinq compagnies commandées directement avec le support d'un groupe de génie, de transmissions, du train, une batterie de mortiers et d'artillerie, un groupe de reconnaissance et un de lance-flammes, ainsi qu'une meute de chiens de garde et, en cas de besoin, une compagnie maritime ou fluviale et des compagnies de sécurité pour les points de passage.

[7] Le ministère de la Sécurité d'État (*Ministerium für Staatssicherheit*, MfS), dit la Stasi (abréviation de *Staatssicherheit*), était le service de police politique, de renseignements, d'espionnage et de contre-espionnage de la République démocratique allemande créé le 8 février 1950. Sous tutelle du gouvernement de la RDA, la Stasi était désignée comme « le bouclier et le glaive du parti » par la propagande du régime.

[8] Vincent Fertey, Les permis de tuer de la Stasi mis au grand jour, dans Le Figaro du 12-08-2007 et LeMonde.fr, Découverte d'un document polémique sur le mur de Berlin, 12.08.07.

[9] Les allemands de l'est qui échappèrent aux tirs mais qui furent arrêtés étaient condamnés jusqu'à deux ans de prison en tant que « déserteurs de la république ». La peine dépassait en général cinq ans si le fugitif dégradait les installations frontalières, était armé, soldat ou détenteur de secrets.

[10] D'après des recherches de la collectivité berlinoise de travailleurs « Collectif du 13 Août », 1 135 personnes y ont laissé la vie. La *Staatsanwaltschaft* (bureau du Procureur général) de Berlin en a dénombré 270 où on a pu démontrer un acte de violence de la RDA. Le *Zentrale Ermittlungsgruppe für Regierungs- und Vereinigungskriminalität* (Groupe de recherches central sur la criminalité du gouvernement et de la réunification) ne recense que 421 morts susceptibles d'être imputées aux forces armées de la RDA. D'autres sources indiquent 125 morts à Berlin.

[11] *Wind of Change* est généralement connue comme un des symboles de la réunification de l'Allemagne et de la fin du rideau de fer. Le groupe allemand Scorpions a reçu de nombreux honneurs et distinctions pour cette chanson. Ils ont aussi été invités en 1999 à jouer la chanson lors de la cérémonie qui a eu lieu pour célébrer les dix ans de la chute du mur de Berlin.

# J'ai fait un rêve !

**Pierre CHASTANIER**
Ingénieur et Médecin
Président du Cercle Inter Universitaire

On se souvient de ce fameux discours prononcé par Martin Luther King, à Washington sur les marches du Lincoln Memorial le 28 août 1963. Il y a déjà plus de 50 ans !
Bien plus modestement, si nous faisions ensemble le rêve d'une société française apaisée :

Une société ayant réussi à assimiler pleinement les différentes communautés qui la composent et en particulier celles issues de notre ancien empire colonial avec lesquelles nous partageons notre langue et dont les parents aux heures sanglantes où la patrie était en danger se sont battus à nos côtés.

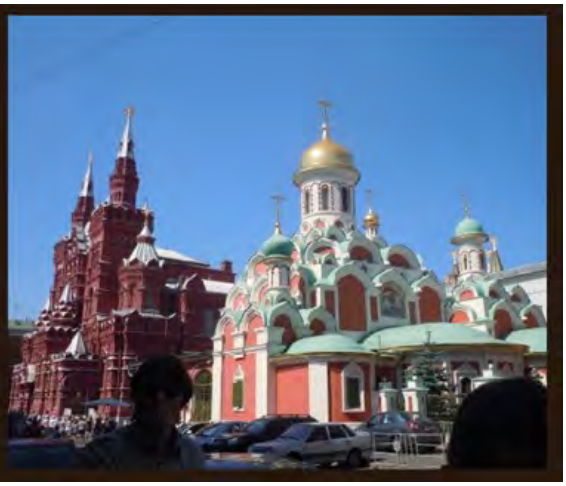
Une société ayant trouvé dans la laïcité cet équilibre qui permet de croire ou de ne pas croire et où personne, hormis les Ministres des cultes, n'impose aux autres, dans la Cité, des signes religieux ostentatoires,
Une société qui grâce à un effort sans précédent sur l'éducation, dès l'école maternelle, pourrait donner à chacun de ses enfants des chances égales de départ dans la vie,
Une société qui dans la lignée de la participation gaulliste saurait attribuer à tous la place qui leur serait due au sein de l'entreprise puisque comme disait le

Général : « tout commande à notre civilisation de construire un nouveau modèle qui règle les rapports humains de telle sorte que chacun, pour sa part, soit responsable de l'œuvre collective dont dépend son propre destin ».
Si nous faisions le rêve d'une société économiquement ouverte tout en protégeant ses ressortissants par l'équilibre des échanges commerciaux qu'elle aurait su négocier avec ses partenaires
Une société qui assumerait son rôle vis-à-vis du tiers-monde au service de la Paix et du Développement et participerait au sein des Nations Unies à une lutte efficace contre les conflits armés et les régimes qui bafouent la dignité humaine.
Une classe politique exemplaire sobre et digne sachant se renouveler et partager avec les citoyens l'esprit de dialogue sans lequel aucune démocratie ne peut s'épanouir.
Une société où les écarts de richesse auraient retrouvé des limites raisonnables fondées uniquement sur l'utilité commune.
Une société où la délinquance aurait profondément reculé et où les forces de l'ordre, sûres du soutien et de l'estime des populations, sauraient modérer leurs actions et agir avec circonspection pour que toujours force reste à la Loi.
Une société où l'ascenseur républicain fonctionnerait à nouveau et où personne de par ses origines ne resterait indûment au bord du chemin.Une société fraternelle où la solidarité s'exercerait envers tous et surtout envers les plus démunis au sein d'une mixité sociale retrouvée
Pour cela il faudrait une mobilisation de masse en dehors des partis qui étymologiquement séparent, dans un souci de s'élever au-dessus de ce qui nous divise pour retrouver l'âme de la France faite de hardiesse, de convivialité et même d'une certaine truculence.
Seuls nous ne pourrions pas faire grand-chose mais au sein d'une Europe respectant les traditions de chacune de ses composantes nous pourrions, à l'ère des continents organisés, retrouver l'occasion d'agir et de poursuivre la mission universaliste qui depuis toujours a été la nôtre.
Une grande révolution que tout cela !
À nous de la faire passer du rêve à la réalité !

P.C.

# Chronique d'une ballade en Russie

Roland PIETRINI
Auteur et Consultant



En Russie, j'ai vogué sur les 1770 km de rivières, lacs et canaux de Saint-Pétersbourg à Moscou, rien d'exceptionnel, je reviens sain et sauf, même pas peur !
Rendez-vous compte, je n'ai croisé aucune horde barbare, aucun ours à la lèvre pendante, je n'ai pas entendu la hurlerie du loup de la taïga, à peine ai-je aperçu le vol de quelques rapaces.
J'avoue avoir regardé vainement derrière moi pour détecter les agents du FSB, moi qui possède un dossier conséquent dans les archives du KGB, de la Stasi et de la Służba Bezpieczeństwa (SB) polonaise. D'ailleurs, je n'ai eu aucun problème au passage de la police des frontières à l'entrée pas plus qu'à la sortie. Une déception en fait, je m'attendais à subir un long interrogatoire, que nenni, je ressors libre.
Pire encore, à aucun moment je ne me suis senti en danger, ni dans le métro de Moscou, magnifique, stalinien et très propre, avec une présence policière et

d'employés au service de la sécurité des gens et répondant à votre sourire, pas d 'agression de pseudos musiciens dans les rames, pas de clochards visibles dans les rues.
J'ai même pu acheter du chocolat et boire une bière au café Pouchkine et visiter les églises et les musées au hasard des étapes.
Bref, me voilà ravi de mon séjour, moi qui n'avait pas remis les pieds depuis un bref voyage, il y a dix ans à Sotchi et qui n'avait eu du Russe que le contact bref mais néanmoins viril de quelques arrestations en RDA, de quelques frictions en Pologne avant la chute du mur de Berlin, à l'époque où des mauvaises langues me classaient dans la catégorie des espions.
J'ai donc échappé au goulag, mais me diriez -vous, serais-je tomber dans l'idolâtrie d'un pays qui m'a offert les plus belles années de ma carrière, mais qui donnerait l'illusion aujourd'hui d'une société idéale ?

Ce pays ayant raté la porte du paradis soviétique aurait-il découvert celle du paradis capitaliste ?
Rassurez-vous, j'ai pris la peine de discuter lors de nos rencontres, une bonne dizaine de fois, avec de vrais russes, plutôt des femmes d'ailleurs, elles ont l'avantage de parler souvent avec plus de franchise que les hommes et sont plus en contact avec la réalité du quotidien.
Premier constat : la théorie du genre et autre faribolerie n'a pas lieu d'être en Russie. On élève les filles comme des filles, ce qui n'est nullement un obstacle pour leur autonomie et leur éducation, celles que j'ai croisée sont souvent jolies (très) et parfaitement instruites et souriantes, ce qui n'enlève nullement au garçon, élevé comme un garçon, le privilège de se croire supérieur, ce qui est une illusion habilement entretenue par les premières au détriment des seconds. Second constat : après la catastrophe de la période Boris Eltsine, où se sont développé les mafias, l'insécurité, le crime organisé et la corruption, Poutine a remis un ordre salutaire dans ce pays qui avait perdu tout repère. Vladimir a rendu l'honneur à ce pays, en s'appuyant sur deux piliers venant du fond des âges, la religion et le patriotisme, qui là-bas n'est pas un gros mot.

Par contraste, ce que nous vivons en Europe et singulièrement en France, est symptomatique d'un effondrement de nos valeurs, car nous, les donneurs de leçons, avons définitivement perdu tout sens des réalités et nous bradons allègrement notre culture au profit d'un pseudo-multiculturalisme, qui demande d'accepter en raison d'une tolérance imbécile un bouleversement en profondeur de notre société, ce qui revient à accepter sur notre sol ce qui ailleurs serait inacceptable.
Troisième constat : pardon pour ce truisme, ce pays est immense, son histoire est millénaire, sa culture est profonde. Les religions monothéistes peuvent s'y développer sans se perturber et sans imposer aux autres leurs codes et leurs obligations, ce qui est impossible chez nous.

En Russie les minorités ne dictent pas les règles aux majorités, et si celles-ci parfois sont réprimées, ce qui n'est pas le cas en France où se sont les mouvements extrémistes et sectaires qui imposent progressivement leurs dogmes, c'est dans le but de sauver l'essentiel.

Quatrième constat : on ne traite pas de fachos les citoyens conscients de la nécessité de défendre leur culture. Les deux guerres patriotiques, celle de 1812 et celle de 1941 à 1945 ont profondément ancré le patriotisme comme une valeur et soudé un peuple. Les nôtres ont fracturé notre société.

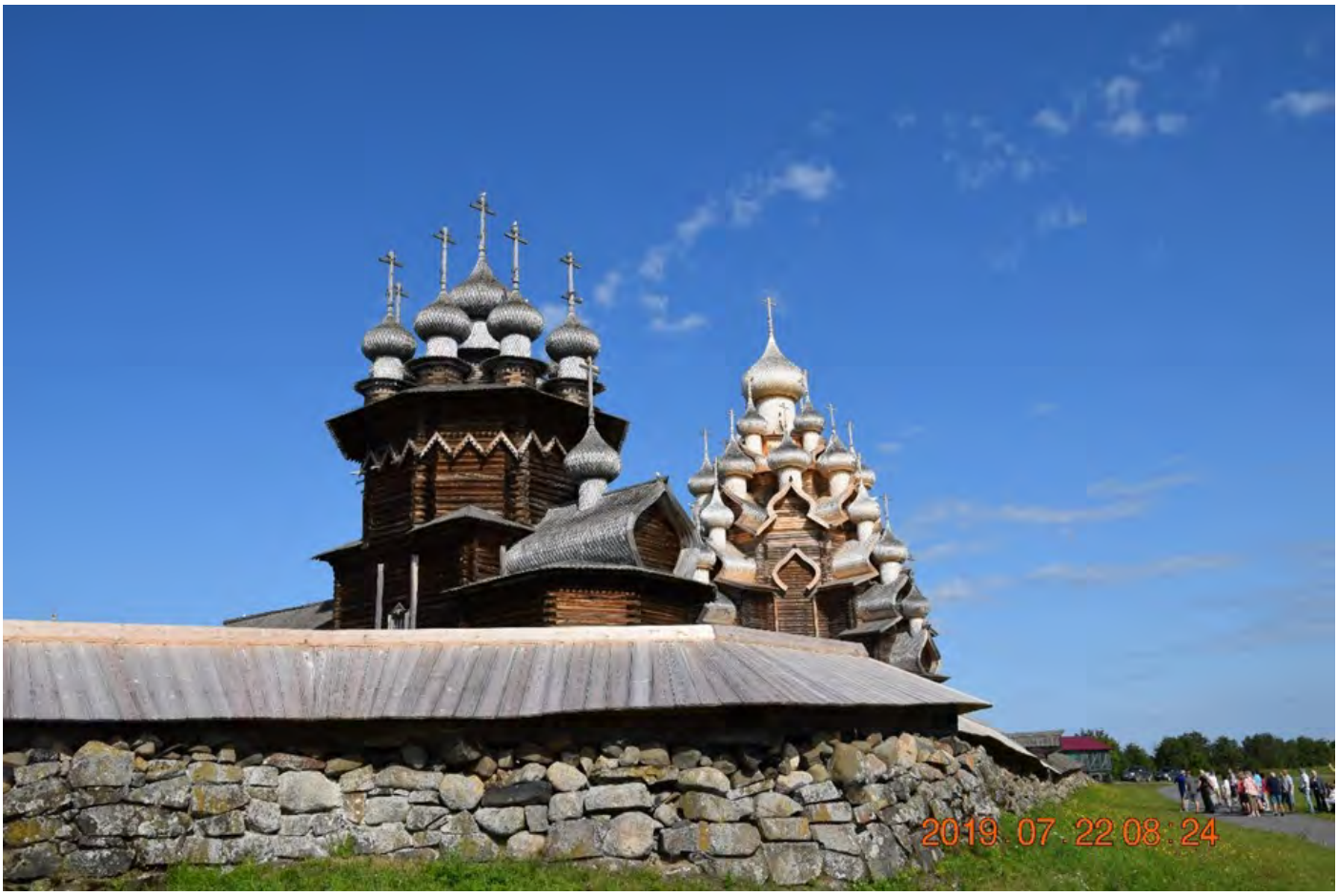
Cinquième constat : le système éducatif fonctionne bien et ose prononcer le nom de sélection. L'enseignement des langues est remarquable, il est stupéfiant de voir avec quelle aisance s'exprime des jeunes étudiants de 20 ans à peine, dans notre langue et qui n'ont jamais mis un pied dans notre pays. Il faudrait proposer à nos éducateurs de s'en inspirer, ce qui permettrait peut-être, à nos jeunes de banlieue et d'ailleurs issus d'une immigration de 2° à 3° génération, de parler autrement que dans un sabir algéro- franco-stupido qui ferait se retourner dans leurs tombes les instituteurs du XIX° siècle.

Alors, me direz-vous, puisque j'ai voyagé dans un pays idéal, serais-je donc prêt à faire mes valises pour m'y installer ? En fait, pour en avoir dit tant de bien, je manquerais d'objectivité si je ne dénonçais pas quelques plages de progrès encore à faire et quelques constats de difficultés actuelles et à venir.

Sixième constat : le système de santé est à deux vitesses. Les pauvres, c'est-à-dire ceux qui se situent en-dessous du salaire moyen de 472.44 €, ne peuvent avoir accès qu'au système de santé d'état, contrairement aux plus riches qui peuvent se faire soigner dans le secteur privé, assez cher, bien organisé, sans attente… Cela ne vous rappelle-t-il pas quelque chose en France, où les services d'urgence sont saturés faute de médecine de ville et où on ferme des maternités ?

Septième constat : avec un salaire moyen de 472,44 € soit environ 34000 roubles. Ce salaire moyen comme son nom l'indique est une moyenne et varie en fonction de la région, par exemple à Irkoutsk, il est de

*Scène champêtre*




*La Russie éternelle*

380,64€, à Moscou de 924,44€, à Saint-Pétersbourg de 600,25€. Or, le coût de la vie est variable, à Moscou j'ai constaté qu'il était assez proche d'une ville de province en France, mais je laisse aux lecteurs habitant en Russie de rectifier ou de compléter cette réflexion.

Huitième constat : la société semble extrêmement inégalitaire et plus capitaliste que nous la vivons. A Moscou, comme à Saint-Pétersbourg, les voitures haut de gamme pullulent. Dans la grande banlieue au long de la Volga ou de Moskova et sur la rive de certains lacs, des datchas de luxe avec plage privée sont extrêmement nombreuses, les cruisers tout autant. Dans les petites villes, on retrouve un parc automobile bien plus modeste et même de vieilles Zhigulis (Lada) et autre UAZ 452 ou 469 provenant des stocks de l'armée.

Neuvième constat : la police est omni présente, pas de Ninjas surprotégés, des flics quoi, dans le métro, aux carrefours comme ailleurs, mais présents partout, sans ostentation.

Quant aux manifestations, celle non autorisée de samedi dernier, à ma connaissance c'est environ 1000 et non 1400 personnes (comme cela a été écrit dans nos médias), qui ont été arrêtées, la foule a été maintenue au contact, sans flashball, sans grenades lacrymogènes… Et personne n'est tombé dans la Moskova. Toute allusion à des événements style gilets jaunes et autre fête de la musique n'étant que fortuite.

En conclusion et nonobstant, tout avis et opinion qui seraient contraires, je recommanderais à nos gouvernants de se mêler plus sérieusement de nos problèmes avant de se mêler de ceux des autres…

Finalement, j'ose le dire, si demain je devais quitter la France poursuivi par une horde de barbus, je me sentirais réellement plus en sécurité en restant sur notre continent auprès de nos amis russes que de prendre le risque de traverser l'Atlantique. Parfois j'ai le mal de mer…

R.P.

# GRIBOÏEDOV et l'art d'avoir trop d'esprit aux temps modernes

Nicolas BONNAL
Ecrivain et essayiste

Ce très grand écrivain et aristocrate russe, assassiné en Perse (lisez sa vie passionnante) aura tout vu, décrit, prévu :

**« Chacun respire plus librement et n'a plus hâte de s'inscrire dans le régiment des bouffons. »**

Il ajoute sur la France :

**« Dis-lui donc que ça ne sert à rien de s'abîmer les yeux et qu'à lire le profit n'est pas grand. Avec ses livres français, elle, elle perd le sommeil ; mais, moi, avec les russes, je dors profondément. »**

Famousove et la francophobie :

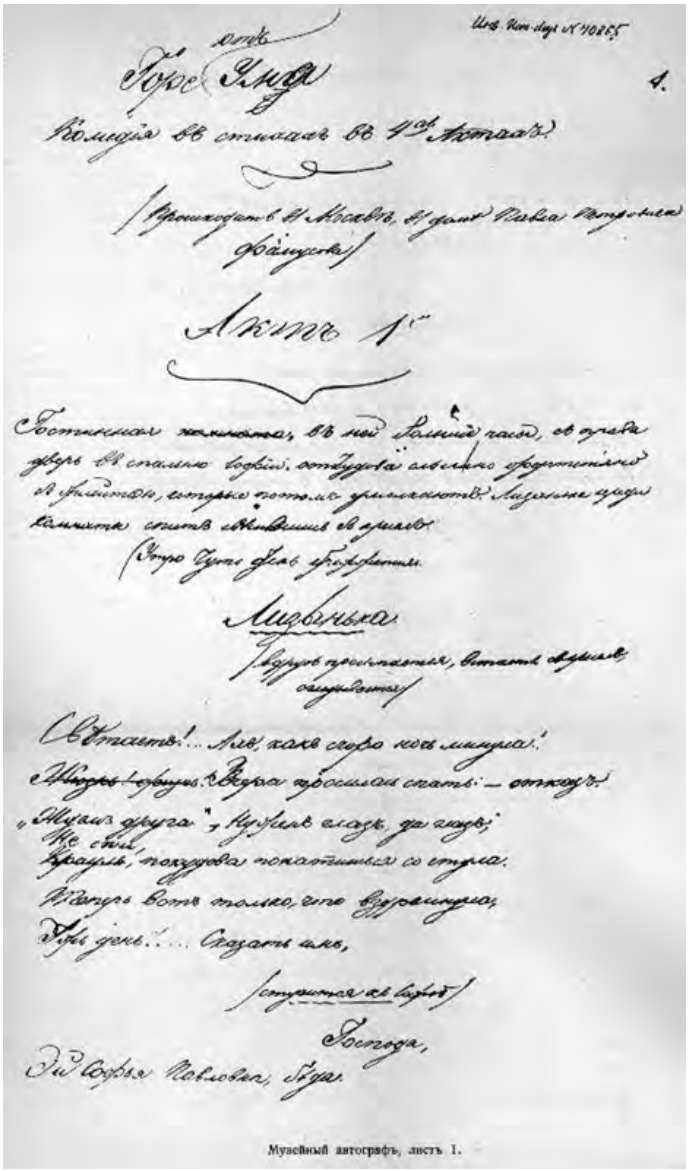
**« Belle occupation pour une jeune fille ! Durant la nuit entière tu lis des sornettes, et voilà le fruit de ces livres ! Tout cela, c'est la faute au pont des Maréchaux et à ces sempiternels Français !**
**C'est de là que nous viennent les modes, les auteurs et les Muses, tout ce qui ruine nos bourses et nos cœurs. Quand le Créateur nous délivrera-t-il de leurs chapeaux, de leurs bonnets, de leurs épingles pour les cheveux, de leurs épingles pour les robes, de leurs boutiques de livres et de leurs boutiques de pâtisseries ! »**

Famousove et la libération de la femme :

**« Silence ! — Affreux siècle ! Tu ne sais qu'imaginer ! Tout le monde se croit une sagesse au-dessus de son âge, les filles surtout ! Ah ! fous que nous sommes ! En sommes-nous assommés de ces langues étrangères ! Nous prenons des vagabonds à domicile ou au cachet, afin de tout apprendre à nos filles, oui, tout, la danse, le chant, les tendresses, les soupirs, comme si nous les destinions à devenir des femmes de saltimbanques ! »**

Le vrai rebelle va parler, il s'appelle TCHATZKII :

**« Est-elle toujours jeune fille, comme Minerve ? Toujours demoiselle d'honneur de Catherine Première ? Sa maison est-elle pleine de jeunes pupilles et de petits chiens ? Oui, passons à l'éducation. Est-ce qu'à présent on se donne autant de mal qu'autrefois pour recruter des régiments de précepteurs, d'autant plus nombreux qu'ils sont moins payés ? Ce n'est pas qu'ils soient bien avancés en fait de science : en Russie, sous des peines sévères, nous avons ordre de prendre le premier venu pour un historien ou pour un géographe ! »**

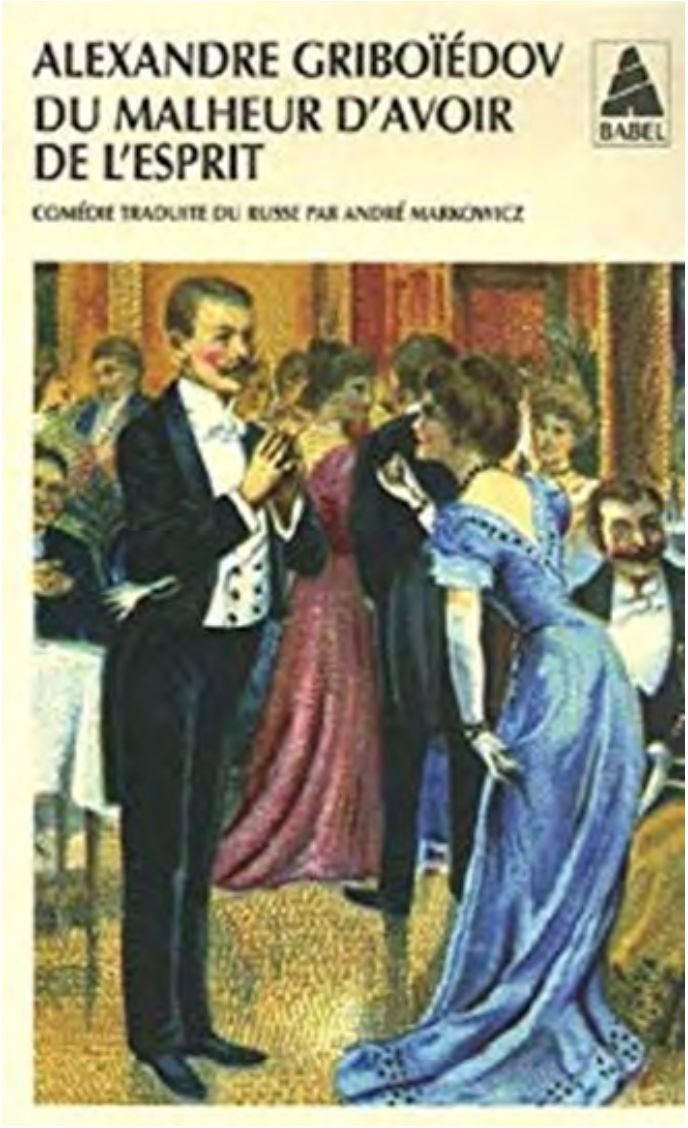


Музейный автограф, листъ 1.

FAMOUSOVE encore ! Ah le bon vieux temps !

**« Vous voilà bien tous, orgueilleux que vous êtes ! Vous devriez vous informer de ce qu'ont fait vos pères ! Vous devriez vous instruire, en jetant les yeux sur vos anciens, sur moi, par exemple, ou bien sur l'oncle défunt Maxime Pétrovitche. Ce n'était pas dans de l'argent qu'il mangeait, c'était dans de l'or ! Cent serviteurs se tenaient à ses ordres. Il disparaissait sous les décorations, et n'allait jamais qu'en voiture à six chevaux. Toujours à la Cour, et à quelle Cour ! Alors ce n'était pas comme aujourd'hui ; il servait sous la tsarine Catherine ! »**

TCHATZKII dénonce la bêtise montante cent avant Ortega Y Gasset :



**« Oui, réellement, le monde a commencé à s'abêtir, pourrez-vous dire, après avoir repris haleine. Comment comparer, comment considérer le monde actuel et le monde passé ?... La tradition est de fraîche date et l'on n'y croit qu'avec peine. »**

Mais le bon vieux temps n'est pas pour lui, le carbonaro !

**« Dire qu'on se rendait illustre rien que pour avoir baissé le cou plus souvent qu'autrui ! Qu'on emportait tout de front, non pas à la guerre, mais pendant la paix, en se cognant contre le plancher sans se plaindre ! À celui qui avait besoin de vous, on ne montrait que de l'arrogance ; il pouvait se vautrer dans la poussière ! Mais à celui qui était au-dessus de vous, on ourdissait des flatteries comme ailleurs on ourdit de la dentelle. Ce fut le vrai siècle de la soumission et de la crainte. Tout se couvrait du même masque : le zèle pour le tzar. »**

TCHATZKII s'en prend aux juges et aux vieux – et aux profiteurs :

**« Mais ces juges, qui sont-ils ? En raison de leur vieillesse, ils ont pour la vie libre une haine implacable ! Ils puisent leurs jugements dans des gazettes oubliées, du temps d'Otchakov et de la conquête de la Crimée. Ils sont toujours prêts à gronder, toujours ils chantent la même chanson, sans s'appliquer à eux-mêmes le dicton : plus c'est vieux, pis ça est. Où sont-ils, montrez-les nous, ces pères de la patrie, que nous devons prendre pour modèles ? Ne seraient-ce pas ceux qui, enrichis par le brigandage, ont trouvé contre la justice une protection dans leurs amis, dans leur famille, en édifiant des palais somptueux, où ils s'abandonnent aux festins et à la prodigalité, et où les étrangers qui composent leur clientèle n'effaceront pas les traits infâmes de leur vie passée ? »**

Et de tempêter contre les uniformes :

**« L'uniforme ! Rien que l'uniforme ! C'est lui qui jadis, dans leur existence antérieure, a caché sous ses broderies et sous sa pompe la faiblesse de leur âme avec la pauvreté de leur raison ! Et nous n'avons qu'à faire bon voyage derrière eux ! Chez les femmes, chez les filles, la passion de l'uniforme est pareille. Moi-même, est-ce qu'il y a longtemps que j'ai perdu ma tendresse pour lui ? À présent je ne tomberai plus dans cet enfantillage. Mais qui autrefois n'a pas été un peu entraîné à la suite de tout le monde ? À Moscou le bruit des sabres, des éperons, des panaches, et le cafetan chamarré des gentilshommes de la Chambre, c'est là ce qui séduit les belles, et c'est ce qui jadis aussi les attirait. Lorsque pour un certain temps arrivèrent ici des officiers de la garde et de la Cour, les femmes se mirent à crier : Hourrah ! »**

Une vieille dame raciste s'écrie :

**KHLESTOVA.**
**« Pour me distraire, j'ai pris avec moi une jeune négresse, avec un**

**chien. Dis, ma petite amie, qu'on leur donne leur pâture un peu plus tard, qu'on leur porte quelques restes du souper. — Princesse, je vous salue ! (Elle s'assied). Ah ! ma petite Sophie, ma chérie, quelle négresse j'ai à mon service ! Crépue ! Des omoplates en bosse ! Colère ! Tous les mouvements d'un chat ! Et comme elle est noire ! Une vraie horreur ! Se peut-il que le Seigneur ait créé une race pareille ! C'est le diable en chair et en os ! Elle est dans la chambre des servantes… Faut-il l'appeler ? »**

FAMOUSOVE le réac s'en prend alors à la science :

**« Allons donc ! Le grand mal qu'un homme boive un peu plus qu'il ne faut ! L'instruction, — voilà le fléau ; la science, — voilà la cause pour laquelle, à présent plus que jamais, il pullule autant de gens, d'actions et d'opinions insensées ! »**

KHLESTOVA trouve qu'il a y trop d'écoles et de pédagogie :

**« Oui, c'est bien assez pour devenir tout de suite fou que ces pensions, ces écoles, ces lycées, comme on les appelle, et cet enseignement mutuel des grandes cartes. »**

Et SKALOZOUBE ? Il tonne aussi contre les écoles :

**« Je vais vous faire plaisir : le bruit court partout qu'il existe un projet à propos des lycées, des écoles, des gymnases. On n'y enseignera plus que d'après notre méthode : une, deux !**
**Quant aux livres, on les gardera pour les grandes occasions. »**

TCHATZKII, sa peur de la foule :

**« Oui, je n'en puis plus !… J'endure un million de tourments ! Ma poitrine souffre d'avoir été pressée amicalement ; mes jambes, d'avoir fait des révérences ; mes oreilles, du bruit des exclamations, et surtout ma tête, de billevesées en tout genre. J'ai l'âme oppressée ici par je ne sais quel chagrin, je me sens perdu dans la multitude, je ne suis plus moi-même ! Non ! je ne suis pas content de Moscou ! »**

Tchatzkii s'en prend aussi à la manie française, comme Pouchkine dans son Onéguine :

**« Moscou, Pétersbourg, la Russie entière sont faits de la même façon : à peine un habitant de la ville de Bordeaux a-t-il ouvert la bouche qu'il a le bonheur de fixer l'intérêt de toutes les jeunes princesses ; et, à Pétersbourg comme à Moscou, celui qui n'est pas l'ami des gens importés de l'étranger, des manies, du langage affecté, celui dans la tête de qui, pour son malheur, se rencontrent cinq ou six idées saines, et qui prend la liberté de les répandre à haute voix. »**

Tchatzkii à la fin pleure et se prend pour Alceste :

**« Où la destinée m'a-t-elle jeté ? Tous me chassent ! Tous me maudissent ! Une foule de méchants tyrans, de traîtres en amour, d'ennemis acharnés dans leur haine, de bavards incorrigibles, de petits esprits incohérents, de niais malicieux, de vieilles femmes à l'aspect sinistre, de vieillards décrépits sous le poids des mensonges et des sottises !…**
**Loin de Moscou ! Je n'y reviendrai plus. Je m'enfuis, sans regarder derrière de moi, et je m'en vais chercher dans l'univers où il existe un petit coin pour une âme sensible et offensée ! Ma voiture, ma voiture ! (Il sort.) »**

Et chercher sur la terre un endroit écarté, où d'être homme d'honneur on ait la liberté ?

*N.B.*

# ANNA AKHMATOVA
## Poète dans le tourbillon
### (2nde partie)

Graham HARRISON
Enseignant et traducteur

Ce n'est pas le nombre de ses amants qui a rendu célèbre Anna Akhmatova mais le fait qu'elle avait su maîtriser la forme poétique et s'était consacrée à sa Muse à l'heure la plus désastreuse que vivait la nation russe. Pendant ses années d'écolière à Tsarskoye Selo elle s'occupait déjà à traduire ses vers favoris du français : sa vie de jeune femme s'était exprimée tout naturellement dans la poésie.

La première étape de la révolution russe se termine avec la mort de Lénine en 1924. A partir de ce moment la « terreur » qui avait fait partie de la stratégie de Lénine (pour supprimer ceux qui résistaient aux projets, aux méthodes et à l'idéologie des révolutionnaires) régna en permanence sur la totalité du territoire au moyen d'une machine : le parti communiste triomphant sous le contrôle de Staline. Les théoriciens communistes de cette époque s'opposaient à Anna et à sa « préoccupation de soi » : ils demandaient que la littérature, comme tous les arts, soient une motivation pour le peuple à s'appliquer plutôt aux tâches politiques et sociales. (On remarque que les arts graphiques et la peinture de cette époque « entre les deux guerres » se distinguent – pas seulement en Russie – dans le genre de l'affiche et de la publicité.) Les artistes devaient souvent se soumettre pour vivre. En tout cas Anna appartenait à la classe bourgeoise des propriétaires de l'ancien régime – laquelle il fallait éliminer. A partir de 1929 il devenait absolument impossible que les poèmes d'Anna Akhmatova soient publiés dans le nouvel état communiste. Elle composait ses poèmes dans sa tête – tout signe d'écriture étant compromettant. Par contre elle avait trouvé une vocation : elle allait traduire en russe les œuvres de poètes étrangers. La nouvelle Union soviétique avait incorporé des nations multiples avec leurs langues diverses. Anna était bien placée pour apprendre d'autres langues : elle traduisait du polonais, du serbe, du roumain, de l'ukraïnien, du lituanien, du letton, du tatar, de l'ossétien, du georgien, de l'arménien, du bulgare, du tchèque ; sans parler du français, de l'italien, du chinois et du coréen classique. Elle lisait Shakespeare – bien entendu – en anglais.

À cette époque, surtout après 1921, il y avait un grand exode des russes qui cherchaient une nouvelle vie en Europe de l'ouest et aux États Unis. On avait essayé de persuader

Anna de partir : sa renommée comme poète de premier rang, disait-on, lui garantirait le succès dont le nouveau régime soviétique allait la priver. Anna refusa catégoriquement d'abandonner son pays. Le monde naturel se montrait radieux et joyeux ; il y avait dans le peuple une confiance profonde : la Russie, en dépit de sa misère, pourrait embrasser un avenir si longtemps souhaité. Elle dédia ce poème à Natalia Rykova [1] :

**On a tout trahi, pillé, liquidé.**
**L'aile de la mort nous a touché.**
**La famine avale tout espoir.**
**D'où vient donc cette lumière ?**

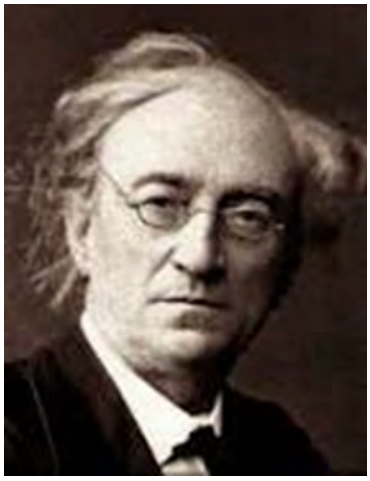
**Le jour, on sent le parfum des cerises**
**de quelque jardin inconnu là-bas ;**
**la nuit, des nouvelles constellations**
**éclairent, ce juillet, les cieux profonds :**
**Et une merveille, déjà proche,**
**surprend les maisons laides, délabrées ;**
**personne, personne n'en est conscient**
**et on l'attend depuis un bon cent ans.**

**Все расхищено, предано, продано,**
**Черной смерти мелькало крыло,**
**Все голодной тоскою изглодано,**
**Отчего же нам стало светло?**

**Днем дыханьями веет вишневыми**
**Небывалый под городом лес,**
**Ночью блещет созвездьями новыми**
**Глубь прозрачных июльских небес, -**

**И так близко подходит чудесное**
**К развалившимся грязным домам...**
**Никому, никому неизвестное,**
**Но от века желанное нам.**

Elle nourrit l'espoir d'un avenir béni : c'est une idée de longue date qui caractérise la Russie et s'inscrit surtout dans le mouvement des « slavophiles » au milieu du XIX$^{ème}$ siècle. Les slavophiles tenaient les peuples "occidentaux" pour fatigués, rongés par le scepticisme, tandis que la Russie avait une vocation unique au monde qu'elle devait poursuivre. Cette profonde confiance en la Russie trouve son expression classique dans la parole du poète **Tchiouttchev** (1803-1873)[2] :



**La Russie, on ne la comprend pas**
**à partir d'idées exogènes.**
**La mère patrie se montre en une seule espèce :**
**elle fait appel à notre foi.**

**Умом Россию не понять,**
**Аршином общим не измерить.**
**У ней особенная стать,**
**В Россию можно только верить.**

On peut vérifier, en quelque sorte, l'influence de cette idée même dans le monde politique de nos jours ; et quant au début du vingtième siècle il va sans dire qu'une forte confiance en l'avenir devait alimenter l'élan de la révolution russe et les efforts surhumains qu'elle demandait. On se rappelle la prière de Max Volochine (1920) qui exprime son espoir en une Russie future « qui un jour s'élèvera en justice, en sortant du sang des batailles, ... de la haine, des crimes, des frénésies. » [Из крови пролитой в боях, ... из ненавидящей любви, из преступлений, исступлений, возникнет праведная Русь.] L'esprit d'Anna Akhmatova se concentre donc autour de cette foi profonde en sa patrie ; son patriotisme et son besoin de retrouver le fils (Lev) qu'elle avait à peu près "perdu" lui ont donné un motif plus ample pour vivre.

Comment diffère la vie d'Akhmatova de celle de Marina Tsvetaïeva [3], contemporaine et poète de rang égal ? L'une va accomplir sa destinée jusqu'à soixante-seize ans, et l'autre va se donner la mort à l'âge de quarante-huit ans (en 1941).

Elles auront la même expérience d'être évacuées, pendant la guerre, dans la petite ville de **Yelabuga** (sur le fleuve Kama, république Tatarstan), lieu où Tsvetaïeva se pendra.

Comme l'exprime Korney Tchoukovsky en 1988 : « Anna Akhmatova est la dernière et la seule poète de l'orthodoxie. Elle possède quelque chose de l'esprit russe très ancien, très vieux. Même s'il n'y avait pas dans son œuvre une seule mention de Dieu, on savait bien qu'elle était profondément croyante. »[4]
En 1934, quand sa liaison avec Pounine s'inclinait lentement à son terme, Anna écrit ces lignes à son amant :

**Ma maison en ruines – j'y lève un verre ;**
**je porte un toast à ma vie dissolue ;**
**et à notre isolement réciproque.**
**Je bois à toi**
**et aux lèvres menteuses qui m'ont trahie**
**et à tes yeux froids et fatals :**
**Je bois aux cruautés de ce monde grossier**
**Et parce que Dieu n'est pas venu m'en sauver.**

**Я пью за разоренный дом,**
**За злую жизнь мою,**
**За одиночество вдвоем,**
**И за тебя я пью, --**
**За ложь меня предавших губ,**
**За мертвый холод глаз,**
**За то, что мир жесток и груб,**
**За то, что бог не спас.**

Seule la croyante Akhmatova aurait pu écrire cette dernière ligne.
Le prochain « tremblement de terre » s'annonça en 1939 : ce fut le pacte Nazi-soviétique et, peu après, l'invasion de la Pologne par l'armée allemande. Tout d'un coup la situation d'Anna s'améliora : en 1940 elle fut admise dans l'Union des écrivains soviétiques de Leningrad. En février elle signa un contrat pour une série de ses poèmes : elle se verra publiée après quinze ans de proscription. Quoique « son grand talent » comme écrit le romancier Fadeïev [5] (alors secrétaire de l'Union des écrivains de l'USSR) « manifeste une certaine incongruité avec notre ère », la « bourgeoise » de l'ancien régime était devenue (pour bien peu de temps) un joyau du renouveau. Signe de l'importance d'Akhmatova : le conseil du parti communiste de Leningrad ordonne qu'elle soit évacuée à Moscou. Elle était devenue un trésor qu'il fallait éloigner de la cité menacée alors par les allemands.[6] Beaucoup d'intellectuels et d'artistes durent prendre la route de l'est.[7]
Un des poèmes qui ont vu le jour à cette époque traite d'un point délicat entre elle et Pounine ; il se fâche violemment à lire ces lignes dans la revue Leningrad :

**Je t'ai caché mon cœur**
**en le jetant dans le Néva.**
**Les ailes rognées, j'habite ici**
**en qualité de femme au foyer.**
**La nuit j'écoute des crissements,**
**traces de vie des hôtes d'autrefois :**
**les tilleuls du Cheremetïev**
**ou le chuchotement des divinités du lieu.**
**Comme un fil d'eau qui s'approche, soucieux,**
**murmurant, insinuant à mon oreille ses caresses**
**tièdes et fatales, il insiste**
**tout le long de la nuit:**
**« Tu cherchais un abri ; tu sais,**
**ton abri, où se trouve-t-il ? »**

**От тебя я сердце скрыла,**
**Словно бросила в Неву...**
**Прирученной и бескрылой**
**Я в дому твоем живу.**
**Только... ночью слышу скрипы.**

**Что там – в сумраках чужих?**
**Шереметьевские липы…**
**Перекличка домовых…**
**Осторожно подступает,**
**Как журчание воды,**
**К уху жарко приникает**
**Черный шепоток беды –**
**И бормочет, словно дело**
**Ей всю ночь возиться тут:**
**«Ты уюта захотела,**
**Знаешь, где он – твой уют?»**

Le palais Cheremetïev [8] évoque la Russie de son enfance ; c'est aussi le lieu où, à partir de 1925, elle trouve un « abri » dans l'appartement des Pounine. Elle doit quand-même payer un loyer au locataire, c'est à dire à Pounine lui-même. De tels palais, confisqués par le gouvernement révolutionnaire, furent divisés en petites (souvent très étroites) unités pour héberger la population. Anna se sentait liée à cet endroit et à ses mémoires ; il lui rappelait, surtout dans ses heures d'insomnie, le malheur et la déception. En fin de compte elle ne trouvait « d'abri » qu'en sa Muse et

en elle-même.
Staline meurt en février 1953. La même année Pounine meurt dans un camp de travail pénitentiaire, ayant passé 18 ans périodiquement en prison ou en gulag. Pourquoi le gouvernement communiste, sous Staline et Jdanov, a-t-il si sévèrement persécuté Anna Akhmatova et Nikolaï Pounine ? Peut-être Staline et ses lieutenants avaient-ils peur de l'influence qu'exerçaient en général les artistes et les intellectuels. Les confidents de l'esprit ne tiennent pas à obéir à ceux qui veulent l'obliger. (On sait que Staline était fasciné, par exemple, par le musicien Chostakovitch.) Les artistes appartenaient à un autre monde au sein duquel l'état n'avait aucune prise.
Pounine mort, Anna (elle avait 64 ans) écrit :

**Ton cœur ne va plus tressaillir**
**aux triomphes, aux plaintes de ma voix.**
**Tout est fini : ma chanson se perdra**
**dans la nuit dépourvue de toi.**

**И сердце то уже не отзовется**
**На голос мой, ликуя и скорбя.**
**Все кончено... И песнь моя несется**
**В пустую ночь, где больше нет тебя**

**(1953)**

Donc elle doit poursuivre le chemin de sa vie (elle le nomme son « destin », судьба) sans l'homme qui, en dépit de tout, lui avait été ami, collègue, amant et « mari » -- c'est ainsi qu'elle le considérait. (Anna Ahrens, la femme de Pounine, avec laquelle Anna Akhmatova avait partagé le ménage, et qui en avait souffert des tourments cruels, est décédée en 1943).
Il fut un temps où Anna se considérait membre d'un cercle de quatre poètes ; les autres : Pasternak, Mandelstam et Tsvetaïeva. Mandelstam est mort dans le goulag en 1938 ; Tsvetaïeva est morte en 1941. Pasternak meurt en 1960. Dix jours plus tard Anna écrit :

**À Boris Pasternak**

**Une voix unique se tut hier.**
**Le rossignol du bois s'est envolé**
**et s'est transmué en épi vivifiant**
**ou (selon son mot) en « pluie fine ».**
**Toutes les fleurs du monde ont salué**
**ce décès ; puis, soudainement,**
**un silence s'étend sur notre planète**
**qui porte le nom modeste de « la Terre ».**

**Умолк вчера неповторимый голос,**
**И нас покинул собеседник рощ.**
**Он превратился в жизнь дающий колос**
**Или в тончайший, им воспетый дождь.**
**И все цветы, что только есть на свете,**
**Навстречу этой смерти расцвели.**
**Но сразу стало тихо на планете,**
**Носящей имя скромное ... Земли.**

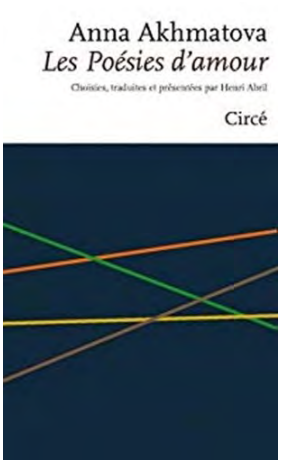
On doit admirer le courage, la ténacité de cette femme qui, ayant tant perdu, se trouve dépourvue à plusieurs reprises de ses proches, et affronte de nouveau la vie, sa vie. Comme elle avait l'habitude de dire : « La vie, il faut la vivre. »

**Une fois, sur la route qu'avaient pris**
**Dimitri Donskoi [9] et son armée,**
**où le vent répand la piste de l'ennemi**
**et la lune se montre jaunâtre, cornue,**
**je marchais comme dans des profondeurs marines.**
**Et là, les églantines exhalaient un tel parfum**
**comme si elles parlaient en paroles,**
**en une langue ;**

**et je m'apprêtais à affronter**
**la neuvième vague de mon destin.**

**По той дороге, где Донской**
**Вел рать великую когда-то,**
**Где ветер помнит супостата,**
**Где месяц желтый и рогатый, --**
**Я шла, как в глубине морской...**
**Шиповник так благоухал,**
**Что даже превратился в слово,**
**И встретить я была готова**
**Моей судьбы девятый вал.**

**(1956)**




On retrouve le thème de la « neuvième vague » de temps en temps dans les écrits d'Akhmatova. Dans un de ses derniers poèmes (« Vers nocturnes », 1963) elle parle du « neuvième vague fatale ». Elle connaissait peut-être le psaume 41 de l'Ancien testament où le poète s'adresse à Dieu en ces mots : « Toutes tes eaux, tous tes orages m'ont englouti. » Sans doute elle connaissait et admirait la toile célèbre « La neuvième vague » (1850) du peintre russo-arménien Aïvazovsky [10].
Anna s'inquiétait de plus en plus pour son fils Lev (Lyova). Leurs relations étaient compliquées suite aux longues années où elle l'avait négligé. (Il avait grandi au foyer de sa grand'mère paternelle.)
Il avait tendance à idolâtrer son père Nikolaï Gumilev (fusillé par les bolcheviques en 1921), dont il partageait les idées anticommunistes. Comme Nikolaï Pounine il devait passer beaucoup d'années en prison et dans les camps. Après avoir surmonté des obstacles immenses, surtout la persécution politique à cause de son père et de sa mère, il devînt chercheur académique en histoire socio-politique de l'Asie centrale et de « l'eurasie ». Il est mort en 1992 à l'âge de 90 ans.
L'amour reste comme un trait fort dans la vie d'Akhmatova. Elle avait un besoin profond de se trouver amoureuse. Elle fut attirée par Isaïe Berlin [11], diplomate et académicien anglais (né en Russie) qui est venu la voir plusieurs fois pendant son stage à l'ambassade britannique à Moscou en 1945.

Elle lui consacre des poésies. Lui aussi (il avait trente-six ans) est fortement touché par Anna. Plus tard il exerce son influence pour que l'université d'Oxford lui accorde le doctorat ès lettres honoris causa.
La remise du diplôme eut lieu en 1965. À cette époque Berlin avait un couple heureux. (Comme prévu, Anna fit semblant de ne pas voir son épouse.)

**Allons, rêvons**

**Ces adieux sombres,**
**cette séparation permanente,**
**on les sent également.**
**Tu pleures, pourquoi ?**
**Donne-moi ta main**
**et la promesse de me visiter**
**en rêves.**

**Ce monde, toi et moi,**
**cela fait sombrer tous nos désirs ;**
**on ne se retrouvera jamais.**
**Mais de temps en temps,**
**à minuit, à travers les astres,**

**tu m'enverras**
**un bon souvenir ?**

**Во сне**

**Черную и прочную разлуку**
**Я несу с тобою наравне.**
**Что ж ты плачешь?**
**Дай мне лучше руку,**
**Обещай опять прийти во сне.**
**Мне с тобою как горе с горою...**
**Мне с тобой на свете встречи нет.**
**Только б ты полночною порою**
**Через звезды мне прислал привет.**

Ce poème peut être adressé à Isaïe Berlin. Mais on pourrait également y voir Boris Anrep, qui, lui aussi, reste dans le cœur d'Anna pendant des décennies. Après tant d'années Anna souhaite le revoir à Paris lorsqu'elle rentre en Russie suite à la remise du doctorat en 1965. C'est un désastre. Ils sont devenus vieux tous les deux : il se sent gêné – la jeune femme élégante de ses souvenirs n'est plus là – et elle ne retrouvera non plus le bel esprit sportif mais, en revanche, un drôle de vieux avec un embonpoint d'artiste retraité.

Rentrée en Russie, elle souffre d'une crise cardiaque (ce n'est pas la première) et elle est hospitalisée. Au bout de trois mois on l'accompagne à un sanatorium à Domodyedovo.
S'apercevant du milieu aisé (auquel elle n'est pas du tout habituée), elle murmure, ironisant : « L'année dernière à Marienbad » — titre du film célèbre d'Alain Resnais (1961). Finalement elle meurt le 5 mars, en 1966.

**Là où se produisent les rêves**
**sans besoin de personne**
**nous avons partagé un monde**
**qui contenait une force**
**comme l'arrivée du printemps.**

**А там, где сочиняют сны,**
**Обоим – разных не хватило,**
**Мы видели один, но сила**
**Была в нем, как приход весны.**

**(1965)**

*G.H.*

## NOTES

[1] Natalya Rykova, fille d'Alexei Ivanovitch Rykov, tête nominale du gouvernement bolchevique 1924-29.

[2] Fyodor Ivanovitch Tyouttchev (1803- 1873) poète, diplomate.

[3] Marina Ivanovna Tsvetaïeva (1892-1941) poète.

[4] Jessie Davies, « Anne of all the Russias » (1988) p.85.

[5] Aleksei Alexandrovich Fadeïev (1901-1956) romancier.

[6] Pour des raisons similaires – afin de rassembler toutes les forces de la patrie contre l'ennemi – Staline, à cette époque, se montrait plus conciliant envers l'église orthodoxe russe.

[7] Pasternak et Tsvetaïeva y inclus.

[8] Palais Cheremetïev (érigé 1740) sur le canal Fontanka St.Pétersbourg/Leningrad. On le nommait "Fontannyi Dom".

[9] Dmitri Ivanovitch (1350-1389), fils du tsar Ivan II., Dmitri "du Don". Il réussit finalement à débarrasser la Russie du joug Tatar. Il trouve la mort sur le champ de bataille contre la Horde dorée et est considéré et vénéré comme saint par l'église orthodoxe russe.

[10] Ivan Konstantinovitch Aïvazovsky (1817-1900) maître russo-arménien de peintures de marines, né et décédé à Théodosia, Crimée.

[11] Sir Isaiah (Isaïe) Berlin (1909-1997), né à Riga (Empire russe, actuelle Lettonie). Elevé en rang de chevalier en 1957. Philosophe, historien des idées. Décédé à Oxford, Royaume-Uni.

# Le christianisme orthodoxe face aux défis de la société occidentale

## par Christophe Levalois

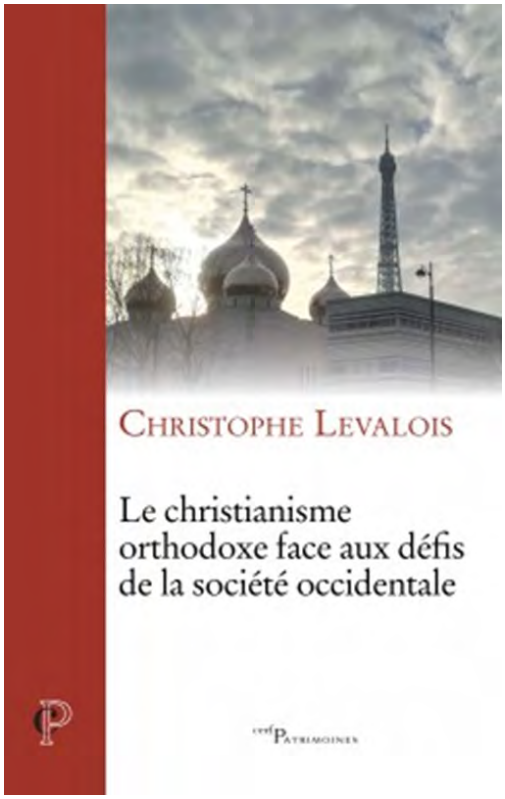
**Franck ABED**
**Politologue et historien**

Christophe Levalois est enseignant, prêtre orthodoxe[1], rédacteur en chef du site orthodoxie.com.

Ses derniers ouvrages portent sur le christianisme et la communication, ainsi que sur la place du sacré dans l'histoire des sociétés.

L'objet du livre est énoncé dès les premières lignes :

**« Les pages qui suivent présentent une sélection d'écrits récents, courts et incisifs. Ceux-ci proposent à la fois une présentation du christianisme orthodoxe aujourd'hui, de son développement et de son rayonnement actuel dans ceux-ci [les différents pays], mais aussi des éléments fondamentaux de sa tradition qui le distinguent des autres confessions chrétiennes, ainsi qu'une réflexion sur les défis, notamment les questionnements nés de la confrontation avec la société occidentale, plus généralement avec l'esprit dominant du monde moderne, notamment son matérialisme et l'individualisme qu'il diffuse. »**



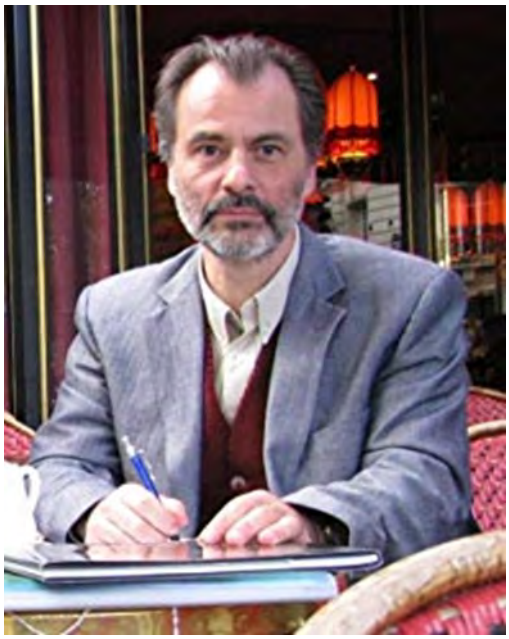

Le programme se veut dense et ambitieux. Cependant, le livre reste accessible au plus grand nombre grâce au talent d'écriture de l'auteur.

Cet ouvrage s'articule autour de quatre grands thèmes : *Le christianisme orthodoxe et l'Europe occidentale ; Éléments de la pratique et de la foi du christianisme orthodoxe ; Pour une communication qui mène à la communion ; Face aux défis du temps présent.*

Levalois rappelle donc avec intérêt que « *la présence du christianisme orthodoxe en Europe occidentale à l'époque contemporaine est un phénomène qui n'est plus nouveau. En effet, on peut considérer globalement qu'il a deux siècles d'ancienneté, un peu plus ou un peu moins selon les pays.* »

Il stipule également que « *la démarche fut souvent la même dans la plupart des pays. Ce sont tout d'abord des communautés d'étrangers qui furent à l'origine des paroisses orthodoxes. Avec le temps, les générations suivantes, d'autres arrivées, les mariages mixtes et les conversions, ces communautés se sont intégrées dans la société d'accueil. La plupart du temps, elles ont conservé un lien avec le pays d'origine, lien juridictionnel, mais aussi culturel et assez souvent linguistique.* »

Pour **Christophe Levalois**, l'orthodoxie représente un rempart face à la modernité désastreuse de notre époque. Il remarque :



**« En outre, en raison de l'importance primordiale de la tradition dans l'orthodoxie, qui est plurimillénaire, ces communautés observent naturellement une très grande réserve, et parfois expriment des critiques vigoureuses, vis-à-vis des évolutions du monde occidental, qui est également un modèle devenu, peu ou prou, planétaire aujourd'hui. »**
**Effectivement, l'auteur précise que « la tradition orthodoxe manifeste le souci de l'intériorisation de l'humilité, qui est à l'opposé des aspects volontiers tapageurs et exhibitionnistes de la société actuelle. »**

Cet ouvrage répond à un fait convenu et admis, en savoir qu'en Europe de l'Ouest et dans le monde occidental d'une manière générale, *l'orthodoxie* est méconnue.
L'auteur explique qu'il existe « *une tension* » spirituelle et culturelle, qui est « *ancienne et profonde, mais surtout due à une incompréhension.* » Il ajoute avec raison : « *A part des spécialistes, des chercheurs remarquables et quelques personnes, l'Orient est peu connu en France, [et] c'est également vrai pour l'Europe orientale.* » Pourquoi sommes-nous dans cette situation ? Levalois propose la réponse suivante : « *Cela s'explique notamment par le fait que l'enseignement scolaire n'offre qu'une place limitée aux cultures orientales et à leur histoire. C'est également vrai de la Russie.* »
Il estime que certains remontent à Charlemagne pour expliquer cette fracture, « *même si Anne de Kiev fut reine de France au XI*ème *siècle.* » Nous lisons ce propos avec intérêt : « *La recréation d'un empire en Occident (conçu comme étant la résurgence de l'Empire romain, l'Empereur portant le titre d'empereur des Romains) a suscité une opposition à l'Empire romain d'Orient (un intitulé que nous préférons à Empire Byzantin, une création occidentale du XVI*ème *siècle). Déjà, peu d'années auparavant, au concile de Francfort, en 794, sous l'impulsion de Charlemagne qui n'était pas encore empereur, le deuxième concile de Nicée, en 787, fut condamné. L'opposition était là principalement théologique, mais la rivalité politique n'est pas à exclure.* »
Nonobstant le sac de Constantinople de 1204, le dialogue « *bien que difficile, parfois suspendu, n'était pas encore rompu. Par contre la chute de Constantinople, en 1453, consacre définitivement une rupture entre l'Occident et l'Orient chrétien.* »
Aujourd'hui les relations sont plutôt apaisées, malgré les vicissitudes et les aléas des politiques internationales. Cependant, Levalois écrit : « *Les Russes connaissent mieux la culture française que les Français la culture russe* ». Il ne faut pas oublier qu'après la révolution de 1917, nombreux sont les Russes Blancs qui émigrèrent en France. Ce phénomène consolida l'appropriation culturelle et sociale des Russes à l'endroit des mœurs françaises que la francophilie des siècles précédents avait suscitée en Russie (la noblesse parlant et écrivant le meilleur des français).
L'auteur regrette cette méconnaissance, car il estime que c'est regrettable de mettre ainsi « *des distances avec des populations qui ont un préjugé très favorable vis-à-vis de nous, notamment en raison de notre héritage historique et culturel, mais aussi parce que nous sommes complémentaires, on le voit dans nos approches intellectuelles : la rigueur française d'un côté, l'ampleur et l'illimité russes de l'autre,*

*qui produisent une fascination réciproque pouvant être fructueuse pour chacun.* »
De fait, orthodoxes et catholiques se rejoignent dans leurs critiques au sujet des dérives de la science, de la société de consommation, et du divertissement, comme l'expriment les différents articles de Levalois. C'est pourquoi nous apprécions les différentes analyses au sujet des désastres provoqués par la modernité, notamment celles qui sont consacrées aux dérives de la communication. L'auteur rappelle le lien évident entre communication et christianisme.
En effet, l'Église fut l'une des premières institutions à avoir eu recours à la communication comme facteur, entre autres, de cohésion sociale. Aujourd'hui, bien au contraire, les outils de communication, et particulièrement les réseaux sociaux, peuvent favoriser l'atomisation de la société et donc des individus – et les médias y contribuent largement, car ils le plus souvent loin de servir la vérité, dans quelque ordre que ce soit.
En fin de compte, ce livre commis par Levalois s'adresse à tous ceux qui désirent connaître les grandes lignes de l'histoire orthodoxe, ainsi que les prises de position des Églises orthodoxes sur les sujets d'actualité les plus récents. Le style concis, direct et professoral de Levalois permet de comprendre aisément les idées qu'il développe. Il pense, et nous approuvons son propos, que « *le temps du ressourcement est de plus en plus limité par une agitation constante qui épuise physiquement et psychiquement.* » Lire cet ouvrage vous permettra d'échapper à cette *doxa* officielle si abrutissante… et si peu *ortho-doxa*.

***F.A.***

***La Cathédrale St-Nicolas de Nice***

(1) Orthodoxe, *orthodoxus*, issu du grec *orthos*, droit, et *doxa*, opinion. En matière de religion, l'adjectif « orthodoxe » qualifie ce qui est conforme à la doctrine, considérée comme une vérité. D'un point vue catholique, les orthodoxes sont ceux qui suivent le Pontife Romain.

# Henri Béraud :

## La force du temps

**Roland THEVENET**
**Auteur lyonnais et animateur du blogue Solko**

Je quitte à l'instant l'œuvre de Béraud. Et il me semble qu'il ne l'a jamais écrite, à peu de gens près, que pour lui-même. Comme tous les écrivains. Je ne parle pas, bien sûr, des grands reportages ni des pamphlets polémiques. Comme Joseph Kessel, comme Albert Londres, auxquels il ouvrit bien des portes, il rédigea les premiers pour vivre. Quant aux seconds, dans le contexte rudement cauchemardesque de la seconde moitié des années trente, il estima que c'était son devoir d'être de la bagarre en les faisant publier.

Je parle d'une bonne quinzaine de livres, ce qui n'est pas absolument rien. Et je n'hésite pas à croire que si la littérature française doit sortir vivante de la vacuité sidérante et du conformisme accablant dans lesquels l'ont plongée aussi bien l'institution universitaire que les politiques éditoriales de ces quarante dernières années, la redécouverte de cette œuvre par de jeunes ou de nouveaux lecteurs aura un rôle déterminant à jouer.

Car il y a dans la phrase d'Henri Béraud quelque chose d'asséné et de brutal, de juste et d'élégant, et même souvent de raffiné, qui fait sa fête à tout amoureux de la langue française. Henri Béraud ne fut ni un idéologue, ni un penseur, ni un politique Contrairement à beaucoup d'hommes de sa génération, il sortit la vie sauve de l'enfer des tranchées de quatorze dix-huit. Comme beaucoup d'hommes de sa génération, il sut alors qu'il avait sacrifié son existence, car la société au sein de laquelle elle s'apprêtait à se dérouler avant que la boucherie ne commence, cette société, bel et bien, n'était plus. C'est pourquoi il jeta sur le monde un regard à la fois baroque et lyrique, l'un de ceux qui siéent mal au sérieux que lui demandait son temps : un regard de revenant désenchanté. Iceberg anachronique et têtu, n'explique-t-il pas encore, en 1944 ainsi sa conception politique : « *Elle s'exprime toute dans l'amour de la France , la haine des Anglais et le refus de toute obédience étrangère* » Cette politique qui, dit-il « *a suffi à nos vieux rois, aux hommes de 93, à Napoléon, peut bien suffire à un fils de boulanger*.»

L'effacement d'un grand auteur, quel qu'il soit, est toujours significatif de quelque chose. Dans une démocratie surmédiatisée de pied en cap, le fait d'honorer chaque 11 novembre la mémoire d'un soldat inconnu

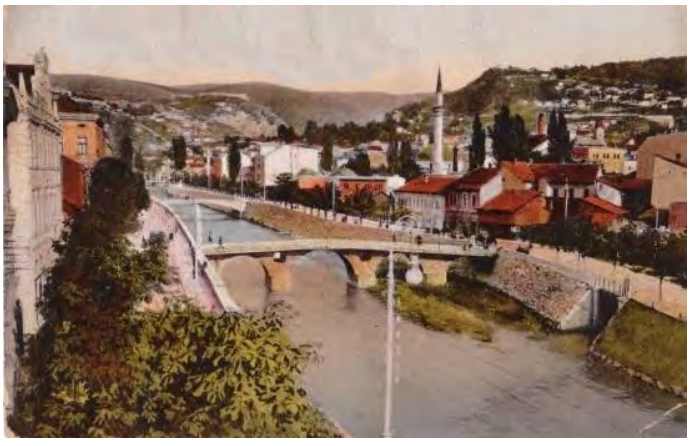
est évidemment moins compromettant que le fait de perpétuer la mémoire d'un soldat qui fut trop connu et, surtout, inconsidérément bavard. Pour sa défense, c'était son métier de parler ainsi. Loin de moi l'idée d'attenter à la justesse d'une commémoration dont Béraud lui-même écrivit un jour que les Allemands nous en enviaient l'idée. Le fait est que, pour son malheur, Henri Béraud a appartenu à cette génération-là - que des cadets opportunistes auront singulièrement réduite au silence- et qui, parce que la gloriole la faisait rire, a laissé faire. Brasillach eut les honneurs d'un procès en bonne et due forme. Celui de Béraud, qui passa avant, lui, est une atroce caricature.

«*Pour moi la guerre n'est pas un sujet de littérature*», écrivit un jour ce dernier. Elle fut, à vrai dire, cette guerre de Trente ans qui l'a conduit de l'an quatorze à l'an quarante-quatre, un horizon indépassable qui conditionna toute sa trajectoire parmi les hommes. Tandis que d'autres, de sa génération, se bornèrent à romancer leur guerre, il s'ingénia à démontrer qu'il n'y eut pas, qu'il n'y aura jamais d'autres guerres que la guerre économique entre les riches et les pauvres, en écrivant *La Conquête du Pain,* un ensemble de trois récits, fondé sur la dialectique du servage et de l'affranchissement. Témoin des bouleversements irrémédiables que le siècle imprimait à la société, il a dressé le tombeau éblouissant des jours qu'il vivait à mesure qu'ils s'écoulaient. Et sur le monde contemporain qu'il traversait avec effroi, il a passé son temps à rédiger des reportages, faisant de tout, même de sa propre mort, le prétexte d'une enquête.

Parce qu'il fut identifié au régime honni de la Troisième République dans laquelle ses pamphlets lui attirèrent des ennemis en nombre incalculable, ses juges ont eu intérêt à ce qu'il disparaisse avec elle. Soit. Henri Béraud qui était l'habitant d'un autre monde, n'a pas voulu, lui-même, être du leur. Quiconque ne regarde cet autre monde qu'avec l'œil abstrait de notre époque ne comprendra rien à la beauté, à la puissance et au grand effroi dont elle porte la gravité jusqu'à nous :

**« Par ma jeunesse, je touche au temps des diligences. J'ai connu les grand'routes, quand il y avait encore des auberges et des rouliers.**
**Mon enfance, que hante le souvenir des pataches à bâches vertes, des picotins aux relais, des palefreniers à blouses blanches et bleues et bonnets de coton, me fait plus proche de mon bisaïeul que de mon cadet, plus semblable à un Mil huit cent trente qu'à un Moins de trente ans. Et je me crois jeune ! »**

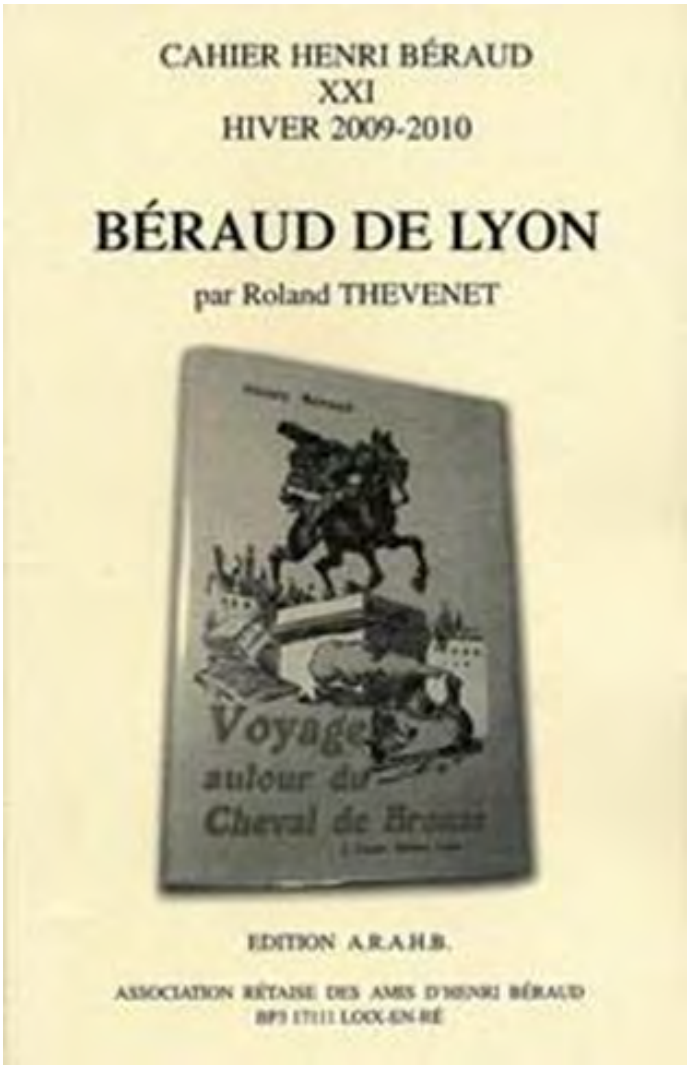
Je l'imagine, parcourant à pieds les rues de Sarajevo, de l'Hôtel de Ville au pont Latinska, dix-huit ans après la mort de François Ferdinand. Il croise un cantonnier



qui traîne son balai de bouleau sur la chaussée… Un garçon en veste blanche, qui prend le frais devant la boutique du coiffeur Papo.
La nécessité d'un reportage pour *Le Petit Parisien* l'a conduit dans ces rues. Ses yeux s'attardent sur ce garçon. Il songe, bien sûr, aux sept millions de morts de la Première Guerre Mondiale, à la génération à laquelle il appartient, lui et d'autres, la génération sacrifiée… Plus particulièrement, peut-être, songe-t-il à Paul Lintier… Le garçon en veste blanche a dix-huit ans et pour lui, écrit -il sur un carnet de notes, « cette histoire qui date de sa naissance est vieille comme le monde. »
Je l'imagine en train d'écrire à l'ancienne, dans sa bicoque de pêcheurs sur l'Ile de Ré, de nuit, sur l'ancien pétrin de son père qui fait office de bureau, non loin de la chienne Sita. Les vagues mugissent comme les mots viennent, et couchent sur le papier l'épopée des manants de Sabolas, pour remettre en adéquation l'âme inquiète d'un ancien poilu et le monde:

**« Être seul dans le grand silence, avec la certitude que personne ne viendra troubler votre tâche ou votre rêverie. »**

Je l'imagine, tassé entre Charles Dullin et Albert Londres sur l'impériale de l'omnibus de la Bourse, traversant Paris à toute allure, un matin de septembre 1905, provincial émerveillé.. Si l'histoire et la vie d'Henri Béraud se confondent avec celles de la Troisième République, son œuvre, elle, nous apparaît tel un creuset où toute la complexité de l'héritage littéraire du dix-neuvième siècle trouve une forme de résolution personnelle. Elle constitue également l'un des sillons les plus dramatiques d'un régime qui fit naufrage parce qu'il fut incapable d'assurer la sécurité de ses citoyens. Les enfants gavés des années soixante et de leurs succédanés oublient, lorsqu'ils considèrent les gens de cette époque, ce qu'ils doivent, eux, à la dissuasion nucléaire. Ce n'est pas le moindre mérite des pamphlets si décriés de Béraud, de nous le rappeler.
Lorsqu'il naît, en 1885, la Troisième République n'a que quelques années de plus que lui. Jules Grévy, premier président élu dans les formes définies par la constitution, ne siège à l'Elysée que depuis six ans. On ne fête le Quatorze Juillet que depuis cinq. L'enseignement primaire n'est gratuit que depuis quatre. Plus d'un français sur deux est alors paysan. Le bilinguisme, le voyage à l'étranger ne concernent qu'une élite fort restreinte. Lyon, sa ville natale, est en pleine restructuration. Malgré le centralisme parisien et l'académisme rigoureux qui régit la vie intellectuelle entre Saône et Rhône, il décide d'y tenter une carrière littéraire et journalistique en publiant plusieurs recueils de nouvelles et en fondant une revue polémique mensuelle, l'Ours.
Enrôlé à 29 ans dans la Première Guerre Mondiale, il en revient, bardé de certitudes, de dégoût, de nostalgie, d'espérances, et le cœur lourd de quelques serments, prêt à empoigner d'un poing vif tout ce que le Paris des années vingt peut proposer à une ambition provinciale. A *L'œuvre*, il débute une brillante carrière de journaliste en couvrant l'Ouverture de la Conférence de la paix au Quai d'Orsay. *Au Petit Parisien*, il devient grand reporter.
Prix Goncourt en 1922, il arpente l'Europe durant deux décennies et publie, d'abord dans les colonnes des quotidiens, puis en recueil autonome, une série de reportages politiques (*Le Flâneur salarié, Ce que j'ai vu à Moscou, Ce que j'ai vu à Berlin, Rendez-vous européens, Ce que j'ai vu à Rome, Emeutes en Espagne, Vienne clef du monde, Le Feu qui couve*) dans lesquels il




enregistre avec inquiétude les dangers que font peser sur la paix du monde les malfaçons du Traité de Versailles.
Spectateur narquois de l'échec du Bloc national (1919-1924), de la faillite du Cartel des gauches (1924-1926), de la crise de 1929, de la ronde des ministres et des gouvernements, de la chute inexorable du franc, Henri Béraud se tient tout d'abord en marge d'un monde politique qui le dégoûte profondément et entreprend une œuvre importante d'écrivain (*Le Bois du templier pendu, La gerbe d'Or, Les Lurons de Sabolas, Ciel de suie…*). Mais au lendemain de l'Affaire Stavisky et du 6 février 1934, convaincu que la politique étrangère des dirigeants français successifs est inconsciente de ce qu'il appelle le Feu qui couve, et que le pays s'enfonce avec aveuglement dans une crise dont il ne sortirait pas indemne, il s'engage, au nom des « serments sur les morts » de « la der des ders » dans une polémique virulente contre le parlementarisme corrompu de la Troisième République.
Il devient éditorialiste à **Gringoire** où Horace de Carbuccia le lie par un contrat exclusif. La violence de ses attaques contre Daladier, Salengro, Blum, l'outrance de son anglophobie font de lui le porte-parole dans l'opinion d'un nationalisme fougueux et radical, auquel son nom demeure encore aujourd'hui attaché. Béraud, pourtant, n'a appartenu à aucune ligue fasciste. Il fut même l'un des premiers à distinguer clairement et à dénoncer publiquement la dictature stalinienne, le fascisme mussollinien et la montée de l'antisémitisme dans l'Allemagne des années 20. En juin 40, s'il se rallie à Pétain, insulte les gaullards, c'est pour rejeter avec autant d'horreur toute collaboration avec les Allemands que toute alliance avec « l'ennemi héréditaire ».
Comme beaucoup d'anciens poilus de sa génération, il s'enferme alors dans une vision nostalgique de l'honneur militaire et de la grandeur intraitable de la France et

GRINGOIRE

L'AFFAIRE PROPRENGRO

Lettre à M. Albert Lebrun, Président de la République

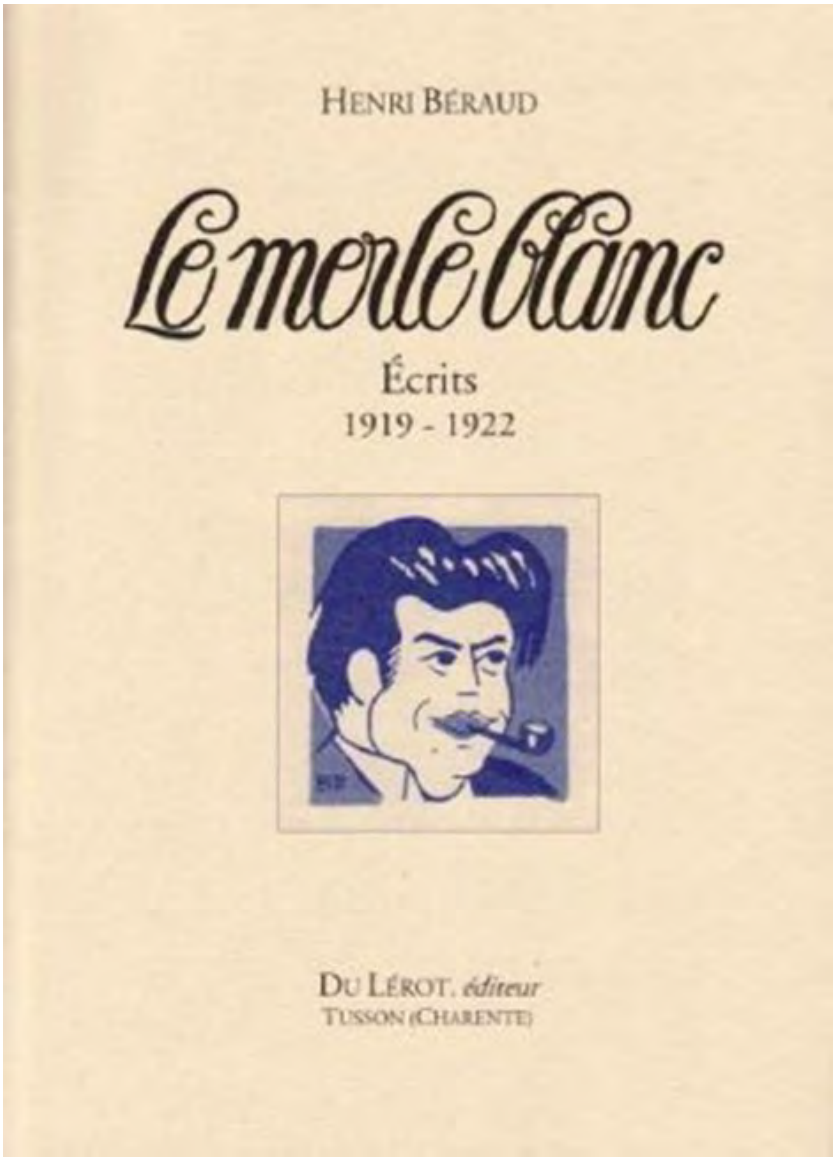
par Henri BÉRAUD

UN BUDGET QUI EST UN FAUX

"La gestion de ces messieurs"

par André TARDIEU

commence à jeter sur le monde qui l'entoure un regard figé, plein d'effroi.
La Troisième République fait naufrage; lui avec, donc, au nom d'une fidélité obstinée qui jettera le discrédit sur l'ensemble de son œuvre en le propulsant parmi les premiers écrivains condamnés des procès de l'épuration. Parce qu'il n'était précisément ni un idéologue ni un extrémiste, on s'arrangera pour qu'il incarne toute la mauvaise conscience de ce Régime désormais honni. En juin 1944, à la suite d'un procès tronqué, il ne dut son salut qu'à une intervention loyale et courageuse de François Mauriac auprès de De Gaulle qui le gracie, ne trouvant en son dossier aucune preuve « d'intelligence avec l'ennemi ». C'est ce dernier épisode que retiennent, dans l'histoire contemporaine, les gens qui parlent encore de lui sans avoir jamais lu autre chose, probablement, que quelques extraits de ses articles.
Cela revient à lire cet auteur à l'envers, pour ne pas dire ne pas le lire du tout. En marge de toutes les chapelles, alors que le genre romanesque est en pleine crise, nous avons là un authentique écrivain français, témoin précieux des troubles et des conflits d'une génération qui vécut en son cœur et en sa conscience le déchirement historique entre deux mondes. Sa prose extrêmement travaillée cherche à concilier l'héritage historique et littéraire d'avant-guerre avec ces vicissitudes. Tout change. Et pourtant rien ne change. Tel est le leitmotiv qui parcourt toute l'œuvre d'Henri Béraud, homme de goût, esthète, soldat, patriote, conteur soucieux que la littérature demeure la res publica accessible à tous.
Henri Béraud naquit à Lyon. Il en fut fier toute sa vie. « *Pauvre Béraud, glorieux à la manière d'un comparse du théâtre des Célestins à Lyon devenu, par un coup de pot, secrétaire à la Comédie Française.* » Le jugement d'André Salmon est dur mais révélateur d'un ostracisme bien français que, précisément, la carrière d'Henri Béraud faisait voler en éclat. Comme d'autres écrivains dits de pays, Béraud ne cessa pas, en devenant parisien, d'être lyonnais à sa façon. Mais contrairement à d'autres, Béraud connut une réussite journalistique insolente, voire dérangeante. On ne lui pardonna pas le jour venu des comptes à rendre.




Comme ses ancêtres laboureurs avaient conquis le pain, il partira donc, lui, à la conquête de la parole : C'est à la littérature, en effet, que ce fils de boulanger assigne, face aux tenants de la modernité élitiste qu'il nomme en blaguant, les *Gallimardeux*, la terrible mission de conserver trace de ce siècle, le XIX$^{ème}$, dont il a vu s'évaporer chaque jour un peu plus les odeurs et les nuances, de cet autre, le XX$^{ème}$, dont il saisit avec finesse toutes les convulsions, les

utopies, les aspirations. De l'arrière boutique de la Gerbe d'or de son enfance à la cellule du bagne de l'Ile de Ré de ses avant-derniers jours, Béraud n'a cessé, tel un géomètre, de mesurer des écarts, d'interroger la modernité, d'assurer des transitions. L'homme n'a pas toujours eu raison. Souvent, il n'a pas eu tort.
Béraud a beaucoup été aimé. Béraud a beaucoup exaspéré. Béraud a beaucoup été jalousé. Béraud a été condamné. Et puis il a été oublié. Étrange prémonition, que cette remarque sous sa plume, qui date de la fulminante *croisade des* ***longues figures***, contre celle de Gide et celles des Gallirmardeux :

**« En littérature, paraître est bon mais disparaître est excellent. On connaît ainsi tous les avantages de la curiosité publique et l'on s'épargne les incommodités de la critique. »**

Aujourd'hui, Béraud a bel et bien disparu. Naguère tiré à des centaines de milliers d'exemplaires, ses livres ne sont accessibles aux amateurs qu'au prix de récurrentes et onéreuses errances chez les bouquinistes : Grands reportages, pamphlets, nouvelles, romans, souvenirs : C'est un point de vue singulier sur toute une époque qui, avec elle, risque de disparaître.
Les Français d'Après-Guerre et leurs enfants des années soixante ont eu des comptes à régler avec l'histoire récente de leur pays, certes. Béraud s'était trouvé déporté du mauvais côté, soit. Le temps a passé, celui des cours de justice et celui des règlements de compte. L'œuvre peut être relue, jugée d'un regard critique et dépassionné. Un jour, c'est toujours l'histoire d'une illusion, autant que l'illusion d'une histoire, que toute grande œuvre raconte à ceux qui s'intéressent encore à la littérature et à leur passé. De l'expérience des tranchées et des serments d'honneur faits sur les morts jusqu'à l'épreuve de sa propre condamnation à mort par les tribunaux de l'épuration en décembre 44, en passant par la violence verbale des joutes polémiques, l'œuvre a pour axe cette exploration presque méthodique de l'effroyable violence humaine.
Une façon d'être et d'écrire turbulente et chaotique, irrégulière vis à vis des façons de penser institutionnelles, c'est certain. Romanesque et vécu se côtoient, jusqu'à cette plongée dans les geôles de l'épuration et ce procès ubuesque qui apparaît presque comme une expiation désirée de l'effroi d'avoir survécu. Espérons que pour l'œuvre de Béraud, l'instant du purgatoire approche. En littérature, telle doit se manifester, envers et contre tous, la force du temps.

*R.T.*

# GRANDIR AVEC HOUELLEBECQ

Maria IAKOUBOVITCH
Professeure de Lettres Modernes

La découverte de chaque nouveau roman de Michel Houellebecq est un rituel.
Toujours en manque de temps, j'attends ce moment et j'appréhende un peu. J'ai commencé à lire Houellebecq au milieu des années 90, par « Extension du domaine de la lutte » et puis « Les particules élémentaires », j'ai tout de suite adhéré à cet univers et me sentis proche de son héros à la fois cynique et écorché vif. Depuis ce héros a évolué, il a mûri et vieilli et je me sentais grandir et vieillir avec lui.

Le provocateur des premiers romans cherchait le bonheur. Le sexe n'était qu'une forme palpable de ce bonheur fugace et finalement inaccessible. Son héros est masculin, socialement intégré, intellectuel, extérieurement équilibré et même froid, mais ce n'est qu'une apparence, il vit en état de chute libre.
Il trouve toujours la femme mais n'arrive jamais à la garder. Dans « Plateforme », il la trouve enfin, c'est tellement inespéré qu'il veut protéger son bonheur et se réfugie avec elle dans un paradis lointain, ils développent ensemble une affaire touristique florissante, mais le paradis s'écroule brutalement lors d'un attentat.
J'ai l'impression que le même héros traverse toutes les œuvres de Houellebecq, c'est le temps et l'histoire qui le font changer.
La mort de la femme aimée dans « Plateforme » marque le début de la descente aux enfers de l'héros.
Dans « La Carte et le territoire » (le Prix Goncourt 2010) l'auteur met en scène sa propre mort. Le personnage principal, un artiste à succès, rencontre Houellebecq pour travailler ensemble sur un

projet. Peu de temps après l'écrivain est assassiné avec son chien à son domicile dans les circonstances pas trop claires. La mort de l'auteur est symbolique. Il prend congé pour laisser son héros dans la solitude absolue. Le héros du roman doit son succès à une seule idée de retravailler les cartes Michelin…

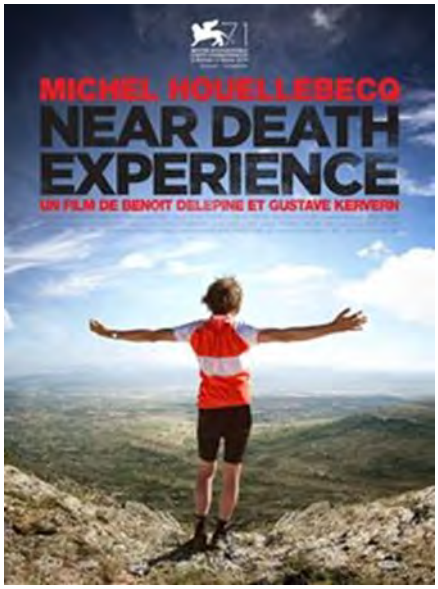
Une idée pop art revisitée le rend égal aux vedettes du marché d'art contemporain Damien Hirst et Jeff Koons d'une manière presque comique. Ni vrai artiste ni vrai homme d'affaires, le héros se laisse porter par des évènements et traverse la vie en passant à côté des choses, à côté de l'amour même.

« La Carte et le Territoire » est une œuvre parfaite, équilibrée, très zen, mais elle dégage une sérénité qui annonce néanmoins le futur désespoir.

J'étais tellement émerveillée par ce livre et tellement contente pour l'auteur qui a été enfin admis dans le cercle des classiques contemporains par des académiciens. IL a le droit de figurer dans les anthologies et des corpus proposés aux futurs bacheliers… J'étais ravie et je lui ai écrit une lettre pour le féliciter. Un ami à moi, un critique et sociologue assez connu, m'a dit : « Mais tu es folle, Maria, Houellebecq est une star ! Il s'en fout de toi, il reçoit des tonnes de lettres, il ne te lira et ne te répondra jamais ! » Amusée par cet acharnement soudain, j'ai dit « je m'en fous, moi aussi, je parle et j'écris à qui je veux. C'est important de parler aux auteurs vivants quand on a des choses à leur dire, pourquoi attendre qu'ils meurent, pour écrire des critiques et des analyses d'une façon unilatérale, en toute impunité… »

Houellebecq personnage périt et laisse son héros traverser la vie seul. Dans « Soumission » le héros, toujours intellectuel et solitaire, subit toujours les circonstances. Il est témoin d'une révolution dans la société, d'un changement du pouvoir et des élites, d'un changement d'ordre social tout court. IL est effaré mais jamais révolté, il continue à subir les circonstances qui lui procurent une forme de confort. L'être s'efface mais continue à consommer.

L'effacement encore plus dramatique est mis en scène dans « *Near Death expérience* », le film de Gustave Kervern, avec Houellebecq dans le rôle principal, de Paul, employé d'une plateforme téléphonique et père de famille. Un jour, frappé par le vide de son existence, il veut se suicider et va se perdre en vélo dans la montagne. Je pense que c'est filmé quelque part dans le



Midi. Ces quelques jours d'errance sont les meilleurs de sa vie. ON le retrouve et on le ramène à la maison. IL se suicide en sautant de la voiture…
Ce film de 2014 où l'auteur a joué s'inscrit parfaitement dans son univers et annonce la progression qu'on trouve dans «», paru en janvier 2019.
Le héros est socialement intégré et reconnu, fonctionnaire de haut niveau, il est riche, vit dans un beau quartier à Paris avec une jeune et belle maîtresse. Mais il n'aime ni sa vie, ni son travail ni sa maîtresse qui ne l'aime pas. Alors il se coupe volontairement de la société et de la vie et même du sexe. Il va doucement mais fermement vers la mort physique qu'il affronte avec le plus grand détachement étant déjà intérieurement mort depuis longtemps.

Ce roman se lit lentement, on connaît la fin dès le début et on accompagne le héros dans son deuil de la vie, de ses amours et de ses amitiés. Le héros passe à côté de l'amour par sa faute qu'il reconnaît et qu'il assume. Dans son parcours funéraire il croise d'autres êtres désœuvrés et solitaires comme lui, son ami de jeunesse, un aristocrate devenu agriculteur par conviction mais ruinés, mort fusillé par les CRS sur les barricades, la femme de sa vie qui vit seule avec son petit garçon et qu'il observe en cachette pendant des semaines sans l'approcher… Le héros de Houellebecq déteste la grandiloquence, mais à la fin du livre il parle du sens de la vie et il évoque Dieu. Pour la première fois.
Le héros meurt physiquement. Il finit sa vie dans un petit appartement, un petit cube de béton, dans une tour dans le discret 13ème arrondissement. Pour rendre son

existence matérielle, il affiche sur le mur blanc de son appart des photos de toute sa vie. Toute la vie n'est qu'une photo, n'est qu'un flash dans l'infini, mais sa vie à lui finira ici par la défenestration, symboliquement, dans un ultime geste de libération.
Ce roman n'est pas facile à lire. Mais il est édifiant, il nous dérange et nous marque tandis que son auteur continue sa marche vers l'éternité toujours avec un grand détachement. Le 19 avril dernier il a été décoré d'un Légion d'Honneur par le Président Macron. IL a accepté cette haute distinction. Devenu Chevalier, il est rentré définitivement dans l'histoire en suivant en quelque sorte la trajectoire de son héros.

*M.T.*

# LECTURES D'ÉTÉ

**Michel Mogniat**
**Auteur et Observateur critique**

Voici venir l'été, la saison des grandes chaleurs où l'on préfère se vêtir court et léger. On se décontracte dans la vie quotidienne, on allège ses bagages, son sac à main ou la sacoche de tous les jours. C'est la saison ou, en lecture il vaut mieux privilégier de petits livres rafraîchissants et vite lus plutôt que de s'encombrer de gros volumes demandant de l'attention.
J'ai choisi pour vous sept petits ouvrages distrayants, certes pas de la dernière mouture – il y a même dans le lot le prix Goncourt 2005- tous ces livres sont aujourd'hui quasiment sortis en poche.

## *Avoir un corps*

Une femme écrivant sur son corps en 2013, on se dit tout de suite « *soit c'est un livre féministe, soit c'est de la pleurnicherie moderne !* » Ce n'est pas le cas avec **Avoir un corps, de Brigitte Giraud, éd. Stock**. Ce livre est tout simplement le livre d'une femme qui parle de son corps, de son rapport avec lui. Quand j'écris simplement, ça signifie qu'elle en parle de façon simple, sans les grands mots des *psyministes*, sans revendication particulière.
L'auteur est une fille, c'est différent des garçons et elle sait le dire dans une écriture maîtrisée. Les 235 pages sont pudiques sans être réservées, elles montrent sans exhiber. Une véritable tranche de vie faite de pain dur et noir avec la douceur du miel sur le dessus :

**« La blouse de nylon bleu clair est obligatoire, alors que les filles des bureaux portent leurs vêtements de ville, bottes et jupes serrées le plus souvent.**
**Les filles des bureaux traversent la coursive au–dessus de nos têtes et je sens comme ma blouse me soumet. » (p.110)**

De belles formules aussi en de courtes phrases :

**« Je dois éconduire la migraine qui me gagne. » (p.116)**

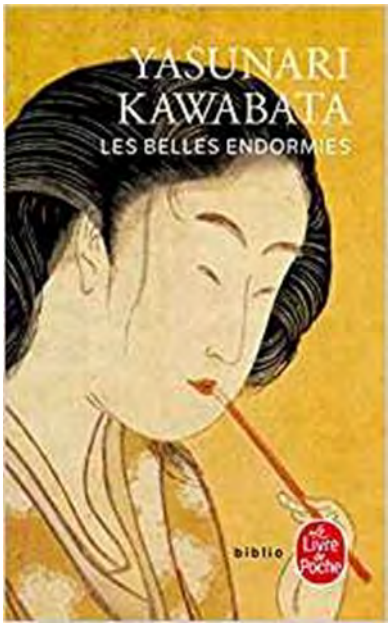
**« Je préfère ne rien voir, rester dans le flou, et la nuit qui tombe tôt n'est pas une punition. » (p.215)**

L'humour n'est pas absent de cette écriture simple et sincère :

**« Ma mère dit qu'il y a une princesse enfermée dans la tour, une princesse avec une longue robe pailletée, il faudrait la libérer. Je n'ai pas prévu de princesse sur mon chantier, qu'on la zigouille. » (p.13)**

Le titre parle du corps, mais l'âme poignante, qui griffe et accroche plus qu'elle ne saisit, n'est pas absente de cette biographie discrète qui attire le lecteur comme un corps tendre qu'on a envie d'enlacer, de caresser. Entre l'auteur et le lecteur se trame une osmose, de celles qui sont d'un accord parfait.

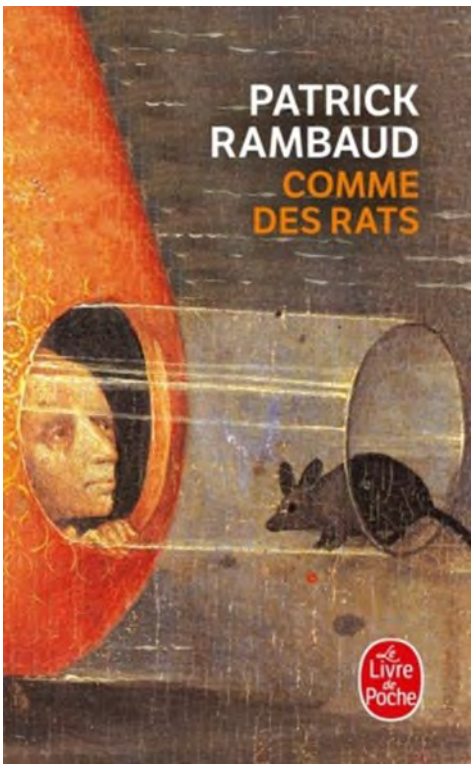
# *Les belles endormies*




Curieux, original et exotique l'ouvrage de **Yasunari Kawabata « Les belles endormies » éd. Le livre de poche**. Un homme de 60 ans, Eguchi, se rend à plusieurs reprises dans une maison de plaisir. Jusque-là c'est banal au Japon. Mais les geishas qu'il rencontre ont une particularité : elles dorment. C'est

afin qu'ils dorment avec de belles jeunes filles que cette maison de plaisirs propose ses services aux messieurs. L'écriture est travaillée, les souvenirs du vieil homme agréables et la longueur du roman justement mesurée. À lire un soir où l'envie d'exotisme vous prend.

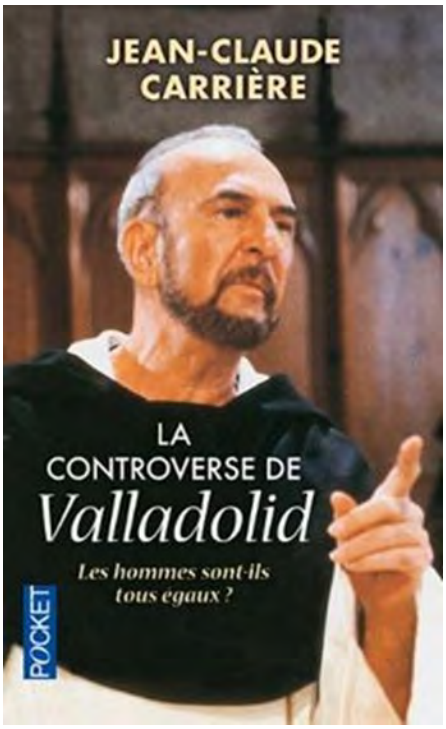
# *Comme des rats*




Certes nous ne sommes pas dans le grand style ni dans la grande littérature avec **Comme des rats, de Patrick Rambaud, éd. Le livre de poche.** Mais l'idée est originale : écrire un roman dont les héros sont des rats. Rude vie que celle d'un rat, on suit le héros dans sa vie quotidienne : du déménagement des Halles de la Villette aux nouvelles Halles de Rungis. Et la vie du héros est une quête quotidienne et ordinaire de femelles et de nourriture, de caves en caves, de canalisations en canalisations. On y apprend la finesse du rat pour se faufiler partout et surtout là où on ne l'attend pas :

chez vous !
On découvre, en partageant son quotidien, que nos dictons sont faux et on finit par penser que *l'homme est un rat pour l'homme*.
Un bon moment à passer mais mieux vaut ne pas lire l'ouvrage après avoir abusé de boissons alcoolisées ou avant de faire « zapoï » : la crise de délirium pourrait surgir et vous inciter à regarder sous le lit. Même si les égouts et les odeurs ne se discutent pas.... on est bien content que le livre ne soit pas en trois D...

# *La controverse de Valladolid*




Un grand livre que **La Controverse de Valladolid** par **Jean-Claude Carrière**, **éd. Le pré aux clercs,** (en Pocket.) La célèbre *dispute* théologique n'est pas retranscrite pièce par pièce ce qui serait ennuyeux, mais sous forme de roman. L'écriture n'est pas précieuse, mais agréable.
Cette *dispute* opposa l'évêque Bartolomé de Las Casas au théologien philosophe Ginès de Sépùlveda. Cela se passa en 1550 en Espagne. Le but de cette *dispute* arbitrée par le Légat du Pape est d'une importance capitale : déterminer si les indiens du nouveau monde ont une âme et descendent bien d'Adam et Ève, pas moins !
Bien évidemment il ne faut pas lire l'ouvrage avec un regard et un esprit du vingt et unième siècle, sans quoi on perd toute la finesse et la subtilité des échanges, on passe complètement à côté de la virtuosité de Sépùlveda. Ce dernier perdra d'ailleurs *la dispute*. Mais ce ne sont pas les arguments humanistes, charitables et répétitifs de Las Casas qui convaincront le Légat. Ce dernier, s'il ne l'avait déjà, s'est fait sa propre opinion par des moyens curieux que notre siècle trouverait barbares. Décision courageuse, car comme en chaque époque, l'argent, les intérêts et les pressions sont là et il faut faire avec. La décision du Cardinal changera la face du monde.

# *Cousine K*

**(PRIX DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES)**

Plutôt que de parler de court roman on parlera d'une nouvelle pour l'ouvrage de **Yasmina Khadra, Cousine K,** (107 pages), **éd. Julliard** (Pocket.) Petit par le format, mais pas par le contenu ! Le livre est séparé en courts chapitres de 2 ou 3 pages. Chaque « chapitre » est rempli d'une écriture dense et mûrie. Cela commence dès l'introduction :

> **« Entre cousine K et moi, c'était ce combat-là qui se menait. Le bien mal fait ; le mal bien fait. » p.10**

La poésie est présente tout au long de l'ouvrage et ne s'égare jamais dans la facilité, chaque phrase est pensée, soupesée, avant d'être couchée définitivement sur le papier :

**« Le temps passe et n'attend personne. Toutes les amarres du monde ne sauraient le retenir. » p.17**

**« J'ignore pourquoi je suis venu au monde, pourquoi je dois le quitter. Je n'ai rien demandé. Je n'ai rien à donner. Je ne fais que dériver vers quelque chose qui m'échappera toujours. » p.19**

L'intrique ne se révèle en fait qu'à la fin de l'ouvrage, durant la majorité du récit on se promène dans l'intimité désespérée de l'artiste :

**« Ma chambre me rumine comme un cas de conscience ; ses commodes membrues, ses armoires en bronze, ses chaises pansues fécondent mon déplaisir. Par-delà les portes-fenêtres, la colline contrefaite ; les champs pourris ; les arbres loqueteux où les vents de nuit flûtent d'insoutenables litanies ; les grappes de vieillards séchant au soleil, le menton dans la main, l'œil empreint d'incessantes somnolences puis, au bout de tous les chemins et de toutes les attentes, le cimetière. » p.70**

Et un peu plus loin sur la même page :

**« La bourgade évoque aussitôt un territoire fantôme que les cigales peuplent de stridulations maléfiques. » [...] Les rares oliviers, qui délimitent les vergers et les esprits, rappellent des suppliciés... »**

Non seulement la beauté des phrases enchante tout au long de l'ouvrage, mais la chute ne laisse pas sans surprendre ; on découvre la fin, mais on ne la connaît pas : s'est-on promené dans la solitude d'un autiste, dans la folie meurtrière d'un individu dérangé ou dans un esprit humain compliqué ? Se lit d'un trait, sans modération.

# *Trois jours chez ma mère*

**(PRIX GONCOURT 2005)**

**« Trois jours chez ma mère »** de **François Weyergans éd. Grasset** n'est pas un livre, c'est un paradoxe. C'est snob, pédant, précieux et narcissique... et pourtant, et pourtant, c'est très plaisant à lire !
Un écrivain, au bord de la cinquantaine, se regarde exister, il doit sans arrêt remettre son dernier manuscrit à son éditeur et toucher des avances, il cite ses aventures sexuelles, les artistes qu'il aime et qui sont inconnus au pékin ordinaire, il doit aller visiter sa mère, demain il le fera, en tous cas il y songera.

Tout le bouquin se balade sur cette idée, quand, au milieu du livre survient la page titre !
On pense alors que le roman va vraiment commencer, hé bien, non !
L'auteur continue à nous raconter ses goûts de luxe et à parler de lucre. Finalement il aboutit chez sa mère. On est un peu déçu d'arriver si vite à la fin.

# *Le vieux qui ne voulait pas fêter son anniversaire*

On pense tout de suite aux Monty Python en lisant **Jonas Jonasson**, **Le vieux qui ne voulait pas fêter son anniversaire**, **(éd Presse de la cité)** mais pas que... Il y a aussi du Grand Guignol et un zeste d'Os à moelle de Pierre Dac dans cette incroyable odyssée d'un vieillard centenaire qui fugue de sa maison de retraite. L'auteur est suédois ; je ne peux pas dire si la traduction est bonne, vu que je ne connais pas le suédois, mais la *vis comica* du langage à quelque chose d'universel et de savoureux :

> **« Peu après, son père se noya dans l'étang en essayant de sauver une génisse. L'événement affecta Julius car il aimait bien la génisse. » p. 23**

Et il y en a comme ça pas loin de 440 pages ! Du délire léger ou très pointu qui met de bonne humeur, malgré les morts nombreux qui jalonnent la vie du noble vieillard lobotomisé dès son plus jeune âge. Rendu à la vie ordinaire, Allan Karlsson va connaître une existence des plus riches qui le conduira et nous conduira avec lui sur tous les continents. Tout au long du vingtième siècle nous côtoierons les plus grands de la terre et nous deviendrons presque intimes avec chacun d'eux : de Franco à de Gaulle, en passant par Staline, Mao et Truman.
Inutile d'avoir Google Earth ou un GPS à portée de mains pour savoir où se trouve Klockaregård, ça ne changerait rien à l'intrigue, ici la géographie se rajoute involontairement au comique :

> **« Sa propriété s'appelait Klockaregård et se trouvait dans la plaine du Västergötland à un peu moins de dix kilomètres au sud-ouest de Falköping. » p.220**

On voit tout de suite où cela se trouve ! À lire un jour de déprime ou de grisaille, effet garanti !
En attendant, passez un bon été...

*M.M.*

***« Девушка пела в церковном хоре***
***О всех усталых в чужом краю »***

***« Une fillette chantait dans le chœur de l'église***
***Pour tous les gens lassés de leur exil »***

**Alexandre Blok**

## Ô ÂME BRETONNE

*Ô binious ; ô bombarde,*
*Cornemuseurs, talabarders,*
*Couples de sonneurs,*
*Indicible musique bretonne !*
*Air de diamant,*
*Bleu, gris, rose,*
*Noir et blanc*
*Le troublant ciel de Bretagne !*
*La paix qui dort*
*Derrière les portes de cristal*
*Des splendides églises*
*Des villages qui vibrent*
*Sous des avalanches de fleurs !*

*Et des croix, des croix, des croix*
*Qui élèvent perpétuellement*
*Le cœur de cette terre de foi*
*Vers le ciel,*
*Royaumes des chorales des anges !*

*Et toi prestigieux sanctuaire*
*De Sainte-Anne d'Auray,*
*L'assoupissement vespéral*
*Des âmes en prière !*

*Des murmures extatiques*
*Qui trouent les aurores*

*De ce pays mystique !*

*Et partout, partout, partout*
*La mer qui monte*
*Jusqu'aux oreillers des matins*
*Et des rames qui frappent*
*L'eau et les larmes,*
*Les rames qui interrogent*
*L'eau et les larmes !*

*Les fanaux qui indiquent la voie*
*Qui mène au salut !*
*Et cette langue des marins*
*Directe, immédiate, terrestre,*
*Ses sonorités humaines,*
*Universelles, intégrales !*

***Athanase Vantchev de Thracy***

# Glose

**Alexandre Blok** (en russe : Алекса́ндр Алекса́ндрович Блок, *Aleksandr Aleksandrovitch (von) Blok*) est un poète russe né le 16 novembre 1880 à Saint-Pétersbourg, où il est mort le 7 août 1921.
Petit-fils d'Andreï Beketov, botaniste et recteur de l'université de Saint-Pétersbourg, Alexandre Blok est né dans une famille aisée descendant de **Johann von Block** ou **Blok**, médecin privé de l'empereur. Il a pour père le professeur de droit à Varsovie Alexandre Lvovitch Blok, excellent musicien et fin styliste, qu'il n'a l'occasion de voir qu'à de brèves vacances de Noël, mais avec lequel il entretient une correspondance régulière dès son adolescence.

**Biniou (n.m.) :** le mot **biniou** désigne en breton une cornemuse, sa traduction dans les anciens dictionnaires de breton est **« vèze »** (forme la plus courante du mot **« veuze »).** Ce mot peut désigner quatre instruments différents :

- Le **biniou kozh**, ou vieille cornemuse, joué traditionnellement en Basse-Bretagne ;
- Le **biniou braz,** ou grande cornemuse, autre nom de la ***Great Highland*** introduite en Bretagne à partir des années 1950 ;
- le **biniou nevez**, ou nouvelle cornemuse, copie de la cornemuse écossaise produite par **Dorig Le Voyer** des années 1930 aux années 1950 ;
- le **biniou (vèze)**, nom traditionnel dans le Pays de Guérande, ancienne cornemuse pratiquée dans cette région de la Basse-Bretagne, dans le pays nantais et dans le marais breton.

**Bombarde (n.f.) :** la **bombarde** est un instrument de musique à vent à anche double de la famille des hautbois, employé dans la musique ancienne et la musique bretonne. Le mot « bombarde » provient du latin *bombus*, signifiant « bourdonnement » ou « bruit sourd ».
En breton l'instrument s'appelle *ar vombard* (mutation de bombard) ou *an talabard*. Un joueur de bombarde s'appelle un *talabarder*. Il s'agit d'une variante de hautbois populaire spécifique à la Bretagne.
Elle est traditionnellement associée au biniou pour former ce qu'on appelle un *couple de sonneurs*. On peut également en jouer au sein d'orchestres plus ou moins étoffés. Un pupitre de bombardes, associé à des percussions, des cornemuses et des caisses claires écossaises, forme un ensemble appelé bagad (*bagadoù* au pluriel en breton).

**Fanal, fanaux (n.m.) :** de l'italien *fanale,* lui-même du grec byzantin *phanarion,* « lanterne ». Grosse lanterne. Lanterne ou feu employé à bord des navires et pour le balisage des côtes.

*Qu'elle soit un royaume ou une république,*
*La France est ma fratrie autant que ma patrie.*
*Qu'elle soit baptisée ou qu'elle soit laïque,*
*Elle est mon arc-en-ciel dans un monde de pluie.*

*Par ses arts de la vie, ses marins solitaires,*
*Ses sportifs insoumis, ses exploits ferroviaires,*
*Elle est, comme jadis, la fille du soleil*
*Qu'abbés et compagnons, troubadours, mousquetaires,*
*Célébraient et servaient du lever au sommeil.*

*Par ses explorateurs des continents spatiaux,*
*Ses plongeurs découvrant la lumière des ombres,*
*Elle est le doux parfum d'avenir sur la peau,*
*D'une nation unique au grand marché du nombre.*

*Je lui dois tous ces mots jaillis de ses fontaines,*
*On veut la faire esclave alors qu'elle est princesse,*
*Ô vous qui m'écoutez, gardez-la souveraine !*
*Damné sera le fils acceptant qu'on enchaîne*
*La mère dont la voix, à l'infinie tendresse,*
*Le rassurait, enfant, d'une berceuse ancienne.*

*Roger-Pol COTTEREAU*

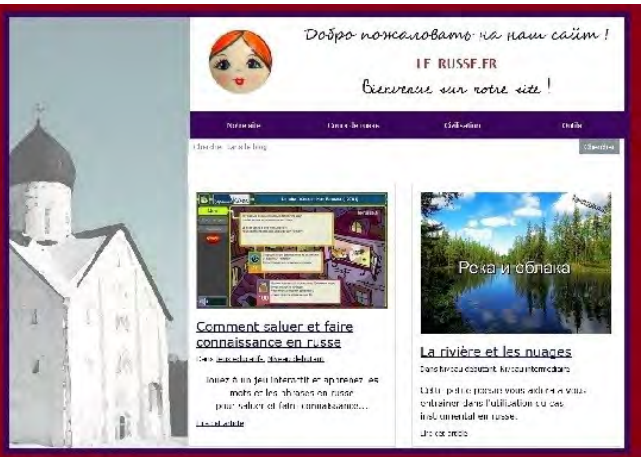
**Poème extrait du recueil SOLEILS paru aux EDITIONS DE LA NERTHE.**

# Parlons russe !

## Leçon 7.

## Que faites-vous ?

**Julia CASADO**
**Professeur de russe et Directrice du site le russe.fr**




**Здра́вствуйте, мои́ дороги́е чита́тели!** (Bonjour mes chers lecteurs !) **Меня́ зову́т Ю́лия.** (Je m'appelle Julia.) **Я ваш учи́тель ру́сского языка́.** (Je suis votre professeur de russe.) **А кака́я у вас профе́ссия?** (Et vous, quelle est votre profession ?) **Кем вы рабо́таете?** (Que faites-vous ?)

Citons quelques professions en russe.

| Профе́ссия | Profession | Профе́ссия | Profession |
|---|---|---|---|
| врач | médecin | фото́граф | photographe |
| учи́тель | professeur, instituteur | почтальо́н | facteur |
| бухга́лтер | comptable | журнали́ст | journaliste |
| продаве́ц | vendeur | строи́тель | ouvrier (au chantier) |
| полице́йский | policier | банки́р | banquier |
| бизнесме́н | homme d'affaires | адвока́т | avocat |
| секрета́рь | secrétaire | нота́риус | notaire |
| пожа́рный | pompier | программи́ст | programmeur |
| инжене́р | ingénieur | шофёр | chauffeur |
| парикма́хер | coiffeur | учёный | scientifique |

**Кака́я у вас профе́ссия?** (Quelle est votre profession ?) **Кака́я у тебя́ профе́ссия?** (Quelle est ta profession ?) **Кем вы рабо́таете?** (Que faites-vous ?) **Кем ты рабо́таешь?** (Que fais-tu ?) Répondez : **Я …** (Je suis…) Par exemple, **Я программи́ст.** (Je suis programmeur.)

**Я учи́тель ру́сского языка́.** (Je suis professeur de russe.) **Я рабо́таю на ку́рсах ру́сского языка́.** (Je travaille aux cours de russe.) **А где́ вы рабо́таете?** (Et vous, où travaillez-vous ?) **Где́ ты рабо́таешь ?** (Où travailles-tu ?)

Dites : **Я рабо́таю...** (Je travaille…) Par exemple, **Я программи́ст. Я рабо́таю в компью́терной фи́рме.** (Je suis programmeur. Je travaille dans une société informatique.)

# *Exercice 1*

Devinez quel spécialiste travaille dans quel endroit ?

**В шко́ле** (à l'école), **на по́чте** (à la poste), **в ба́нке** (à la banque)**, в поли́ции** (à la police), **на стро́йке** (au chantier), **в магази́не** (au magasin), **в газе́те** (dans un journal), **на предприя́тии** (à l'entreprise), **в больни́це** (à l'hôpital), **в сало́не красоты́** (dans un salon de beauté), **в нотариа́льной конто́ре** (dans un bureau notarial), **в иссле́довательском це́нтре** (dans un centre de recherches), **в адвока́тском бюро́** (dans un cabinet d'avocats).

Par exemple, **Учи́тель рабо́тает в шко́ле. Почтальо́н рабо́тает на по́чте.** A vous de continuer.

Mais comment répondre à la question «**Где́ вы рабо́таете ?**» si vous ne travaillez pas ? Vous pouvez dire : **Я не рабо́таю.** (Je ne travaille pas.) **Я студе́нт.** (Je suis étudiant.) **Я студе́нтка.** (Je suis étudiante.) **Я безрабо́тный.** (Je suis sans emploi). **Я на пе́нсии.** (Je suis à la retraite).

Comprenez-vous les dialogues suivants ?

- Здра́вствуйте, как вас зову́т ?
- Меня́ зову́т Ива́н.
- Кака́я у вас профе́ссия?
- Я программи́ст.
- Где́ вы рабо́таете?
- Я рабо́таю в компью́терной фи́рме.

- Кто э́то?
- Э́то Ви́ктор Петро́в.
- Где́ он рабо́тает ?
- Он рабо́тает в шко́ле.
- Он учи́тель ?
- Нет, он дире́ктор.

- Здра́вствуйте, вы рабо́таете на стро́йке ?
- Да.
- Вы строи́тели ?
- Нет, я строи́тель, а Дени́с инжене́р.

- Кака́я у тебя́ профе́ссия?
- Я шофёр.
- Где́ ты рабо́таешь?
- Я не рабо́таю. Я безрабо́тный.

- Где́ ты рабо́таешь ?
- Я рабо́таю в газе́те «Аргуме́нты и фа́кты».
- Ты журнали́ст ?
- Нет, я фото́граф.
- А где́ ты рабо́таешь ?
- Я банки́р, я рабо́таю в ба́нке «Петро́вский».

- Кто э́то?
- Э́то Мари́на Па́влова.
- Кем она́ рабо́тает ?
- Она́ парикма́хер.
- Где́ она рабо́тает?
- В сало́не красоты́ «Ага́та».

- Кем рабо́тают А́нна и Макси́м?
- Маким адвока́т, а А́нна секрета́рь.
- Где́ они рабо́тают ?
- Они́ рабо́тают в адвока́тской конто́ре.

- Здра́вствуйте, кем вы рабо́таете?
- Я врач.
- А вы?
- А я не рабо́таю, я студе́нт.

# Exercice 2

Lisez attentivement les dialogues ci-dessus et complétez la conjugaison du verbe **рабóтать** (travailler).

**я рабóта...** (je travaille)
**ты рабóта...** (tu travailles)
**он рабóта...** (il travaille)
**она рабóта...** (elle travaille)
**мы рабóта...** (nous travaillons)
**вы рабóта...** (vous travaillez)
**они рабóта...** (ils travaillent)

Conjuguez par analogie d'autres verbes russes **дéлать** (faire), **читáть** (lire), **считáть** (compter), **знать** (savoir).

# Exercice 3

Répétez 3 fois très vite les phrases suivantes :

**Дирéктор читáет, бухгáлтер считáет.** (Le directeur lit, le comptable compte).

**Я не знáю, что вы дéлаете, но я знáю, что он дéлает, что онá дéлает, что мы дéлаем и что онú дéлают.** (Je ne sais pas ce que vous faites, mais je sais ce qu'il fait, ce qu'elle fait, ce que nous faisons et ce qu'ils font).

**Répondez aux questions.** Кем вы рабóтаете? Гдé вы рабóтаете?

Écoutez le podcast de cette leçon, retrouvez les corrigés des exercices et entrainez-vous en faisant des jeux et exercices interactifs sur notre site le-russe.fr dans la rubrique « Cours de russe / Méthode ».
До скóрой встрéчи ! Ю́лия. (À bientôt ! Julia.)

**Vous pouvez trouver le podcast de cette leçon et les réponses aux questions sur notre site le-russe.fr dans la rubrique « Cours de russe / Méthode ». Sur notre site vous trouverez aussi des chansons pour apprendre l'alphabet russe et des exercices interactifs. Rejoignez-nous sur Facebook : LeRusseFr**

*Faisant suite au mouvement des Gilets Jaunes, la rédaction de « Méthode » recommande trois ouvrages qui permettent de mieux comprendre les attentes, les espoirs et les frustrations de ce peuple français qui a crié sa détresse, qui pensait pouvoir être entendu et qui finalement a disparu dans l'indifférence générale. Mais les Gilets Jaunes ont-ils vraiment disparus ?*

# GILETS JAUNES, LES RAISONS D'UN ÉCHEC DÉVOILÉES de Franck ABED

Franck Abed, historien et théoricien politique, rédacteur de la revue « Méthode », a suivi de près les Gilets Jaunes, mouvement de protestation apparu en France en octobre 2018.
Au fil des semaines, il a rédigé des articles d'analyse sur ce phénomène social, politique et culturel, en rappelant qu'un combat mené sur de mauvaises bases ne pouvait déboucher sur un « Grand Soir » tant espéré par les protestataires. Effectivement, les différentes manifestations organisées par les Gilets Jaunes, loin de montrer la force de la France des sans grade, ont rappelé que, sans doctrine sûre et sans une organisation digne de ce nom, il était extrêmement difficile de faire vaciller la République.
Pour espérer de meilleurs lendemains, il demeure essentiel de comprendre les raisons de cet échec tout en revenant aux fondamentaux qui ont consacré la France comme l'un des plus grands pays du monde

**N° ISBN : 9782955528488**
**80 pages - Prix 8 euros**
**Editions ORVILLOISE**
**thebookedition.com**

# *POURQUOI TOUTE CETTE COLÈRE ? de François MIDON*

La France d'en bas est en colère ! Elle le fait savoir. Mais pourquoi toute cette colère sous la présidence Macron ? L'auteur répond à la question de manière magistrale dans une mise en relief des faits et des réalités et identifie les déterminants de cette colère en toute liberté de langage, dans la simplicité et la clarté. Du Louvre aux ronds-points, donc des élections de 2017 au mouvement des gilets jaunes, les chapitres se suivent dans un rythme soutenu et expliquent pourquoi la France d'en bas et au-delà se sent humiliée, méprisée et maltraitée. Alors les raisons de la colère éclatent au grand jour, ainsi l'élection d'Emmanuel Macron grâce à un marketing surpuissant et qui laisse la France d'en bas dans une sorte de hors-jeu, sa doctrine, sa pratique verticale du pouvoir, ses petites phrases, sa politique en faveur des riches, les grands problèmes de manque d'exemplarité, de représentativité, de pouvoir d'achat, de ras le bol fiscal et d'injustices sociales, le racket des automobilistes, l'immigration incontrôlée ou encore l'abandon des territoires ruraux et bien d'autres. Puis vient le mouvement des gilets jaunes avec un menu absolument original et inédit où se succèdent le concept des rancœurs accumulées, le coup marketing inconscient, l'implication des médias et les élans d'une nouvelle fraternité. Et du Louvre aux ronds-points, c'est un peu de l'histoire de France qui vient de s'écrire.

L'auteur : François MIDON est un citoyen français, né dans un petit village de Lorraine, fils d'agriculteur, et résidant en Bourgogne. Il connaît bien la France périphérique, la France des provinces, la France rurale. De formation supérieure, il a été directeur du marketing de la filiale France d'une grande compagnie américaine, constructeur d'agroéquipements et de matériels TP, puis il a créé son propre cabinet de consultant auprès des chefs d'entreprises et des élus. Il a ainsi déroulé toute sa carrière dans le monde de l'entreprise et des collectivités locales, au milieu de tous les collaborateurs qu'il a côtoyé quotidiennement dans ses missions et lors des très nombreuses conférences et sessions de formation qu'il a animées. Il a aussi une famille, des enfants et des petits enfants. Il sait de quoi il parle.

**ISBN-13: 978-2956825708**
**176 pages - 9,95 €**

# *DE GAULLE PARLE AUX GILETS JAUNES… et à MACRON de Gérard BARDY*

Il y a cinquante ans, le 28 avril 1969, le général de Gaulle choisissait de quitter le pouvoir après avoir affronté les événements de mai 1968.
Aujourd'hui, la France entière, son président, son gouvernement, ses élites sont confrontées à une crise du dialogue sans précédent.
Écoutons les mots que de Gaulle, visionnaire attentif et exigeant, consacrait déjà aux enjeux et questions qui animent notre « grand débat national ».
Il s'adresse aux Gilets jaunes, au président Macron et à chaque citoyen concerné.

## L'AUTEUR

Journaliste et écrivain, **Gérard Bardy** a été rédacteur en chef adjoint à l'*AFP* puis directeur de *Pèlerin Magazine*.
Il a aussi longtemps collaboré au *Monde* et à *Valeurs Actuelles*.
Il est secrétaire général de l'*Union de la Presse Francophone* (UPF), section France.
Il a publié sept essais, dont *Charles le Catholique – de Gaulle et l'église* et *Les moines-soldats du Général* chez Plon.
Il est membre de la Convention de la Fondation Charles de Gaulle.

**N° ISBN : 2753303614**
**128 pages – Prix 9.50 €**
**Editions TELEMAQUE**



**NOS CONTACTS :**
Comité de rédaction de la Revue « Méthode »,
58, rue Artiom, 83001 Donetsk, République Populaire de Donetsk
tél. : + 38 062 305 24 69, courriel : revuemethode@gmail.com
http://www.revuemethode.org

**RÉSEAUX SOCIAUX :**
https://www.facebook.com/revuemethode
https://vk.com/revuemethode
https://twitter.com/revuemethode